







LE

# PARFUM DE L'AUTEL

OU

## RECUEIL DE POÉSIES SACRÉES

PAR

l'abbé L.-C. GERARD.

Oblata omnia adolebit sacerdos super altare,
in odorem suavissimum Domino.
(Levit. c. 1. v. 13.



AOSTE.
IMPRIMERIE DE J.-B. MENSIO
1871.

# LE

# PARFUM DE L'AUTEL

OU

# RECUEIL DE POÉSIES SACRÉES

par

l'abbé L.-C. GERARD.

Oblata omnia adolebit sacerdos super altare,
in odorem suavissimum Domino:
(Levit. c. 1. v. 13.)






AOSTE

IMPRIMERIE DE J.-B. MENSIO.

1871

*Avec l'approbation de l'Ordinaire.*

# PRÉFACE.

Oblata omnia adolebit sacerdos super altare,
in odorem suavissimum Domino.
(Lev. c. 1. v. 13.)

C'était le devoir du prêtre de l'ancienne loi de placer sur l'autel et d'encenser toutes les offrandes du peuple, afin qu'il s'en exhalât vers le Seigneur une douce et suave odeur. Prêtre de la loi nouvelle, j'ai réuni les diverses productions de ma muse comme en un faisceau que je place à mon tour sur l'autel de mon Dieu. Trop heureux, s'il peut aussi s'en exhaler un doux parfum vers le ciel. C'est le but que je me suis proposé, en publiant ces *Poésies sacrées* qui sont le fruit de mes loisirs et dont la plupart remontent aux beaux jours où ma muse ne touchait pas encore au déclin de l'âge.

J'ai composé les *Etudes critiques*, le *Prêtre contre l'Evangile* et tant d'autres pièces inédites, dans le but de flétrir par la satire certaines doctrines du jour condamnées d'ailleurs par l'autorité ecclésiastique. L'arme du ridicule m'a réussi. Mais dans ces sortes de luttes, on risque toujours de dépasser les limites de la charité sacerdotale et le cœur n'est pas pleinement satisfait.

J'ai composé la *Vallée d'Aoste sur la Scène*. C'est un tribut d'affection filiale que j'ai déposé aux pieds

de ma patrie, cette patrie que j'ai toujours tant aimée et que j'aimerai tendrement jusqu'au dernier soupir de ma vie. Cependant ma muse, en la louant, n'a proféré que de profanes accents. Il restait encore dans mon âme un grand vide que j'ai cru remplir en faisant *la traduction* de la *Christiade de Vida*. O mon Sauveur! aurez-vous la bonté de me tenir compte des moments que j'ai consacrés à m'occuper du plus grand, du plus saint, du plus sublime de tous les poëmes?

Maintenant je publie le *Parfum de l'Autel*. Ici, mon Dieu! je suis encore tout à vous. C'est vous que je chante, c'est Marie votre Mère, c'est Joseph, c'est le S. Patron, c'est l'Ange Gardien, c'est en un mot votre religion sainte; car on ne trouvera pas ici un seul article qui n'ait pour but sa défense et son triomphe. S'il y a quelques pièces profanes, le lecteur s'apercevra aisément que je n'ai fait qu'orner l'autel du vrai Dieu des dépouilles des Egyptiens.

Si le temps me le permet, je publierai encore la *Harpe sainte* et la *traduction* de l'*Imitation de J.-C.*; ce sont là autant de pièces que j'ai composées dans le temps et qui sont pour le moment inédites.

Léon-Clément GERARD.

# LE PARFUM DE L'AUTEL

## A DIEU.

*Deus meus et omnia.*

Comme un cerf qui soupire après l'eau des fontaines,
Vous le savez, Seigneur, vers vous j'ai soupiré.
Des eaux de votre grâce, au milieu de mes peines,
Et le jour et la nuit, mon cœur est altéré.

Quand pourrai-je trouver celui que mon cœur aime,
Et joyeux, reposer ma tête sur son sein ?
Quand pourrai-je l'aimer comme il m'aime moi-même?
Ce beau jour de mes jours sera le plus serein.

Ne vous étonnez pas que vers vous je m'élance :
C'est vous qui m'attirez : vos parfums sont si doux.
Me serait-il donné de vivre en votre absence?
Vous vous passez de moi ; moi, j'ai besoin de vous.

Loin de vous je soupire et je verse des larmes.
Je me trouve, sans vous, solitaire en tout lieu.
Le ciel est sans éclat et la vie est sans charmes
Pour celui qui doit vivre éloigné de son Dieu.

Je vois l'azur du ciel, l'émail de la prairie,
Et la belle nature avec tous ses appas.
Je vois mille beautés: ensuite je m'écrie:
Mon Dieu! je ne vois rien, si je ne vous vois pas.

J'entends le bruit que fait la cascade voisine
Et les touchants accords des chantres de nos bois:
J'entends du rossignol la voix presque divine;
Et je dis; ô mon Dieu! ce n'est pas votre voix.

Je suis loin de vouloir que le toit qui me couvre
S'élève dans les airs fier et majestueux.
Avec vous, ô mon Dieu! la chaumière est un Louvre,
Et le Louvre sans vous n'est qu'un désert affreux.

Je n'envîrai jamais ces trésors où l'avare
Aperçoit son idole et trouve son bonheur.
A quoi bon ces trésors dont la mort nous sépare?
L'or pèse dans ma main, si Dieu n'est dans mon cœur.

Je ne suis point jaloux d'arrêter dans leur course
Les plaisirs de ce monde, afin de les goûter.
Les plaisirs qu'on n'a pas puisés dans votre source,
Loin d'étancher la soif, ne font que l'irriter.

A quoi bon les honneurs? ces lauriers qu'on admire
Au lieu d'orner nos fronts, ne font que les rider.
L'honneur après lequel ma pauvre âme soupire,
C'est celui de vous plaire et de vous posséder.

A tout ce que le monde a de digne d'envie
Je suis prêt à donner un éternel adieu;
Car, en perdant mes biens, mon honneur et ma vie
Il me reste encore tout, s'il me reste mon Dieu.

Faites-moi donc quitter cette terre où je pleure,
Si je dois en sortir pour trouver votre paix.
Vivre sans vous, hélas! c'est mourir à toute heure,
Et mourir avec vous, c'est là vivre à jamais.

---

## A MARIE.

Ad te venio, coram te gemens, peccator assisto.
(S. Bernard.)

Je suis orphelin sur la terre;
Pauvre enfant, j'ai perdu les auteurs de mes jours.
Aux tendres baisers de ma mère
L'impitoyable mort m'a ravi pour toujours.
Hélas! dans ce désert aride,
Qui voudra me servir de guide ?
Qui me pressera sur son sein ?
Ce sera vous, douce Marie;
Vous serez ma mère chérie,
Et vous me prendrez par la main.

Souvenez-vous, ô tendre mère!
Qu'on n'a jamais appris qu'un de vos serviteurs
Vous ait adressé sa prière,
Sans obtenir de vous les plus riches faveurs.
Plein de la même confiance,
Appuyé sur votre puissance,

Certain de votre bon vouloir;
Je viens à vous, l'âme attendrie;
Ne me rejetez pas, Marie;
Vous êtes mon unique espoir.

Quand vous verrez que ma nacelle
Sur les flots irrités ne peut se soutenir;
Quand vous verrez qu'elle chancelle,
Et que le noir abîme est près de l'engloutir;
Marie, apaisez la tempête;
Placez votre main sur ma tête;
Dites ensuite à votre enfant:
Pourquoi redouter le naufrage?
Lutte sans peur contre l'orage;
C'est moi qui te rends triomphant.

Que puis-je craindre en cette vie,
Tandis que j'ai dans vous un si riche trésor?
Vous me servez, Vierge chérie,
La nuit, de sentinelle, et le jour, de Mentor.
Sur mer vous êtes ma boussole,
Sur ma tête, mon auréole,
Sur mon front, mon plus beau laurier;
A mes pas vous tracez la voie,
Dans mes pleurs, vous êtes ma joie,
Dans mes combats, mon bouclier.

Dans vous il n'est point de souillure;
Vous êtes toute belle aux yeux de l'Eternel.
Devant vous, malgré leur parure,
S'éclipsent les Judith, les Esther, les Rachel.
Dans votre cœur est l'innocence.

Dans vos mains, la toute puissance;
La douceur brille dans vos yeux.
Sur vos lèvres est le sourire.
La terre à genoux vous admire;
Vous faites la gloire des cieux.

Ah! faites donc que je vous aime
Et que rien, loin de vous, ne puisse me charmer:
Vous daignez me chérir vous-même,
Et tout en vous me dit que je dois vous aimer.
Oui, je vous aime, ô tendre mère!
Mon seul désir est de vous plaire,
Mon vœu, de vous glorifier.
Ah! si pour chanter vos louanges
J'avais la douce voix des anges!...
Mais je ne sais que bégayer.

Vous qui connaissez ma faiblesse,
Vous n'exigez de moi qu'un cœur brûlant d'amour:
Ce cœur, ô mère de tendresse!
Je vous l'offre aujourd'hui par un juste retour.
Si vous voyez que je m'égare;
Si l'amour du monde s'empare
Du cœur que je vous ai donné:
De vos mains lavez sa souillure
Et sevrez-le, ce cœur parjure,
De l'amour qui l'a profané.

Quand la mort de sa froide haleine
Sur mon lit de douleur viendra frapper mes jours:
Alors, aimable souveraine,
Prenez-moi dans vos bras, volez à mon secours.

Si vous m'assistez à cette heure,
De cette terrestre demeure,
Joyeux l'on me verra sortir.
Pourrais-je regretter la vie?
Mourir dans les bras de Marie...
Oh! non; ce n'est pas là mourir.

---

## A ST-JOSEPH.

Protector est omnibus. (Eccles. 2. 13.)

Epoux de la Vierge Marie!
Père nourricier de Jésus!
Le peuple d'Aoste qui te prie,
A tes pieds se jette confus.
Plaide sa cause, embrasse sa défense;
Pour lui du Ciel implore la clémence;
Nous sommes tous à tes genoux,
Grand saint Joseph, protége-nous.

Voici le beau jour de ta fête:
Partout on proclame ton nom.
La couronne qui ceint ta tête
Laisse voir un nouveau fleuron.
Puissant appui, *Protecteur de l'Eglise!*
Dans ce désert que ta main nous conduise;
Nous sommes tous à tes genoux,
Grand saint Joseph, protége-nous.

Lorsque tu vivais sur la terre,
Tu commandais à ton Sauveur:

Tu le guidais dans sa carrière ;
Tes bras le pressaient sur ton cœur.
Et maintenant assis près de son trône,
Toi qui peux tout, dis-lui qu'il nous pardonne.
Nous sommes tous à tes genoux,
Grand saint Joseph, protége-nous.

Si de l'orage et du tonnerre
Tu vois ce peuple menacé,
Fléchis, ô cher et tendre Père !
Le Dieu que tes mains ont bercé.
Rappelle-lui ton paternel empire :
Fais au courroux succéder le sourire.
Nous sommes tous à tes genoux,
Grand saint Joseph, protége-nous.

Daigne veiller sur nos montagnes,
Sur nos chalets et nos troupeaux ;
Sur les moissons de nos campagnes ;
Sur nos maisons et nos hameaux.
Des habitants de ce pays champêtre
Sois le Mentor, le modèle et le maître.
Nous sommes tous à tes genoux,
Grand saint Joseph, protége-nous.

Dirige-nous pendant la vie ;
Et quand il nous faudra mourir.
Au chevet de notre agonie,
Reçois notre dernier soupir.
Ah! si tu viens nous fermer la paupière,
Pourrions-nous craindre à notre heure dernière ?
Nous sommes tous à tes genoux,
Grand saint Joseph, protége-nous.

## A L'ANGE GARDIEN.

*Me tibi commissum custodi, rege, guberna.*

Accours, élance-toi du fond du noir abîme;
Franchis le seuil brûlant des portes de l'enfer;
Agite tes tisons, souffle partout le crime;
Déchaîne ta fureur, horrible Lucifer!
Que peuvent tes torches funèbres?
Crois-tu donc, esprit de ténèbres,
Venir en vainqueur m'aborder?
Je me moque de ta puissance;
Mon cœur est plein de confiance;
Mon ange est là pour me garder.

Oui, mon ange chéri, c'est Dieu qui nous assemble:
Ta main dès mon berceau repose sur mon front:
Tu me dis à l'oreille: allons, marchons ensemble;
La route est périlleuse et le voyage est long.
Et moi partout je veux te suivre.
Il m'est si doux de pouvoir vivre
Avec un si cher confident.
Si tu me guides sur ma route,
Il n'est plus rien que je redoute;
Je ne crains aucun accident.

Compagnon de ma joie ainsi que de mes peines!
Toi que Dieu m'a donné pour veiller sur mon sort!
Tiens-moi toujours captif dans les aimables chaînes,
Quand ma paupière veille et quand elle s'endort.
Hélas! mes pieds foulant la terre,
Iront heurter contre la pierre,
Si tu ne me tiens par la main.

Peut-être une bête en furie,
Me menaçant comme Tobie,
Viendra me déchirer le sein.

Si mon œil offensé, se ferme à la lumière;
Si tu me vois subir les assauts du démon ;
Pour le chasser au loin et rouvrir ma paupière,
Présente-moi le cœur et le fiel d'un poisson.
Tu sais bien que le ciel t'ordonne
De garder partout ma personne
Et de la soustraire au trépas.
Tu sais bien que devant ma face,
Il veut que tu marques la trace
Qui doit diriger tous mes pas.

C'est par toi que Judith délivre Béthulie,
Que Daniel échappe à la dent des lions;
Que les trois enfants juifs sont trouvés pleins de vie
Au fond d'une fournaise, au milieu des tisons.
O mon ange! que de services
Coulent de tes mains bienfaitrices
Sur l'homme à tes soins confié!
Ta main le flatte et le caresse,
Pour lui ton cœur s'ouvre sans cesse,
Et ton œil est plein de pitié.

Qu'il naisse sur le trône ou bien dans la chaumière.
Tu le prends sous ta garde avec la même ardeur;
A tes yeux le monarque et la pauvre ouvrière,
La pompe et les haillons ont la même valeur.
Qu'il te soit soumis ou rebelle,
Qu'il soit ingrat, qu'il soit fidèle ;

Tu ne l'abandonnes jamais.
Tu places ta sollicitude
A payer son ingratitude
Par un déluge de bienfaits.

Pour moi, je suis confus, lorsque je considère
D'un côté ma froideur, et de l'autre tes soins.
Pardonne-moi mes torts, mon ange tutélaire!
Et daigne jusqu'au bout pourvoir à mes besoins.
Eclaire-moi, lorsque je doute;
Quand je marche, aplanis ma route;
Quand je tombe, relève-moi,
Sèche mes larmes, quand je pleure,
Et puisqu'il faut qu'un jour je meure,
Que je meure à côté de toi!

---

## AU SAINT PATRON.

Tu es protector meus. (Psal. 35. 5.)

Quand une épaisse nuit couvre tout de ses voiles,
Le matelot comptant sur la foi des étoiles,
Traverse les écueils sans trembler sur son sort.
Ainsi, mon saint Patron! sur la mer de ce monde
Je brave la tempête et la foudre qui gronde;
Quand je te vois là-haut, je crois toucher au port.

De tous les bienheureux je vois le saint cortège;
Chacun d'eux me défend, chacun d'eux me protége;
Mais toi, tu me chéris comme un de tes enfants.

Pour m'envoler vers toi tu me prêtes ton aile;
Tu me sers d'avocat, tu me sers de modèle,
Et je n'ai qu'à marcher sur tes pas triomphants

Il est bien près de moi des cœurs qui me chérissent;
Mais bientôt dégoûtés, mes amis me trahissent :
Leur tendresse est d'un jour, et leur haine d'un an.
Mais ton amour pour moi reste toujours le même;
Quand je viendrais encore à te dire anathème,
Je tenterais en vain d'arrêter son élan.

Cette mer de bonheur dans laquelle tu nages,
Ne peut dans ta mémoire effacer les orages
Et les nombreux écueils dont le monde est semé.
Quand la foudre s'allume et tonne sur ma tête,
Inquiet sur mon sort, tu dis à la tempête :
Prends garde de l'atteindre : il est mon bien-aimé.

Quand Dieu ne voit en moi qu'une plante stérile,
C'est toi qui lui promets de la rendre fertile ;
C'est toi qui fais tomber la hâche de sa main.
Quand il veut de son champ me faire disparaître;
Tu lui dis : pas encore; avec le temps peut-être,
Tu verras ce chardon se changer en bon grain.

Que de fois le Seigneur fatigué de mes crimes
Aurait plongé mon âme au fond des noirs abîmes,
Si tu m'avais privé de ton puissant crédit ?
Mais non; ce Dieu fléchi par ta voix suppliante
N'a pas voulu frapper de sa main foudroyante
Celui que ton cœur aime et que ta main bénit.

Reçois donc le tribut de ma reconnaissance;
Du sein de mon néant jusqu'à toi je m'élance
Pour te remercier, toi, mon saint Protecteur !
Je ne puis soutenir l'éclat qui t'environne;
Mais je bondis de joie en voyant la couronne
Qui brille sur ton front revêtu de splendeur.

Et pourtant quand tes pieds foulaient encor la terre,
L'enfer ainsi qu'à moi te déclarait la guerre;
Ton cœur devait lutter contre ton propre cœur.
Aussi faible que moi, mais bien plus intrépide,
Plein d'espoir en ton Dieu, couvert de son égide,
Tu brisas tout obstacle, et te voilà vainqueur.

Quand je mets ta conduite à côté de la mienne,
D'une amère douleur je me sens l'âme pleine;
Je parcours ton histoire et je reste confus.
Je parle comme toi, sans avoir ton langage;
Je combats comme toi, sans avoir ton courage,
Et je porte ton nom, sans avoir tes vertus.

O mon saint Protecteur! exauce ma prière;
Fais que je te ressemble et que dans ma carrière
Je suive sans détour la trace de tes pas.
Pousse-moi vers le bien, détourne-moi du vice;
Si je souille mon cœur, rends-moi le ciel propice;
A l'heure de ma mort, reçois-moi dans tes bras.

Quand pourrai-je arrêter mes yeux sur ton visage
Oh! qu'il est long le cours de mon pèlerinage!
Oh! que la terre est vile en présence du ciel!
Dès longtemps, mon Patron, je soupire après l'heure
Où je pourrai quitter cette terre où je pleure
Pour jouir avec toi du bonheur éternel.

---

# A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

Quoniam pater meus et mater mea dereliquerunt me;
Dominus autem assumpsit me. Psal. 26. 10.

Je vous ai donc perdus, ô sources de mon être!
O mon Père! ô ma Mère! idoles de mon cœur!
Le souffle de la mort vous a fait disparaître,
Et je reste ici-bas seul avec ma douleur.

Quand vous avez fermé les yeux à la lumière,
Quel bonheur! si mes yeux s'étaient aussi fermés:
A quoi bon les ouvrir, quand hélas! sur la terre,
On ne voit plus les cœurs qu'on a le plus aimés?

Dès les jours fortunés de ma première enfance,
Jusqu'au jour où trop tôt la mort vint vous ravir;
Riche des dons du ciel et de votre présence,
Jamais je n'avais su ce que c'est que souffrir.

Votre abord gracieux, votre aimable sourire,
Vos soins multipliés, vos regards amoureux,
Votre voix, votre cœur, tout paraissait me dire
Que de tous les enfants j'étais le plus heureux.

Mais hélas! la douleur suit de près l'allégresse.
Je ne vous trouve plus, objets de mon amour!
De ce lieu de misère où l'on gémit sans cesse,
Dieu vous a fait passer au céleste séjour.

Priez, priez pour moi dans la sainte demeure
Où Dieu se montre à vous avec tous ses appas;
Et jetez un regard sur votre enfant qui pleure.
Vous, vous êtes là-haut : moi, je suis ici-bas.

Puisque tu m'as ravi les auteurs de ma vie,
Adoucis les rigueurs de mon cruel destin.
Sois mon père, ô mon Dieu! sois ma mère, ô Marie!
Essuyez, s'il vous plait, les pleurs de l'orphelin.

## PRÉCEPTES DE MORALE.

*(Traduit du latin).*

Chrétien, mets en ton Dieu toute ta confiance;
Fais entendre souvent ta voix à sa clémence.
Evite avec grand soin la sombre iniquité,
Et nourris dans ton cœur la belle humilité.
Aime toujours la paix : ne crains point la misère.
Fuis le pesant fardeau des grandeurs de la terre.
Ton semblable te parle, écoute-le toujours,
Sans jamais l'étourdir du bruit de tes discours.
Garde sur le secret un éternel silence.
Envers l'inférieur sois rempli d'indulgence.
Crois ton supérieur, exécute sa loi.
Supporte ton semblable, aime-le comme toi.
Ne fais que ton devoir; si tu veux être sage.
Ne prolonge jamais le temps de ton ouvrage.
Sois juste et charitable; aime ton bienfaiteur.
Soutiens toujours tes droits contre un bras ravisseur.
Regarde du même œil et la honte et la gloire.
Esclave de la mort, ne perds point sa mémoire.
Sois content de ton sort, sobre dans tes plaisirs:

Sois prudent, sois borné dans tes vastes désirs.
Vise toujours au port sur cette mer d'orage:
Tout le reste te trompe et conduit au naufrage.

## JÉSUS-CHRIST NAISSANT.

Ils ont dit vrai nos prophètes,
Ils ne nous ont point trompés;
Des jours prédits de nos fêtes,
Nous voici tous occupés.
Non, plus de voiles funèbres
Sur le soleil qui nous luit.
Un Dieu naît et les ténèbres
Se séparent de la nuit.

Vous naissez, divin Messie,
Et la mort fuit devant vous;
L'enfer était en furie
Et vous calmez son courroux,
La nuit de votre naissance
Plus brillante que le jour,
Est la nuit de l'innocence,
De la joie et de l'amour.

Le berceau du Roi de gloire
N'est point couronné de fleurs;
Mais sur ce char de victoire
Naît le vainqueur des vainqueurs.
Souverains, baissez vos têtes
Devant ce nouvel enfant.
Il faut finir vos conquêtes:
Voici votre conquérant.

Cachez-vous dans vos abîmes,
Monstres sortis des enfers:
Un Dieu vengeur de vos crimes
Vient racheter l'univers.
Aujourd'hui mouillé de larmes,
Il choisit le dernier rang;
Mais il vaincra par les armes
Qu'il trempera dans son sang.

Livrons-nous à l'allégresse;
Plus de pleurs, plus de soupirs;
C'est un Dieu plein de tendresse
Qui remplit tous nos désirs.
En l'honneur de sa naissance
Chantons l'hymne le plus beau;
Et dans la réjouissance,
Couvrons de fleurs son berceau.

Oui, que nos joyeux cantiques
Fassent retentir les airs.
Mêlons aux voix angéliques
L'humble accord de nos concerts:
Et vous, Sauveur adorable,
Prenez soin de vos enfants:
Mettez un amour durable
Dans leurs cœurs reconnaissants.

## JÉSUS-CHRIST ADORÉ DES MAGES.

Chantons, chantons; il vient d'éclore
Le jour de la félicité ;
Il luit aux juifs, il luit encore
Aux yeux de la gentilité.
L'étoile brille sur vos têtes;
Partez, Princes de l'Orient;
Venez chômer des jours de fêtes
Près du berceau d'un Dieu naissant.

Suivez l'étoile lumineuse
Qu'un Dieu vous donne pour flambeau;
Sa lumière mystérieuse
Doit vous conduire à son berceau.
Mettez en lui votre espérance.
Le ciel vous mène par la main,
Pour adorer dans sa naissance
Le Rédempteur du genre humain.

Ne tardez plus, illustres Mages,
Un Dieu parle, écoutez sa voix.
Venez présenter vos hommages
Au Roi qui fait régner les rois.
Offrez d'une main libérale
La myrrhe à son humanité,
L'or à sa puissance royale,
L'encens à sa divinité.

Jérusalem, verse des larmes,
Et toi, Gentil, réjouis-toi.

Le ciel te découvre ses charmes ;
Le Seigneur t'appelle à la foi.
Jusqu'ici tu languis dans l'ombre;
Mais aujourd'hui tu vois le jour.
Toi, peuple juif, une nuit sombre
Va t'envelopper à ton tour.

Ne vante plus tes priviléges,
Parmi tant d'autres nations;
Tu n'as que des mains sacriléges,
Et mille aveugles passions.
Un Dieu naît pour ta délivrance,
Et tu te plais à l'ignorer;
Les Gentils en ont connaissance;
Ils sauront pour toi l'adorer.

Qu'il est beau de voir de grands princes
Quitter leur peuple adulateur,
Pour aller, loin de leurs provinces,
Adorer un Dieu rédempteur!
Triomphe, humble enfant de Marie;
A tes pieds sont des rois soumis.
Entends-tu leur voix qui te crie;
Roi des rois, tu nous a conquis.

Nous t'offrons aussi nos hommages,
Grand Roi de la terre et des cieux!
Moins riches que ceux des Rois Mages
Ils ne sont pas moins précieux.
Reçois nos offrandes sincères,
La myrrhe d'un cœur pénitent,
Le pur encens de nos prières
Et l'or de notre amour ardent.

---

## JÉSUS-CHRIST RESSUSCITÉ.

Nos larmes sur le Calvaire,
Ne couleront pas toujours ;
Le deuil de la terre entière
Ne doit durer que trois jours.
Oui, la douleur doit finir sa carrière.
La joie aussi doit reprendre son cours.
Alleluia. — Alleluia. — Alleluia.

Finissons, âmes chrétiennes,
L'air plaintif de nos soupirs;
Voici la fin de nos peines,
Et le jour de nos plaisirs.
De son tombeau Jésus brisant les chaînes,
Met aujourd'hui le comble à nos désirs.
Alleluia. — Alleluia. — Alleluia.

Dans nos louanges publiques
Célébrons le Rédempteur.
Par des accords magnifiques,
Que tout chante son auteur.
Vous cieux, vous terre, entonnez vos cantiques,
Rendez hommage à votre créateur.
Alleluia. — Alleluia. — Alleluia.

Oiseaux, de vos doux ramages,
Faites retentir les airs;
Venez offrir vos hommages
Au Maître de l'univers.

Volez à nous du fond de vos bocages;
Un si beau jour mérite vos concerts.
Alleluia. — Alleluia. — Alleluia.

D'une brillante verdure,
Couvrez-vous, charmants vallons,
Etalez votre parure,
Fleurs, émaillez nos gazons.
Ruisseaux, coulez avec un doux murmure,
Et vous zéphirs, chassez les aquilons.
Alleluia. — Alleluia. — Alleluia.

Recommence ta carrière,
Soleil, céleste flambeau;
Viens briller à la paupière
Du Dieu qui t'a fait si beau.
Quand il mourut, tu perdis ta lumière;
Tu dois briller, quand il sort du tombeau.
Alleluia. — Alleluia. — Alleluia.

---

## JÉSUS-CHRIST MONTANT AU CIEL.

Père éternel, quel beau spectacle
Etonne aujourd'hui l'univers!
Pourquoi, par un nouveau miracle,
Nous montrez-vous les cieux ouverts?
Nous savons le mystère;
Votre Fils monte au ciel:
Il a terminé sa carrière;
Il doit enfin s'asseoir sur un trône éternel.

Aimable Rédempteur des hommes,
Vous vous envolez dans les cieux:
Et nous, orphelins que nous sommes,
Nous gémissons dans ces bas lieux.
Qu'il est triste de vivre,
S'il faut vivre sans vous!
Heureux, si nous pouvions vous suivre,
Et goûter dès ce jour le repos le plus doux.

Sur la montagne des Olives,
L'on vous voit monter tout brillant.
Les âmes jusqu'alors captives
Suivent votre char triomphant.
Une nue éclatante
Vous reçoit dans son sein;
Des élus la troupe innocente,
Vous chantera toujours comme leur souverain.

Elle est plus grande votre gloire
Que la gloire des conquérants:
Ils n'ont eu qu'un jour de victoire;
Et vous vaincrez dans tous les temps.
Recevez la couronne,
Car vous devez l'avoir:
Lorsque la main d'un Dieu la donne,
Elle est digne du Dieu qui doit la recevoir.

Percés d'une douleur amère,
Vos enfants vous font leurs adieux;
Voyez, ô cher et tendre père!
Les pleurs qui coulent de nos yeux.
Dieu que notre âme adore,
Calmez notre douleur:

Ah! ne nous quittez pas encore;
Ou si vous nous quittez, laissez-nous votre cœur.

---

# Le Saint-Esprit.

Dans ce beau jour qui nous éclaire,
Il faut, Chrétiens, nous réjouir.
L'Esprit-Saint descend sur la terre.
Notre deuil doit s'évanouir.
Si nous avons pleuré l'absence
Du fils de Dieu, du Rédempteur,
Il faut chanter en la présence
De cet Esprit consolateur.

Il vient changer la terre entière,
Il vient la soumettre à sa loi.
Il vient répandré la lumière
De l'Evangile et de la foi.
L'enfer entend sa voix puissante;
Il tremble dans son noir séjour;
Et ce beau ciel qui nous enchante
Semble s'ouvrir dans ce beau jour.

Brisez-vous, fragiles idoles,
Quittez vos superstitions :
Peuples, écoutez les paroles
Des apôtres des nations.
Du bruit de leurs voix de tonnerre

Tout l'univers doit retentir :
Et l'Esprit-Saint qui les éclaire,
Veut aujourd'hui vous convertir.

Esprit-Saint, venez dans nos âmes;
Que vos feux nous embrasent tous:
C'est dans vos amoureuses flammes
Qu'on puise un tendre amour pour vous.
Dans le cœur de vos saints apôtres,
Vous avez versé vos faveurs;
Leurs cœurs brûlants, moins que les nôtres,
Avaient besoin de vos ardeurs.

Qu'un cœur de chair prenne la place
De nos cœurs de marbre et d'airain:
Fondez, fondez ces cœurs de glace
Qui refroidissent notre sein.
Si pour la vile créature
Ils ont brûlé jusqu'à ce jour;
Ah! dissipez leur flamme impure,
Embrasez-les de votre amour.

Sans vous la nuit la plus obscure
Nous couvrira dans ces bas lieux.
Avec vous une clarté pure
Brillera toujours à nos yeux.
Sans vous, nous languirons sans cesse
Dans un triste endurcissement.
Mais avec vous, Dieu de tendresse,
Nous vous aimerons tendrement.

## JÉSUS-CHRIST DANS LE ST-TABERNACLE.

Sous l'humble toit qu'a fait la main des hommes,
Divin Sauveur, vous vivez nuit et jour.
Vous nous aimez: mais ingrats que nous sommes,
Nous n'avons tous que des cœurs sans amour.

Dans les palais des maîtres de la terre,
L'on voit ramper des milliers de flatteurs :
Et vous, semblable au moineau solitaire,
Vous êtes seul et sans adorateurs.

Le monde court aux plaisirs, aux spectacles;
Il fuit la vie, il aime le trépas :
Vous habitez, grand Dieu, nos tabernacles;
Nous le savons, mais nous n'y venons pas.

Vous nous ouvrez un cœur plein de tendresse,
Et nous perçons ce même cœur ouvert.
Vous nous cherchez; nous vous fuyons sans cesse,
Et votre temple est un temple désert.

Pourquoi, Seigneur, restez-vous sur la terre?
Le Ciel, là-haut, vous offre mille appas.
Ah! non, grand Dieu, lancez votre tonnerre.
Punissez-nous; mais ne nous quittez pas.



## LE NOUVEAU PRÊTRE.

*Sonnet*

Le flambeau de la grâce a montré sa lumière,
Et mes pas chancelants ont suivi sa splendeur.
Seigneur, tu me conduis dans la noble carrière,
Et moi, je veux te suivre, en te donnant mon cœur.
Je ne suis que néant, je ne suis que poussière,
Et la terre et les Cieux révèlent ta grandeur :
Et tu viens me tirer de ma vile chaumière,
Pour me faire ton prêtre et ton ambassadeur.
Quel mystère d'amour! quel excès de tendresse!
Ah! soutiens, Dieu des forts, oui, soutiens ma faiblesse;
Communique ta force à mes tremblantes mains.
Alors, à te servir, je placerai ma gloire;
Alors je graverai ton nom dans ma mémoire;
Et j'irai le graver dans le cœur des humains.

## L'AMI SUR LA TOMBE DE SON AMI.

Tu n'es donc plus, ami que j'aime,
Toi que le Ciel m'avait donné:
Cher compagnon, autre moi-même,
Tu m'as si vite abandonné!
Hélas! que n'ai-je pu te suivre
Et partager ton triste sort!
M'a-t-il été donné de vivre,
Le jour ténébreux de la mort?

Tu dors, hélas! peut-il se faire?
Dans la poussière du tombeau.
Aux mains de la Parque en colère,
Que n'ai-je enlevé le ciseau?
De mes pleurs la source abondante
Pourra-t-elle jamais tarir?
Pourquoi naître, rose brillante?
Si tu devais si tôt mourir.

Je te demande, je t'appelle,
Et tu restes sourd à ma voix.
Viens guérir ma douleur mortelle :
Tu m'exauces...., oui, je te vois.
Mon cœur abattu se relève;
Je crois mes regrets superflus;
Et je me dis : ce n'est qu'un rève,
Que ton cher ami ne soit plus.

Ainsi, par un funeste songe,
Je cherche à calmer mes douleurs;
Mais bientôt mon cœur se replonge
Dans l'abîme de mes malheurs.
De mon erreur triste victime,
Je ne te vois plus près de moi.
Le poids de ma douleur m'opprime,
Et je soupire loin de toi!

Quand, près des bords d'une onde pure,
Je crois chercher un doux repos;
Il me semble voir ta figure,
Et je t'apostrophe en ces mots :

Telle est cette onde fugitive,
Cher compagnon, tel fut ton sort :
Son murmure est ta voix plaintive;
Sa fuite rapide est ta mort.

Quand mon œil lassé se repose
Sur la plus brillante des fleurs;
Je la vois, cette belle rose ;
Soudain je sens couler mes pleurs.
Hélas! bientôt elle est flétrie,
Cette fleur au teint si charmant;
Et sa vie est comme ta vie,
La vie, hélas! d'un seul moment.

Quand l'hirondelle qui soupire
Me dit que ses petits sont morts:
Je m'empresse alors de lui dire,
Pour calmer un peu mes transports:
Pleurons ensemble, ô triste mère!
Dès longtemps mon cœur a gémi:
Tu n'as plus ta troupe si chère;
Et moi, je n'ai plus mon ami.

Les jours sont pour moi bien plus sombres
Que les ténèbres de la nuit :
C'est encor dans ses tristes ombres
Qu'un rayon de bonheur me luit.
Je t'aperçois et l'âme émue
Je te parle dans mon sommeil;
Mais hélas! je te perds de vue,
Quand le jour hâte mon réveil.

Toujours, cher ami, je l'atteste,
Je garderai ton souvenir :
C'est le seul gage qui me reste
De l'ami que j'ai vu mourir.
Le soleil perdra sa lumière,
Le gazon perdra ses couleurs;
Avant que ma triste paupière
Cesse de répandre des pleurs.

Dans la bienheureuse patrie,
Sûr de ton éternel bonheur,
Daigne pour mon âme attendrie,
Obtenir la même faveur.
Fais-moi passer de cette terre
Au ciel dont tu vois la beauté.
Ainsi Castor fit à son frère,
Obtenir l'immortalité.

---

## L'AMOUR DE DIEU.

Le premier cri de la nature
Dit qu'il faut aimer le Seigneur;
Et pour atteindre au vrai bonheur,
C'est là la route la plus sûre.
　　Chrétien, Dieu commande qu'on l'aime.
　　Que faudra-t-il pour te charmer?
　　Un Dieu veut bien t'aimer toi-même;
　　Pourrais-tu donc ne pas l'aimer?

Il nous a faits à son image;
Il a tout fait pour notre amour;
Il nous demande pour retour
De nos cœurs l'amoureux hommage.
Chrétien, Dieu commande, etc.

Tous les trésors de la nature,
Les fleurs qui couvrent le gazon,
L'eau qui coule dans le vallon;
Tout vient de cette source pure.
Chrétien, etc.

Il est venu du Ciel en terre;
Sa mort nous a ressuscités.
Pour laver nos iniquités,
Son sang coule sur le Calvaire.
Chrétien, etc.

De nos péchés il rompt les chaînes;
Il se plaît à guérir nos maux.
De nos cœurs il est le repos,
Et notre asile dans nos peines.
Chrétien, etc.

Par mille appas, par mille charmes,
Il cherche à captiver nos cœurs.
Sa main, pour calmer nos douleurs,
Arrête le cours de nos larmes.
Chrétien, etc.

Son corps nous sert de nourriture,
Son sang devient notre boisson.
Ah! c'est ainsi qu'un Dieu si bon
Aime sa chère créature.
Chrétien, etc.

Il est pour nous un tendre père;
Il récompense notre amour.
Le ciel sera notre séjour,
Si nous aimons Dieu sur la terre.
Chrétien, etc.

Non, non, Seigneur, notre tendresse
N'aura plus d'autre objet que vous.
Vous êtes plein d'amour pour nous
Et nous vous aimerons sans cesse.
Chrétien, etc.

---

## DIALOGUE
ENTRE
## LA SAINTE VIERGE ET SES ENFANTS.

### *Les enfants.*

Vierge sainte, de tes mains pures,
Lave l'âme de tes enfants.
Fais disparaître les souillures
De leurs cœurs jadis innocents.
Si toi-même étant toute belle,

Tu veux bien te purifier,
Ah! ta tendresse maternelle
Pourrait-elle nous oublier?

*Marie.*

Parlez, parlez à votre Mère,
Sur vous j'aime à porter mes yeux.
J'entends votre voix sur la terre.
J'exauce vos vœux dans les cieux.
Mon Fils pourtant, malgré mes charmes,
N'aura pour vous que des rigueurs.
Si vous ne lavez dans vos larmes
Les péchés commis dans vos cœurs.

*Les enfants.*

Marie aide notre impuissance,
Et nous pleurerons nos péchés:
Les larmes de la pénitence
Baigneront nos cœurs desséchés.
Alors guidés par ton exemple,
Nous nous offrirons au Seigneur;
Comme toi-même, dans le temple,
Tu lui présentes ton Sauveur.

*Marie.*

Enfants, si vous voulez me plaire,
A votre Dieu soyez soumis;
Jamais vous n'aimerez la Mère,
Si vous n'aimez son divin Fils.
Donnez-vous à lui dès l'enfance;

N'attendez pas le soir du jour.
Le bel âge de l'innocence,
Est aussi l'âge de l'amour.

*Les enfants.*

Hélas! nos vœux sont inutiles;
Notre âme a perdu sa beauté;
Nous sommes des arbres stériles
Aux yeux de la Divinité.
Quand à Dieu tu fis ton offrande,
Tu la fis à l'aube du jour;
Et le cœur que Dieu nous demande
A déjà vieilli sans amour.

*Marie.*

Enfants, ne perdez point courage;
Le pardon suit le repentir.
Dieu reçoit toujours l'humble hommage
D'un cœur qui veut se convertir.
Dans son sang vous lavez vos crimes;
Mais pour être purifiés,
Vous devez offrir pour victimes,
Des cœurs contrits, humiliés.

*Les enfants.*

Oui, nous ferons ce sacrifice,
Et l'encens pur de notre amour
Fumera sur l'autel propice
Où Jésus repose en ce jour.
Tu n'avais qu'un Fils sur la terre,
A la mort tu l'as dédié;

Nous avons un cœur qui peut plaire,
Qu'il soit aussi sacrifié.

*Marie.*

Courage! une douleur amère
Vous arrachera des soupirs.
La route qui mène au Calvaire,
N'est pas la route des plaisirs.
Mon Fils peut-être vous destine
A bien des croix, à bien des pleurs.
Mais du sein même de l'épine,
Naîtront les plus charmantes fleurs.

*Les enfants.*

En présentant ton Fils au temple,
Tu prévoyais déjà son sort;
Encouragés par ton exemple,
Nous ne redoutons point la mort.
Dieu soutenant notre faiblesse,
Ne nous abandonnera pas :
Nous lui vouons notre tendresse,
Malgré les horreurs du trépas.

*Marie.*

Vivez donc tous sous mes auspices,
Enfants soumis, enfants pieux;
Le Seigneur voit vos sacrifices,
Et vous combattez sous ses yeux.
Déjà la couronne immortelle
Est prête pour vous couronner;

C'est d'un Dieu la main paternelle
Qui va bientôt vous la donner.

*Les enfants.*

Marie! exauce nos prières;
Présente-les à ton cher Fils:
Tu vois à combien de misères,
Nous sommes ici-bas soumis.
Dans cette terre ténébreuse,
Un brouillard obscurcit nos yeux,
Si ta colonne lumineuse
N'éclaire ce désert affreux.

---

## PLUS DE RESPECT HUMAIN.

Du monde qui nous enchaîne,
Fuyons la captivité.
A la liberté chrétienne
Unissons la fermeté.
Retire-toi, vaine idole,
Monde, déité frivole;
Tu dois rester sans autel:
Ton masque doit tomber aux pieds de l'Eternel.

Raillerie,
Calomnie,
Jugement mondain:
Vous n'êtes que rêverie.
Chrétiens, chrétiens, plus de respect humain.

Quoi! la vile créature
Nous rendra ses serviteurs?
Et les rois de la nature
Seront ses adorateurs?
Non, les fers de l'esclavage,
Du péché triste héritage,
N'enchaîneront point nos cœurs.
Le monde est un tyran, nous sommes ses vainqueurs.
Raillerie, etc.

Qu'on appelle hypocrisie
Notre zèle pour le bien :
Qu'on le traite de folie;
Courage! ne craignons rien.
Méprisons le vain murmure
Qui sort de la bouche impure
D'un monde sans charité.
Armons, armons nos bras contre l'impiété.
Raillerie, etc.

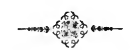
Dieu nous veut sous son empire,
Et le démon dans ses fers:
Pour qui voudrons-nous souscrire?
Pour les cieux ou les enfers?
Fermez-vous, sombres abîmes,
Attendez d'autres victimes,
Cherchez d'autres partisans:
Nous ne serons jamais de lâches courtisans.
Raillerie, etc.

Quoi! nous porterons des chaînes
Au sein de la liberté,

Et des coutumes mondaines
Nous suivrons la vanité ?
Jamais l'on ne saurait croire
Que la véritable gloire
Consiste à savoir ramper.
Il faut être plus grand; n'allons pas nous tromper.
Raillerie, etc.

L'autel qu'on élève au crime
Doit un jour être abattu.
Jamais un cœur magnanime
Ne rougit de la vertu.
Non, non, ce n'est point bassesse
De défendre sans faiblesse,
Les droits du meilleur des rois.
Dieu seul est notre maître, il faut garder ses lois.
Raillerie, etc.

Fuyez, cœurs pusillanimes,
La gloire de nos combats.
Ce sont les cœurs magnanimes
Que Dieu prend pour ses soldats.
Allons, volons à la gloire
Sur l'aile de la victoire:
Plaidons la cause d'un Dieu.
Il faut vaincre ou mourir, il n'est point de milieu.
Raillerie, etc.



# VIVE JÉSUS!

**Traduit du latin : *Vivat Jesus!***

Vive Jésus! Homme-Dieu, Père aimable!
Vive Jésus! ô divin Rédempteur!
Vive Jésus! ô Maître incomparable!
Vive Jésus! seul Roi de notre cœur!

Vive Jésus! chargé de tous nos crimes,
En bon Pasteur, il meurt pour ses troupeaux.
L'affreuse mort ouvre ses noirs abîmes;
L'innocent meurt pour sauver ses bourreaux.

Vive Jésus! Jésus source de vie,
Jésus vaincu, Jésus victorieux!
Par une mort pleine d'ignominie,
Il nous fait vivre et nous rend tous heureux.

Vive Jésus! ô bonté souveraine!
Pour nous servir d'aliment le plus doux;
Il a daigné nous donner à la Cène
Le même corps qu'il a livré pour nous.

Vive Jésus! son amour nous étonne;
Il nous nourrit d'un pain délicieux.
Pour aliment, c'est sa chair qu'il nous donne,
Et pour boisson, c'est son sang précieux.

Vive Jésus! en lui tout est sublime:
Jésus l'agneau, Jésus le bon Pasteur!
Il est aussi le prêtre et la victime,
Notre salut et notre doux Sauveur.

Vive Jésus! Jésus est l'innocence,
Et le chemin qui nous conduit aux cieux:
Et dans le ciel il est la récompense,
Il est la gloire, il est tout en tous lieux.

Vive Jésus! vous, flatteuse espérance
Pour les pécheurs par votre grâce émus.
Vous, des mourants unique confiance,
Jusqu'à ma mort, soyez mon doux Jésus.

Vive Jésus! que ce Jésus que j'aime
Soit dans ma bouche ainsi que dans mon cœur.
Et que dans moi je ne sois plus moi-même;
Je n'y veux voir que Jésus mon Sauveur.

Vive Jésus! lui-même nous fait vivre,
Nous rend vainqueurs et nous ouvre le ciel.
Vive Jésus! c'est Jésus qu'il faut suivre
Et qui nous donne un royaume éternel.

Vive Jésus! Vive sa sainte Mère!
Qu'avec leurs cœurs, nos cœurs soient confondus:
Que nos désirs ne tendent qu'à leur plaire.
Vivent toujours et Marie et Jésus!

## LE CŒUR HUMAIN.

Tout est borné dans sa carrière;
Tout n'a qu'un règne limité.
Flore a la saison printanière;
Cérès ne règne qu'en été.
L'automne n'est que pour Pomone.
L'hiver n'est que pour les glaçons;
Mais le cœur que rien ne détrône,
Règne dans toutes les saisons.

## VANITÉ DES CHOSES HUMAINES.

Pourquoi de ce bas monde encensons-nous l'idole?
Hommes nés pour le Ciel ! tout s'enfuit, tout s'envole
Sur les ailes du temps.
La vie est une fleur qu'un souffle décolore:
C'est la feuille des bois qui tombe dès l'aurore
Et vole au gré des vents.

A peine a-t-il ouvert les yeux à la lumière,
Que l'homme devant lui voit la triste carrière
Qu'il devra parcourir.
Sous le poids qui l'attend, son corps déjà succombe,
Et son triste berceau, figure de sa tombe,
Lui dit qu'il faut mourir.

Les cris que pousse au loin sa bouche encor impure
Sont le premier tribut qu'il paie à la nature
Pour le péché d'autrui.
La souillure d'Adam en ses fils persévère.
Le crime qu'autrefois avait commis le père,
Est son crime aujourd'hui.

Dans les jours malheureux de son pèlerinage,
Rassasié d'opprobre, il n'a pour tout partage
Que larmes et soupirs.
Un rayon de bonheur éclaire en vain sa vie.
La coupe des chagrins est toujours plus remplie
Que celle des plaisirs.

La gloire.... C'est un nom qui nous trompe et nous flatte,
Elle est entre les mains d'une fortune ingrate
Qui bien souvent nous fuit.
C'est l'écho passager qui part de la montagne;
Le travail la prévient, la crainte l'accompagne,
Et la honte la suit.

O toi qui jusqu'au Gange étendis ta puissance!
Toi devant qui la terre a gardé le silence!
Et vous tous conquérants!
Hélas! vous n'êtes plus que dans notre mémoire:
Vous voilà dans la tombe et votre seule histoire
Perce la nuit des temps.

Le plaisir.... C'est un miel mélangé d'amertume:
Le cœur, pour le goûter, en désirs se consume
Et fait de vains efforts.

Celui qu'un cœur coupable achète par le crime,
Est un ver qui le ronge, un bourreau qui l'opprime
Sous le poids du remords.

Tu nageais, ô Crassus! au sein de l'abondance:
Cependant dans ton cœur je vois un vide immense;
Je t'entends soupirer.
La coupe des plaisirs sur ta lèvre livide,
Tu tombes enivré de son nectar perfide,
Sans te désaltérer.

La richesse... Ce nom n'est cher qu'à l'âme basse.
Toutefois comme l'ombre, elle fuit, elle passe
Avec ses favoris.
Au-delà du tombeau l'or ne saurait les suivre.
C'en est fait à jamais, dès qu'ils cessent de vivre,
De leurs trésors chéris.

Qu'as-tu fait de ton or, puissant roi de Lydie!
Tes trésors entassés t'ont-ils sauvé la vie?
Réponds-nous, ô Crésus!
Courbé sous le fardeau d'une vile matière,
Tu dois, riche captif, ramper dans la poussière,
Aux pieds du Grand Cyrus.

Mais, écoutons le sage, et gardons le silence:
J'ai surpassé, dit-il, en sagesse, en puissance,
Les rois de l'univers.
J'ai voulu du bonheur savourer les délices;
Je me suis procuré les plus beaux édifices
Et des plaisirs divers.

Mais, lorsque me tournant vers ces biens de la terre,
J'ai vu qu'aucun objet que le soleil éclaire,
N'était en sûreté;
Je me suis écrié, dans ma douleur profonde :
Ce n'est qu'affliction que les plaisirs du monde.
Tout n'est que vanité.

Je vois naître l'épine à côté de la rose:
Si parfois ici-bas notre cœur se repose;
Tout ciel a ses brouillards.
Dieu nous ménage à tous un titre de faiblesse;
La poupée aux enfants, l'épée à la jeunesse,
Le bâton aux vieillards.

Toujours nous défrichons une terre stérile;
Nous traçons dans son sein, pour la rendre fertile,
Un pénible sillon.
Et comme s'il était jaloux de nos domaines,
L'ouragan se déclare et pour prix de nos peines,
Nous ravit la moisson.

Dans les champs, on regrette une ville chérie;
Dans la ville, l'on voit d'un œil de jalousie
L'ombre d'une forêt.
Rien ne nous rend heureux et jusqu'à notre table
Nous devons craindre encor qu'une main redoutable
N'écrive notre arrêt.

Qu'il est lourd le fardeau des misères humaines!
Vivre quelques instants, pleurer, porter des chaînes;
C'est bien là notre sort.

Mille fléaux sont prêts à ravager la terre;
Au dedans, c'est la peste; au dehors, c'est la guerre,
Et partout, c'est la mort.

Le monde est un théâtre où l'homme qui l'habite,
Avide de bonheur, se débat et s'agite,
Sans trouver de repos.
Quand cette même mort étendant ses conquêtes
Sans crainte et sans égard, abat toutes les têtes
Sous les coups de sa faux.

Ainsi tout disparaît, tout passe, et la fortune
Se plaît à voir tomber d'une chute commune
Les sujets et les rois.
Le riche avec le pauvre est placé sur sa roue :
Elle brave le prince ainsi qu'elle se joue
Du berger dans les bois.

Je vois bien le buisson qui nous donne la rose,
Refleurir, rajeuni par l'onde qui l'arrose,
Après avoir séché.
Mais si la voix de Dieu ne réveille sa cendre,
Le mortel, à la tombe où la mort vient l'étendre,
Ne peut être arraché.

Depuis ton premier jour, jusqu'au jour où nous sommes,
Terre! sais-tu nous dire où sont allés les hommes
Dont tu fus le berceau?
Hélas! leur fin de près suivit leur origine :
Tu passeras comme eux : peut-être es-tu voisine
De ton vaste tombeau?

Soleil, qui tous les jours nous donne ta lumière !
Nous verrons s'éclipser au bout de ta carrière,
Le rayon qui nous luit.
Etoiles, corps brillants, vous deviendrez tous sombres
Et vous tomberez tous dans les épaisses ombres
De l'éternelle nuit.

Mer, le souffle divin desséchera tes ondes,
Et l'on ne verra plus tes vagues furibondes
Errer loin de tes bords.
Oiseaux, il est de même un terme à votre vie;
Et nous n'entendrons plus la douce mélodie
De vos charmants accords.

Telle est de l'univers la triste destinée.
La vertu seule peut de l'âme consternée
Soulager la douleur.
Pour être vertueux, il faut qu'il nous en coûte;
Mais alors, à coup sûr, on a trouvé la route
Qui mène au vrai bonheur.

## L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Non, le temps qui met tout en poudre,
Qui d'un nuage enveloppé,
Sans se montrer, comme la foudre,
Détruit tout ce qu'il a frappé;
Non, non, le temps ne peut détruire
L'âme du mortel qui respire

Et qu'il écrase de son poids.
Son domaine, c'est la poussière;
Et s'il règne sur la matière,
L'esprit est libre de ses lois.

L'espoir d'une immortelle vie,
Ici-bas forme son bonheur:
N'est-ce donc qu'une rêverie
Que cet espoir doux et flatteur?
Non, non; dans ce corps de poussière,
Notre âme un instant prisonnière,
A la mort, brisera ses fers.
Méchant, tremble seul devant elle:
Le néant que ton cœur appelle
Est sourd à la voix du pervers.

Le bon prince et le régicide
Sont-ils égaux après la mort?
Le bon père et le parricide
Subiront-ils le même sort?
Si tout doit finir à la tombe,
Tout se confond, la vertu tombe;
Au crime dressons un autel.
Le bien n'est plus qu'une chimère;
Caïn souillé du sang d'un frère,
N'est pas plus coupable qu'Abel.

Pourquoi ces charmants Elysées
Où la vertu trouve son prix,
Et ces demeures embrasées
Qu'environne neuf fois le Styx?
C'est que tous les peuples du monde,

Malgré l'ignorance profonde
Qui les couvrait de son bandeau;
Ont toujours cru que l'âme humaine,
De la mort écartant l'haleine,
Vivait au delà du tombeau.

O vous, que la main du coupable
Se fait un jeu de déchirer!
Vous tous que la douleur accable,
Innocents, cessez de pleurer.
Votre vie est un sacrifice;
Mais Dieu le voit d'un œil propice,
Et c'est un Dieu plein d'équité.
Si le méchant vous humilie;
Son triomphe est pour cette vie;
Le vôtre est pour l'éternité.

Reine implacable, à la couronne,
Soumets tous les êtres vivants;
Le monarque assis sur le trône,
Comme le berger dans les champs!
Mort, fais tomber toutes les têtes;
L'esprit échappe à tes conquêtes;
Des corps seuls tes traits sont vainqueurs.
Tombeaux, quelles sont vos victimes?
Vous ne cachez dans vos abîmes,
Que l'instrument de nos douleurs?

Dans cette terrestre demeure
A quoi bon gémir chaque jour?
Ce lieu d'exil où l'homme pleure,
N'est pas son éternel séjour.

Bientôt, affranchis de nos peines,
Nous briserons ces lourdes chaînes
Qui nous retiennent dans ces lieux :
Laissant notre corps dans la tombe,
Sur les ailes de la colombe,
Nous prendrons l'essor vers les cieux.

---

## LE PRIX D'UN AMI.

*Sonnet*

Le prix d'un bon ami peut-il bien se comprendre ?
Il nous tient dans ses bras, il nous ouvre son cœur.
De nos yeux si les pleurs viennent à se répandre,
Il est là pour calmer notre amère douleur.

S'il s'adresse au Très-Haut, sa voix amie et tendre
Lui demande pour nous la joie et le bonheur.
S'il plaide notre cause, habile à nous défendre
Il sait cacher l'épine et faire voir la fleur.

Un ami... quel trésor!! Et c'est là ma richesse.
Ses égards, ses doux soins me prouvent sa tendresse.
Pourrais-je l'oublier et ne pas le bénir ?

Non, non; je l'aimerai comme un autre moi-même;
Je ferai retentir l'autel du Dieu qu'il aime
De son nom à jamais cher à mon souvenir.



## SECOURONS LES MISSIONNAIRES.

Autrefois, quand du Christ les plus vastes domaines
Echappaient à l'Eglise et tombaient dans les chaînes
De l'empire ottoman.
L'Europe au premier cri du successeur de Pierre,
Allait planter la croix, dans la terre étrangère,
Aux yeux du Musulman.

Aujourd'hui qu'il ressent les douleurs les plus vives,
Qu'il voit des nations gémir toujours captives
Sous un sceptre de fer,
Il dit à ses enfants : sauvez tant de victimes
Qui chancellent, sans voir la noirceur de leurs crimes,
Sur les bords de l'enfer.

Allez, répandez-vous dans ces terres lointaines;
Faites briller aux yeux des nations payennes
Le Signe rédempteur.
Allez les arracher à leurs erreurs grossières;
De la religion portez-leur les lumières,
La paix et le bonheur.

Allez, faites frémir leurs déités frivoles,
Allez, faites tomber les autels des idoles
Et prêchez le vrai Dieu.
Baptisez.. de l'enfer fermez les noirs abîmes;
Pardonnez aux pécheurs qui vous font de leurs crimes
L'humble èt sincère aveu.

Et vous qui ne pouvez suivre leurs nobles traces,
Ni porter dans ces lieux l'abondance des grâces
Du Dieu qu'ils vont prêcher!
Aidez-les de vos dons; favorisez leur zèle,
Pour qu'ils gagnent au ciel cette terre infidèle
Que leurs pas vont chercher.

Il dit. A cette voix mille apôtres dociles,
Abandonnent le sol où coulèrent tranquilles
Les plus beaux de leurs jours.
Il dit: et des milliers d'âmes compatissantes
Riches en saints transports, en aumônes puissantes,
Leur prêtent leur secours.

Œuvre grande! Œuvre sainte! Œuvre vraiment sublime!
Est-il un cœur sensible, une âme magnanime
Qui ne sente ton prix?
Tu dissipes l'erreur, tu bannis l'ignorance,
Sur un culte idolâtre et fier de sa puissance
Tu répands le mépris.

Jusque sur ses autels tu fais trembler le vice,
Et sur leurs vils débris tu bâtis l'édifice
De toutes les vertus.
Devant toi, disparaît l'aveugle idolâtrie,
A tes pieds les démons déposent leur furie
Et rampent abattus.

Gloire, respect, amour à ces hommes célèbres
Qui partent pour répandre, au milieu des ténèbres,
Le flambeau de la foi!

Ils traversent les mers, ils en bravent l'orage ;
Rien ne peut dans leur cœur armé d'un saint courage,
Porter le moindre effroi.

Plus grands que ces héros qui vainquent par les armes,
Et qui souillés du sang des peuples en alarmes
Les tiennent dans les fers :
Sans ravir aux mortels leurs terrestres domaines,
Sans répandre leur sang, sans leur forger des chaînes,
Ils sauvent l'univers.

Ils sont chers à leurs cœurs le ciel de la patrie,
La présence d'un père, une mère chérie
Et le toit paternel.
Les âmes cependant leur sont encor plus chères :
La terre étale en vain ses beautés passagères
A l'œil qui voit le Ciel.

Regardez les errants chez ces peuples sauvages;
L'opprobre, l'abandon, les mépris, les outrages :
N'est-ce pas là leur sort?
N'importe, un Dieu d'amour les brûle de ses flammes;
S'il ne faut que leur sang pour le salut des âmes,
Ils courent à la mort.

Et nous, enfants comme eux, d'un Dieu plein de tendresse,
Ne prendrons-nous point part à l'ardeur qui les presse?
Quoi! ne ferons-nous rien?
De notre amour pour eux il ne faut qu'une preuve;
Pourrions-nous regretter le denier de la veuve
Donné pour leur soutien?

Peuples infortunés que des nuages sombres
Couvrent, si loin de nous, de leurs épaisses ombres!
Nous plaignons votre sort.
Au sceptre de Jésus terres jadis conquises,
Vous êtes maintenant nonchalamment assises
A l'ombre de la mort.

Pauvres peuples! hélas! Dans l'erreur ils croupissent.:.
S'ils connaissaient l'état dans lequel ils jouissent
D'un perfide repos:
S'ils prévoyaient les maux qui doivent les attendre,
Ils verseraient des pleurs et nous feraient entendre
Leurs plaintes en ces mots :

Chrétiens, au même Dieu nous devons l'existence;
Pour nous, comme pour vous, de ce Dieu de clémence,
Le sang s'est répandu.
Pour vous qui connaissant ce Sauveur adorable,
N'avez d'espoir qu'en lui, ce sang est profitable;
Pour nous il est perdu.

Nous naissons; mais hélas! nos âmes sont impures:
Il n'est pas une main qui lave nos souillures
Et nous ouvre le Ciel.
Quand l'eau sainte a coulé sur votre front coupable,
Il devient innocent; et le nôtre est semblable
Au front d'un criminel.

Nous avons vos penchants avec votre faiblesse:
Péchez-vous? Un pasteur au cœur plein de tendresse,
Vous promet le pardon.

Tombons-nous? Il n'est point de main qui nous relève;
Et de nos tristes jours la carrière s'achève
Dans un triste abandon.

Nous sommes un troupeau, loin de la bergerie,
Le bandeau du mensonge et de l'idolâtrie
Est collé sur nos yeux.
Tandis que vous mangez à la table des anges;
Tandis que du Très-Haut vous chantez les louanges,
Nous pleurons dans ces lieux.

Quand la mort dans vos cœurs fait passer ses alarmes,
Touchés de repentir, vous arrosez de larmes
Votre lit de douleur.
Munis des sacrements, vous quittez cette vie;
Vous êtes pleins d'espoir, et nous, dans l'agonie,
Nous tremblons de frayeur.

Ah! vous tous dont le cœur comprend notre misère!
Daignez jeter sur nous, dans la terre étrangère,
Un regard de pitié!
Vous en qui Dieu répand ses amoureuses flammes,
N'avez-vous pas pour nous, dans le fond de vos âmes,
Un reste d'amitié?

La distance sans doute entre nous est immense;
Mais l'amour connaît-il d'obstacle ou de distance
Qu'il ne puisse franchir?
Ne rapproche-t-il pas ceux que le sort sépare?
Et, témoin du malheur d'un peuple qui s'égare,
Ne doit-on pas souffrir?

Vous pouvez de nos maux tempérer l'amertume,
Qu'un feu de charité dans votre cœur s'allume;
Ayez pitié de nous!
Ecoutez les accents de notre âme attendrie.
Que nos cris de douleur, comme une voix amie,
Parviennent jusqu'à vous.

Pour convertir en joie une douleur amère,
Vous n'avez pas besoin d'abandonner la terre
Qui vous donna le jour.
Il vous suffit d'ouvrir votre main généreuse,
Et de nous faire part d'une offrande pieuse,
Ravie à votre amour.

Soutenus par vos dons, de zélés missionnaires
Auront, en nous portant de la foi les lumières,
Du pain pour se nourrir.
De nos cœurs par leurs soins Dieu fera la conquête,
Et le ciel jusqu'ici fermé sur notre tête,
Nous le verrons s'ouvrir.

Chrétiens, nous le savons, nos âmes vous sont chères,
Nous brûlons du désir de devenir vos frères,
De vous voir dans les cieux.
Courage, envoyez-nous vos pieuses aumônes,
Vous les verrez un jour se changer en couronnes
Pour vos fronts glorieux.

## LES SCIENCES PROFANES
### DIRIGÉES PAR LA RELIGION.

Compagnes de la paix! filles de l'innocence!
Sources de l'amitié! charmes de l'existence!
Sciences!... Que de fois votre abord enchanteur,
A fait battre mon âme et palpiter mon cœur!
Ministre des autels, je connais vos délices,
Sans pouvoir à mon gré vous offrir mes services:
Mes soins sont pour l'autel, mes loisirs sont pour vous;
Sur vos adorateurs je porte un œil jaloux.
Que ne puis-je, comme eux, reposer ma paupière
Sur votre beau visage inondé de lumière!
Ici-bas mille objets offensent le regard
Et dans l'âme coupable enfoncent le poignard.
Mais votre aspect riant, vos yeux remplis de charmes,
D'un cœur vierge jamais n'éveillent les alarmes.
Sur votre noble front de splendeur revêtu,
Se peignent tour à tour la gloire et la vertu.
Du souffle du Très-Haut votre race est éclose,
Dans les hauteurs des Cieux votre berceau repose.
Mais une sombre nuit couvrant le genre humain,
Dieu vous a dit : partez et sortez de mon sein.
Les ombres de la nuit enveloppent le monde;
Allez le racheter de cette nuit profonde,
Afin que tout joyeux de sa rédemption,
L'homme à son tour s'enchaîne à votre mission.
Descendez sur la terre, ô mes augustes filles!
Peuplez-vous, comme l'homme, augmentez vos familles.
Allez porter la joie aux humains malheureux;
Déchirez le bandeau qui me cache à leurs yeux.
Dociles à sa voix, aux mortels inconnues,
Sur la terre dès lors vous êtes descendues.

Et fixant ici-bas votre brillant séjour,
Vous avez de la nuit fait éclore le jour.
Vous avez fait briller la plus vive lumière.
Vous avez apporté l'âge d'or sur la terre;
Et formant entre vous une étroite union,
Vous atteignez le but de votre mission.
Les unes vers les Cieux soulevant nos paupières,
Nous y font découvrir des mondes de lumières;
Et des célestes corps nous expliquant le cours,
Nous portent pleins de foi vers l'auteur de nos jours.
Les autres, de la terre admirant la structure,
Nous y font voir partout l'auteur de la nature.
D'autres sondent ses flancs et fouillent dans son sein,
Ou vont la mesurer, un compas à la main.
Celles-ci, de travaux et de sueurs avides,
Changent en riche sol des campagnes arides,
Donnent au laboureur les plus sages leçons
Et le courbent joyeux sous le poids des moissons.
Celles-là, vers les fleurs, ainsi que les abeilles,
Volent et nous font voir leurs secrètes merveilles.
Voyez-vous dans le ciel ces astres radieux,
Révélant leur splendeur à notre œil curieux?
Voyez-vous ces essaims de globes et de mondes?
Voyez-vous ces vaisseaux qui flottent sur les ondes?
Voyez-vous ces chemins façonnés par le fer,
Où le voyageur vole aussi prompt que l'éclair?
Voyez-vous ces rochers éventrés par la poudre
Et laissant passer l'homme à l'instar de la foudre?
Voyez-vous ce commerce entre les nations,
Amortissant le feu de leurs divisions?
Voyez-vous ces ballons où l'homme s'emprisonne,
Pour voir l'aigle ramper aux pieds de sa personne?
Voyez-vous ces canaux sur des tours imposés,
De leur onde abreuvant les coteaux opposés?
Découvrez-vous ces ponts lancés sur les abîmes,
Ces monts et ces chemins pratiqués sur leurs cîmes?

Voyez-vous ces Etats aujourd'hui policés,
Et dans la barbarie autrefois enfoncés?
Voyez-vous ces trésors de l'humaine industrie,
Coulant sur chaque peuple et sur chaque Patrie?
Voyez-vous le progrès répandant en tous lieux
Le bienfaisant éclat de son front glorieux?
Ces bienfaits, ces trésors, ces douces jouissances,
De qui les tenons-nous? De la main des Sciences.

Hélas! Filles du Ciel, que serait l'Univers,
Sans le puissant concours de vos bienfaits divers?
Tel qu'un mort détenu dans ses langes funèbres,
On le verrait encor plongé dans les ténèbres.
L'homme comme la brute, enfermé dans les bois,
De la société méconnaîtrait les lois,
Et son louche regard fixé sur la poussière,
Au lieu de voir le ciel, ne verrait que la terre.
Sciences! entre vous et la Religion,
Il existe sans doute une étroite union.
Vous vous tendez la main, quand l'aveugle ignorance
Croit venir contre vous mesurer sa puissance:
Semblables à deux sœurs qui se suivent toujours,
Tour à tour vous savez vous prêter du secours.

De la Religion les nombreux adversaires,
Ont tenté mille fois d'attaquer ses mystères.
Pour la faire rougir, ils se sont rassemblés:
Ils ont dit: renversons les dogmes révélés.
Ils ont à leur secours invoqué les Sciences;
Mais ces filles du Ciel sourdes à leurs instances,
Sur la Religion posant leurs boucliers,
L'ont, sous leurs propres yeux, couverte de lauriers.
Qu'on ne dise donc plus qu'elle a peur des lumières,
Qu'elle craint aux savants d'annoncer ses mystères.
Non, la Religion ne craint point la clarté;
Elle aime le grand jour et non l'obscurité.

Le Dieu que nous servons, est le Dieu des Sciences.

Il en connaît le prix : leurs trésors sont immenses.
Tout l'or de l'Univers devant elles pâlit.
L'avare prend le corps : le savant prend l'esprit.
Tes trésors, dis-le moi, puissant roi de Lydie,
Que sont-ils, à côté de l'homme de génie?
L'or pèse et vers la terre entraîne notre cœur.
Mais le génie élève et conduit au bonheur.
L'or est entre les mains d'une aveugle fortune,
Aujourd'hui la richesse, et demain l'infortune.
La science est un bien qu'on possède à loisir;
Et la main du voleur ne saurait la ravir.
Non, non, le coffre-fort ne vaut pas la science,
L'astre même de mars s'éclipse en sa présence.
Les noms de tant de rois se sont évanouis,
Immortels sont les noms d'Auguste et de Louis.
Accablé sous le poids de la grandeur humaine,
Alexandre est encor jaloux de Diogène.
Les lauriers des héros sont-ils si beaux à voir,
Que les lauriers d'un front qu'incline le savoir?
Les soupirs, c'est le bruit qu'ils sont charmés d'entendre,
Ils brûlent de régner sur des villes en cendre.
Leur force est attachée aux bras de leurs soldats,
Et leur vie est souvent le fruit de leur trépas :
Leurs sceptres sont rougis du sang de leurs armées,
Aux nobles sentiments leurs âmes sont fermées.
Ils font, pour être aimés, de stériles efforts;
Et leurs sanglantes mains n'embrassent que des corps.
Mais les savants armés du sceptre des Sciences,
Règnent, comme les Dieux, sur les intelligences.
Leurs célestes flambeaux éclairent sans brûler,
Ils font tarir les pleurs que Mars a fait couler;
Et les livres sortis de leur plume féconde,
Sont les nobles enfants dont ils peuplent le monde.
Leur gloire, ils l'ont acquise, au prix de leurs sueurs,
Ils en jouissent seuls; ils en sont les auteurs.
Les Sciences toujours ont illustré l'histoire:

Des peuples éclairés des rayons de leur gloire.
Leur empire s'étend sur les mœurs et les lois,
Et tient dans le devoir les sujets et les rois.
Les tyrans, pour régner, demandent leur absence,
Les bons rois à grands cris invoquent leur présence.
Elles sont sur leur trône un puissant souverain,
Et l'axe sur lequel tourne le genre humain.

---

# A MONSEIGNEUR JOURDAIN.

## CONSÉCRATION DE L'EGLISE DE LA-SALLE,
LE 17 AOUT 1847.

Vénérable Prélat que la gloire environne,
Sais-tu que dans ce jour ton auguste personne,
Répand dans tous les cœurs les plus joyeux transports?
Sais-tu que sous tes yeux ils nagent dans l'ivresse
Et que pour arrêter l'élan de leur tendresse,
Ils font de vains efforts.

Oui, quand nous te voyons, docile à nos demandes,
Consacrer notre Eglise, accueillir nos offrandes,
Monter à notre chaire, ainsi qu'à notre autel.
Alors, nous nous disons : ô bonté paternelle!
Tout le monde a le droit d'importuner son zèle;
C'est un riche trésor, c'est un présent du ciel!

Oui, quand nous te voyons de fatigues avide,
Voler comme l'éclair où ton zèle te guide,

Et braver du repos les appas séduisants :
Alors, nous nous disons : notre Evêque nous aime :
Tendre père, il est prêt à s'immoler lui-même
Pour le bonheur de ses enfants.

Oui, quand nous te voyons sourire à notre table,
Oublier ta grandeur et d'un regard affable
Honorer le petit aussi bien que le grand :
Alors, nous vous disons : quel bonheur est le nôtre!
Il se fait tout à tous : c'est un nouvel Apôtre,
Un Moïse qui voile un front tout rayonnant.

Oui, lorsque tes discours fondés sur tes exemples,
Font retentir les murs de nos augustes temples,
Charment tous les esprits et touchent tous les cœurs :
Alors, nous nous disons : qu'il est doux de l'entendre!
Quel pécheur à sa voix ne voudrait pas se rendre,
Et noyer plein d'amour ses péchés dans ses pleurs?

Oui, quand nous te voyons, aussi juste que sage,
Aux cœurs pareils au tien rendre un sincère hommage,
Oublier ton mérite et voir celui d'autrui;
Alors, nous nous disons : le Jourdain de la rose
Aime le voisinage, et l'onde qui l'arrose
La rend fière à son tour de briller devant lui.

Oui, quand nous rappelons à notre âme attendrie,
Les bienfaits signalés qui de ta main chérie
Ont coulé par torrents sur le sol valdôtain :
Alors, nous nous disons : Ah! qu'il vive sans cesse
Ce prélat bien-aimé qui fait notre allégresse!
Gloire, respect, amour à l'immortel Jourdain!

Qu'as-tu dit ? ô ma Muse! ah ! garde le silence.
La clarté du soleil révèle sa présence,
Sans que ton doigt la montre à l'œil du spectateur.
La gloire de Jourdain, en passant par ta bouche,
Est semblable à la fleur, qui perd, quand on la touche,
Une moitié de sa splendeur.

Cependant, ô Prélat que la gloire environne !
Tu sais bien qu'en ce jour ton auguste personne
Répand dans tous les cœurs les plus joyeux transports.
Tu sais bien que ces cœurs nagent dans l'allégresse,
Et que, pour arrêter l'élan de leur tendresse,
Ils font de vains efforts.

## AU PEUPLE ROMAIN.

**Pie IX à Gaëte.**

Gémis, Peuple Romain, sur les bords de ton Tibre:
Celui qui fait ta gloire et qui t'a rendu libre,
Languit dans un pénible exil.
Tu crois de l'Univers avoir conquis l'estime,
Et l'Univers entier qui condamne ton crime,
Te trouve ingrat, te trouve vil.

Tu crois avoir brisé de honteuses entraves;
Le cri des malheureux que ton joug rend esclaves,
Pour ton oreille est un concert.
Quel affreux changement dans la Ville éternelle !
Un seul homme a quitté cette ville rebelle,
Et Rome n'est plus qu'un désert !

Autrefois les aïeux séparés de leur Père,
Pour ravir leur trésor à la terre étrangère,
Tendaient leurs bras vers Avignon.
Aujourd'hui ses enfants méditent sa ruine,
Et ce peuple déchu de sa noble origine
N'a plus de Romain que le nom.

Fier d'une liberté qui souille ton histoire
Tu crois avoir trouvé le sentier de la gloire
Et tu n'as fait que t'égarer.
*Les fleuves*, il est vrai, *vont à leur embouchure;*
Mais s'ils sortent du lit que leur fit la nature,
Ne doivent-ils pas y rentrer ?

Pour faire du néant sortir la République,
Il suffit qu'un poignard fort et démocratique
Brille dans la main d'un Brutus.
Mais pour la maintenir et la rendre prospère,
Il faut qu'un Peuple entier, au noble caractère,
Ait l'âme d'un Cincinnatus.

En vain prends-tu le nom de *fille légitime?*
La *légitimité* n'est pas le fruit du crime.
Quelle tâche sur ton berceau!
Tu n'es qu'un avorton né de l'ingratitude :
Plus tu veux te montrer fier de ta turpitude,
Plus tu t'approches du tombeau.

En vain te flattes-tu d'avoir pour *sœur la France*?
Entre la France et Rome, hélas! quelle distance!
Ta parenté lui fait horreur.

D'un roi qui l'opprimait elle a brisé les chaînes;
Et toi, peuple perfide, et toi tu te déchaînes
Contre ton cher libérateur.

Naguère, pour ton Roi, le cœur plein de tendresse,
Tu faisais retentir de tes chants d'allégresse,
Les murs sacrés du Vatican.
Aujourd'hui sans pitié tu brises ton idole,
Et tu fais retentir les murs du Capitole
De ce cri : Pie est un tyran.

Naguère publiant les traits de sa clémence,
A ses pieds, plein de joie et de reconnaissance,
Tu brûlais l'encens le plus pur.
Tu disais : *Hosanna*, gloire à l'immortel Pie!
Aujourd'hui le blasphème est sur ta lèvre impie
Et tu dis : *Crucifigatur*.

Ah! ne nous vante plus l'*acte de ta naissance*,
Après quelques moments d'une frêle existence,
L'Europe te fera mourir.
Déjà le doigt de Dieu t'a frappé de sa foudre.
Cache ta face immonde et rentre dans la poudre
D'où le crime t'a fait sortir.

1849.

---

## QU'EST-CE QUE LE PEUPLE?

Le Peuple!! Qu'est-il donc? Le Peuple est un mystère :
Tandis qu'il ne fait rien, il a l'air de tout faire.

Le Peuple est un roseau qui plie au gré des vents.
Dans les mains du potier le Peuple est un argile,
Un levier vigoureux, un instrument docile,
En tout sens remué par la main des savants.

L'ambitieux qui vise au faîte de la gloire,
Le berçant dans l'espoir d'un bonheur illusoire,
Emploie, en le flattant, mille séductions:
Et le Peuple crédule aussitôt se soulève,
Croyant plaider sa cause, il prend en main le glaive,
Tout ennemi qu'il est des révolutions.

Le Peuple suit la foule et comme elle il opine :
Le Peuple aveuglément court après la routine.
C'est la main des aïeux qui partout le conduit.
Se trouve-t-il lancé dans une ère nouvelle?
Bien qu'il voie à regret que sa barque chancelle,
Le parti le plus fort est le parti qu'il suit.

On l'honore en public, en secret on le brave :
On lui dit qu'il est libre, on sait qu'il est esclave:
On vante son courage, on l'expose au canon.
On lui dit qu'il est riche; on exploite ses mines:
On lui dit qu'il est roi; sa couronne est d'épines;
On l'égorge en un mot: on l'égorge en son nom.

Le Peuple souverain, c'est la pure anarchie:
C'est une nation qui se croit affranchie
Du joug des lois garant de notre liberté.
Le Peuple n'est pas fait pour gouverner le monde;
C'est un faible vaisseau qui chancelle sur l'onde.
Le pilote doit seul garder l'autorité.

Le Peuple est l'histrion qu'on place sur la scène,
Non pas pour son profit, seulement pour sa peine;
Non pas pour son plaisir, mais bien pour son ennui.
S'il sait jouer son rôle, un autre en a la gloire;
Mais, s'il échoue, on dit: au Peuple le déboire;
Le Peuple l'a voulu: tous les torts sont à lui.

S'agit-il de lutter sur le champ de bataille?
Le Peuple offre ses bras et lance la mitraille.
Le combat est sanglant; mais le voilà fini.
S'il triomphe, son chef de ses lauriers dispose:
S'il succombe, l'on dit: le Peuple en est la cause:
Le Peuple, à dire vrai, n'est pas assez uni.

La Chambre pour la paix donne-t-elle son vote?
Le Peuple a mal choisi: c'est à lui qu'est la faute:
On le somme soudain de rétracter sa voix.
La nouvelle assemblée est-elle pour la guerre?
Si la chose va mal, du Peuple c'est l'affaire:
Sans contredit le Peuple a fait un mauvais choix.

S'agit-il d'abolir quelques couvents de moines,
Pour donner à l'Etat leurs petits patrimoines?
C'est le Peuple qui veut leur abolition.
En fait de députés, c'est bien lui qui les nomme;
De quitter leurs couvents le Parlement les somme;
Le Peuple est donc l'auteur de leur expulsion.

S'agit-il de l'emprunt, et sous peine d'amende?
C'est le Peuple, à coup sûr, c'est lui qui le commande,
Car il porte le nom de *Peuple-souverain*.

S'agit-il d'un subside en faveur de Venise?
Le Peuple encor le veut : hé bien, vends ta chemise;
Car, tu n'as bientôt plus quatre sous dans ta main.

S'agit-il d'accomplir une loi de police?
Le Peuple n'en veut plus : ce serait injustice
D'aller contre le Peuple, en observant la loi.
L'homme est libre d'ailleurs; il n'est plus rétrograde;
La police, après tout, l'enchaîne et le dégrade :
Le Peuple n'en veut plus : Vive le Peuple-Roi!

Aux partisans de Mars s'agit-il de complaire?
Le Peuple est obligeant : le Peuple veut la guerre.
Partez, dit-il, partez, vous qui voulez la paix,
Partez, jeunes et vieux; car le Peuple l'ordonne;
Quant à vous qui prêchez en faveur de Bellone,
Sur vos chaises assis, restez dans vos palais.

L'Etat a-t-il encor besoin de numéraire?
Que le Peuple est habile à se tirer d'affaire!
Ecoutez son langage; il est plus que touchant :
Qu'on abatte, dit-il, sans faire grand tapage,
Les cloches de l'Eglise et celles du village :
Que les vases sacrés soient fondus sur le champ.

Pauvre Peuple! as-tu donc les épaules si larges
Que tu puisses porter d'aussi pesantes charges?
Lorsque je pense à toi, mon esprit se confond.
Peuple-Roi, que fais-tu? L'on te charge, on t'assomme.
Peuple-Roi, tu n'es plus qu'une bête de somme, (1)
Et tu gardes toujours un silence profond!!

1849.

(1) Ut jumentum factus sum. (Psal. 72. 23.)

### Vicissitudes des opinions actuelles.

Je plains l'homme qui pleure et qui rit tour-à-tour;
Qui passe en un clin d'œil de la haine à l'amour;
Qui rougit aujourd'hui, surprenante merveille!
Des glorieux desseins qu'il a conçus la veille.
Il existe pourtant des mortels dont l'esprit
Change d'opinion, comme on change d'habit.
Le vent vient-il du nord, vers le sud ils s'avancent;
Le vent vient il du sud, vers le nord ils s'élancent:
Quand il vient de l'ouest, ils vont à l'orient;
Si de l'est le vent souffle, ils vont à l'occident.
Ainsi fait le roseau, jouet de la tempête;
Tour-à-tour il incline et soulève sa tête:
Aux caprices d'Eole enfant toujours soumis,
Il se tourne en tout sens, il chancèle indécis.
Voilà le vrai portrait de cette classe d'hommes,
Qui fourmille partout dans le siècle où nous sommes.
Sous la même couleur l'œil ne sait plus rien voir.
Aujourd'hui tout est blanc et demain tout est noir.
  Tel naguère vantait l'autorité suprême
Brillant sur un seul front couvert du diadème.
L'œil à l'humble regard, l'encensoir dans la main,
Il rampait ventre à terre aux pieds d'un souverain.
Qu'il est bon! disait il, qu'il est grand! qu'il est sage!
Du monarque des Cieux il est ici l'image.
Mais bientôt vient à lui la Constitution;
Il renonce soudain à son opinion:
Ce roi qu'il appelait par le doux nom de père,
N'était qu'un vrai tyran avant la nouvelle ère.
Vive le Roi! dit-il, vive la liberté!
Vive l'indépendance et la fraternité!
Il est temps de poser le fardeau de mes peines;
Il est temps d'être libre et de briser mes chaînes.
Pie, Albert, Léopold sont portés jusqu'aux cieux.

L'Univers retentit de leurs noms glorieux.
Déjà sur les mouchoirs et sur les tabatières
Il fait briller joyeux leurs images si chères.
La Constitution, c'est le gouvernement
Qui semble seul d'accord avec son sentiment.
A ses convictions restera-t-il fidèle?
Hélas! je vois déjà que son esprit chancèle.
Ces trois Rois bien-aimés sont bientôt dans l'oubli.
Ces trois astres brillants à ses yeux ont pâli.
Changeons d'avis, dit-il, changeons de politique,
A bas la monarchie; il faut la république.
Le vent vient du midi, laissons-nous entraîner,
A quoi bon ces tyrans fiers de nous gouverner?
Assez et trop longtemps leur despotique empire
A des peuples captifs prolongé le martyre:
Le bandeau sur les yeux, sous le poids de leurs fers,
Assez et trop longtemps a gémi l'univers.
La république naît sur les rives du Tibre.
Vive le peuple-roi! vive le peuple libre!
Puis, publiant partout ce prodige nouveau,
Il va se prosterner aux pieds de son berceau;
Et quand même il saurait qu'elle est le fruit du crime,
Il lui donne le nom de *fille légitime*.
Jaloux de respirer un air républicain,
Restera-t-il longtemps assis sur ce terrain?
Contemplez sur la fleur le papillon volage,
Ou dans les bois touffus la feuille au frais ombrage:
Voyez la girouette au haut de la maison
Docile au moindre vent qu'amène la saison.
Après avoir crié : vive la république :
Il vantera bientôt le système anarchique :
Puis lassé des horreurs d'un tel gouvernement,
Il reviendra bien vite à son vomissement. (1)
Dans ses opinions que l'homme est versatile!

(1) Sicut canis reversus ad vomitum. (Prov. 16-11).

Qu'il est inconséquent! qu'il est faible et fragile!
D'un système nouveau quoique mal affermi,
Il est le partisan et bientôt l'ennemi.
Il bâtit, il renverse, il ramasse, il dissipe,
Il s'élance, il revient sans but et sans principe.
De l'homme qui s'élève empressé courtisan,
Quand il tombe, il rougit d'être son partisan.
Il embrasse en aveugle une fausse doctrine,
Sans savoir distinguer la rose de l'épine.
Si souvent dans le mal il croit voir mille biens;
C'est par les yeux d'autrui plutôt que par les siens.
Il nous vante aujourd'hui la liberté d'écrire;
Il nous dira demain qu'il faudrait la proscrire.
Sans voir s'il a raison, ignorant s'il a tort;
Il s'attache toujours au parti le plus fort.
Il monte avec ardeur au sommet de l'échelle,
Il en descend ensuite avec le même zèle.
Il s'agite en tout sens; il n'est heureux enfin
Que quand l'eau du Pactole arrive à son moulin.
Dans l'esprit des mortels, grand Dieu! quelle inconstance.
Ce roseau qui voltige a plus de consistance.
Et pourtant ces mortels sont nombreux à l'excès,
Dans ce siècle qu'on dit le siècle des progrès;
Dans ce siècle où l'on voit passer un ministère,
Comme passe le vent qui chasse la poussière:
Dans ce siècle où chacun, comme un grand potentat,
Voudrait tenir en main les rênes de l'Etat.
Pour moi, je n'aime point ces hommes versatiles,
Et je dirai toujours: honte à ces âmes viles.
J'abandonne la feuille à sa légèreté.
Ce que j'aime dans l'homme est la solidité.
Oui, gloire à ce mortel dont le cœur est sincère,
Qui conserve toujours son noble caractère;
Qui court vers un but fixe, et sachant ce qu'il veut,
Imite le bon sens qui jamais ne se meut.

1849.

## DANS LES TEMPS D'ÉPREUVES

Usquequo peccatores gloriabuntur?
*Psal. 93. 3.*

Dors-tu donc dans le ciel sur tes foudres muettes!
Grand Dieu! toi qui tiras l'univers du cahos,
Es-tu las de frapper? n'as-tu plus de prophètes,
Pour venir à la terre annoncer tes fléaux?
Ton œil ne voit-il plus le crime
Que vomit du fond de l'abîme,
L'infatigable Lucifer?
Ta fureur est-elle assoupie?
N'as-tu donc plus de bras pour terrasser l'impie
Qui crie: à bas le ciel! qui dit: vive l'enfer!

L'autel est sans appui; le sang partout ruisselle:
Le trône avec fracas croule de toutes parts.
L'univers ébranlé sur sa base chancèle;
Et pour voir ces horreurs, tu n'as plus de regards.
Partout séduit par un beau rêve,
Le peuple en masse se soulève
Pour s'affranchir du joug des lois.
Et tu le sais, Être suprême!
C'est ta puissante voix qui dit au diadème:
Va briller de ma part sur la tête des rois. (1)

Entends-tu les clameurs d'une foule en délire
Qui triomphe en criant: vive la liberté!
Entends-tu la vertu qui dans les fers soupire
Et qui te tend la main, l'œil de pleurs humecté?

(1) Per me reges regnant. Prov. 8. 15.

Le présent souffle la tempête
Et l'avenir sur notre tête
Recèle la foudre en fureur.
La paix de l'Europe est bannie
Pour elle va sonner l'heure de l'agonie,
Si ton bras ne l'arrache à son lit de douleur.

Vois-tu cet esprit fort, si jaloux d'être libre,
Semant partout le trouble et la division ?
Vois-tu ce peuple ingrat, sur les rives du Tibre,
Foulant aux pieds le chef de la religion?
Pourquoi ces mépris, ces blasphèmes,
Ces louanges, ces anathèmes,
Ce mouvement continuel?
Ah! C'est à toi qu'on fait la guerre.
Seigneur, en renversant les trônes de la terre,
On vise à renverser ton trône dans le Ciel.

Abattons, dit l'impie, abattons cette idole
Qui reçut trop longtemps l'encens des nations;
Abattons la couronne et brisons cette étole
Qui nourrit l'univers de superstitions.
Lorsque les trônes en poussière
Ne serviront plus de barrière
A l'édifice de l'autel;
Alors, nous le mettrons en poudre:
Sur les tyrans sacrés nous lancerons la foudre.
Ainsi, nous briserons le joug de l'Eternel.

Et tu dors, ô grand Dieu! sur tes foudres muettes?
Et tu vois de sang froid les méchants triompher?
Tu vois leurs noirs complots et leurs haines secrètes,
Sans qu'un souffle divin vienne les étouffer?

Jadis, quand l'arche d'alliance
Allait tomber en ta présence;
Tu frappais ses profanateurs.
Aujourd'hui le crime prospère;
Et tu n'as plus de voix pour parler à la terre,
Ni de foudre à lancer sur tes blasphémateurs?

Je te comprends, Seigneur; ta sagesse profonde
M'éclaire et me dérobe à mon étonnement.
Lorsque ton bras vengeur veut châtier le monde,
L'impie est dans tes mains un docile instrument.
Tu vois que l'Univers t'oublie;
Tu le livres, à sa folie;
Tu le flagelles par sa main.
Jusqu'à ce que lassé du crime,
Des maux qu'il s'est creusés, il se ferme l'abîme
Et revienne contrit reposer dans ton sein.

1849.

---

# RÉVOLTE DES NUAGES.

*Depuis le 11 jusqu'au 17 juin 1849 inclusivement, la pluie n'a cessé de tomber sur les champs altérés du Valdigne; lorsque tout à coup le 18, apparaît un ciel sans nuages, et un soleil radieux. C'est ce qui dans les jours de trouble où nous vivons, a fourni à ma muse, l'idée de l'apologue suivant.*

## APOLOGUE.

Il prit un jour fantaisie aux nuages
De détrôner le roi du jour,
Afin de pouvoir à leur tour
Régner dans un ciel plein d'orages.
Soudain de leur révolte ils combinent le plan.
Le soleil, disent-ils, est un cruel tyran.

Sur un trône de feu dans le ciel il habite;
Il veut que chaque globe autour de lui gravite.
Quand il veut se voiler aux yeux de l'Univers,
Il nous dit: levez-vous; montez du sein des mers:
Venez vous dérouler comme une immense toile;
Tapissez l'horizon et servez-moi de voile.
Et quand il veut briller aux yeux du genre humain,
Sa clarté se fait jour en nous perçant le sein.
Quel légitime droit a t-il à nos services?
Serons-nous donc toujours en butte à ses caprices?
Non, secouons le joug: liguons-nous sans retard.:
Entre la terre et lui mettons-nous pour rempart.
Elargissons nos rangs; épaisissons notre ombre,
Et transformons le jour en la nuit la plus sombre.
Que l'astre radieux pâlisse dans le ciel,
Et qu'il ne brille plus aux regards du mortel.
Armons-nous des éclairs, armons-nous du tonnerre,
Et montrons-nous les rois de la nature entière.
Ils dirent, et Phébus entendant leurs propos
Garde un profond silence et rit de leurs complots.
Feignant de redouter leurs troupes aguerries,
Il les laisse à loisir dresser leurs batteries.
Déjà la lutte a lieu : les nuages épars,
Font flotter en tout sens leurs sombres étendards.
Le ciel est obscurci par leurs voiles funèbres;
Et l'œil vers lui tourné n'y voit plus que ténèbres,
Le roi du jour s'éclipse et l'on voit dans les airs,
Au lieu de ses rayons, la lueur des éclairs.
Fiers de compter pour eux quelques jours de victoire,
Les nuages enflés déjà vantent leurs gloire:
Quand tout-à-coup Phébus les brûlant de ses feux,
Fait tomber de leurs mains leurs sceptres glorieux,
Et purgeant l'horizon de leur haleine impure,
Revient victorieux sourire à la nature.

Qui ne voit en ceci l'image
De ce qui se passe aujourd'hui?
Partout cahos, partout nuage:
On dirait que Phébus a fui.
Laissons les peuples se débattre,
Et pleins de nobles sentiments,
Disons, sans nous laisser abattre :
Après l'orage, le beau temps.

1849.

---

## LE CIEL.

Oculus non vidit, nec auris audivit,
nec in cor hominis ascendit. Cor. c. 2. 9.

Tout est brillant dans la nature;
Tout y révèle son auteur :
Seigneur, et dans la créature,
Qui ne verrait le créateur?
Le firmament, la terre et l'onde,
Ce monde qui te sert d'autel;
Tout rend gloire à ta main féconde:
Mais ton chef-d'œuvre, c'est le Ciel.

Je vois briller à ma paupière
L'or, la pourpre et le diamant,
Toutes les beautés de la terre
Et tout l'éclat du firmament.
Je vois une mère chérie,
Un père, le toit paternel;
Une belle et chère patrie;
Mais rien n'est si beau que le Ciel.

Les oiseaux de leurs doux ramages
Font retentir cet Univers :
Seigneur! les plus charmants ouvrages
Pour te chanter, ont des concerts.
Ah! quelle douce symphonie!
Quel chant sublime et solennel!
Pourtant, Seigneur, cette harmonie
N'est pas encor celle du Ciel.

Mon Dieu! quelle paix ineffable
Eprouvent, dans leurs saints transports,
Les cœurs qu'aucun crime n'accable
Sous le poids d'un cruel remords!
Pour ces cœurs, l'aimable innocence
Est un festin continuel.
Ah! quelle douce jouissance!
Mais rien n'est si doux que le Ciel.

Si parfois tu mouilles de larmes
Les yeux de tes enfants chéris :
Si tu répands quelques alarmes
Au fond de leurs cœurs attendris.
Alors la coupe de la vie
Paraît être pleine de fiel.
Mais elle est sans fiel et sans lie,
Dès que je regarde le Ciel.

A quoi sert l'or que l'on entasse,
Un plaisir frivole et trompeur?
A quoi sert d'imprimer sa trace
Sur cette terre de douleur?
L'homme ici-bas rêvant la gloire
Aspire à se rendre immortel.

Son espérance est illusoire :
Rien n'est durable que le Ciel.

La terre sans cesse féconde,
Nous enrichit de ses faveurs.
Le ruisseau nous donne son onde,
Le gazon nous donne ses fleurs.
L'ormeau nous donne son ombrage,
L'abeille nous donne son miel.
Tu nous donnes bien davantage;
Seigneur, tu nous donnes le Ciel.

Beau ciel! Deviens mon héritage,
Et je renonce à tout pour toi.
Ici, l'on vit dans l'esclavage,
Là, l'on triomphe et l'on est roi.
Ici, la joie est passagère;
Là, le plaisir est éternel.
Pourrais-je regretter la terre?
Mon Dieu, si je gagne le Ciel?

---

## TRIOMPHE DE LA CROIX.

*Traduit de l'italien.*

Vive la Croix titre de gloire
Du Dieu qui mourut sur ton sein!
Eternelle et douce mémoire
Du Rédempteur du genre humain!

Croix adorée! ô croix chérie!
Oui, tu suivras toujours mes pas.
Je veux t'aimer pendant ma vie,
Je veux mourir entre tes bras.

D'un Dieu pour moi plein de tendresse,
Seule tu pus charmer le cœur.
Seule tu versas l'allégresse
Dans l'âme de mon bon Sauveur.
Croix adorée! etc.

Il quitta le sein de son père
Pour venir à toi s'enchaîner.
Pour toi dans le sein d'une mère
Il descendit pour s'incarner.
Croix adorée! etc.

Si sur la paille il prit naissance,
S'il versa des pleurs, c'est pour toi.
Pour toi, les langes de l'enfance,
L'ont enveloppé comme moi.
Croix adorée! etc.

Plus tard, pour notre délivrance,
En proie à son ardent amour;
Dans une sainte impatience
Il te demandait nuit et jour.
Croix adorée! etc.

En butte aux douleurs les plus vives,
Couvert d'une sueur de sang,

Priant au Jardin des Olives,
Il te donne le premier rang.
Croix adorée! etc.

Aux yeux d'un peuple déicide,
C'est pour toi qu'il vient s'exposer;
Qu'il traite d'ami le perfide
Qui le trahit par un baiser.
Croix adorée! etc.

C'est pour toi que la calomnie
L'accable, au gré de ses bourreaux,
Et qu'il permet à leur furie
De mettre sa chair en lambeaux.
Croix adorée! etc.

D'un vêtement d'ignominie,
Revêtu comme un insensé;
Pour toi, par une cour impie
Il se voit moqué, repoussé.
Croix adorée! etc.

Pour toi, par des mains exécrables
Il est d'épines couronné.
A mourir entre deux coupables,
Il se voit pour toi condamné.
Croix adorée! etc.

Joyeux d'offrir son sacrifice,
C'est pour toi que plein de douceur,

Vers l'instrument de son supplice
Il court plein d'une sainte ardeur.
Croix adorée! etc.

Par le tourment de la colonne,
Le corps déjà tout déchiré,
Il veut encor sur sa personne,
Te charger, ô Croix! Bois sacré!
Croix adorée! etc.

Percé d'une douleur amère,
Chargé de ce pesant fardeau,
Mon œil le voit jusqu'au Calvaire,
Monter comme un paisible agneau.
Croix adorée! etc.

Bientôt à la Croix qui t'accable,
Mon Dieu, de gros clous vont t'unir.
C'est sur cette Croix adorable
Que tu veux souffrir et mourir.
Croix adorée! etc.

C'est là que tu donnes au monde
Des leçons d'amour et de paix,
Et que ta lèvre moribonde
Promet aux ingrats tes bienfaits.
Croix adorée! etc.

C'est là que l'auteur de la vie
A daigné pour nous expirer.

O Croix! de tes charmes ravie,
Toute âme devrait t'adorer.
Croix adorée! etc.

Au grand jour, du juste qui t'aime,
O Croix! tu feras tout l'espoir;
Mais du méchant qui te blasphème
Tu causeras le désespoir.
Croix adorée! etc.

O toi dont la Croix adorable
N'a jamais pu toucher le cœur!
Dans l'enfer de ce cœur coupable,
La Croix doublera la douleur.
Croix adorée! etc.

Epargnons-nous de tels supplices;
Vivons innocents comme Abel;
Et la Croix fera nos délices
Et sur la terre et dans le Ciel.
Croix adorée! etc.

---

## DIGNITÉ DE L'HOMME.

### Ode.

Ne me fatiguez plus du poids de votre gloire,
Etres dont la grandeur voudrait me faire croire
Que l'homme est au-dessous de vous.
Que l'Eternel nous pèse au poids de sa balance,
Et de votre noblesse et de votre puissance
Mon cœur ne sera plus jaloux.

Roule majestueux dans ta voûte céleste,
Roi du jour, ô Soleil dont la grandeur atteste
La gloire de ton créateur!
Et toi, Reine nocturne, et vous astres sans nombre
Qui faites de la nuit tomber le voile sombre,
Révélez-moi votre splendeur!

A ton tour, pare-toi de tes habits de fête,
A l'éclat du soleil qui roule sur ma tête,
Terre, unis tes charmes divers.
Qu'avez-vous entre tous, qui flatte mon envie?
Je vois votre existence à la mienne asservie;
Je suis le Roi de l'Univers.

Vous n'êtes dans le fond qu'un amas de poussière;
Vous êtes tous pétris d'une vile matière;
Et je suis un être pensant.
Le temps vous fait vieillir sans me porter atteinte;
Cieux et terre, voyez: dans mon âme est empreinte
L'image du Dieu tout-puissant.

Vous occupez sans doute une étendue immense;
Mais à cette grandeur joignez-vous la puissance
De voir, de penser, de sentir?
Je ne suis qu'un atôme et qu'un point dans l'espace,
Et je vois le passé, le présent je l'embrasse
Et je perce dans l'avenir.

Vous ignorez le Dieu qui vous donna naissance;
Vous n'avez point de voix pour chanter sa puissance;
Pour lui vous êtes sans amour.

Plus fortuné que vous, je le connais, je l'aime;
Je chante ses bienfaits et mon bonheur suprême
C'est de le posséder un jour.

Mon bras puissant vous tient dans un humble esclavage;
Vous n'avez vu le jour que pour mon avantage;
Me servir, c'est votre destin.
Le souffle de la mort éteindra votre vie;
Moi, je suis immortel; le Ciel est ma patrie
Et l'Être suprême, ma fin.

Dans mon œil attentif vous venez tous vous peindre;
Dans mon rapide vol, je puis tous vous atteindre,
Je vous mesure d'un regard.
Rien ne peut arrêter mon esprit qui s'envole;
Vous m'opposez toujours un obstacle frivole,
Quand vous vous mettez pour rempart.

De ma sombre prison, quand je veux, je m'élance,
Mon âme en un clin-d'œil parcourt plus de distance
Que l'astre du jour dans mille ans.
J'ai le sceptre à la main; tout connait mon empire.
La terre, l'eau, le feu, l'air, tout ce qui respire,
Voilà mes humbles courtisans.

Abîmes, ouvrez-vous : dans les airs je voyage;
A la faveur d'un pont, je me fraye un passage;
Je traverse vos profondeurs.
Rochers, durcissez-vous : quelques grains de poussière
Cachés dans votre sein, vous brisent comme un verre,
En vous brûlant de leurs ardeurs.

Fort, fais-moi reculer; je brave tes murailles;
Montagne, arrête-moi; je perce tes entrailles;
Prison, je brise tes verroux.
Mer, soulève tes flots : je marche sur tes ondes;
Foudre, viens m'écraser; je sais, lorsque tu grondes,
Me préserver de ton courroux.

Planètes, c'est en vain que pour fuir ma présence.
Dans les hauteurs des cieux vous roulez en silence;
Mon télescope vous trahit.
De vos ailes, oiseaux, je ne suis point avide;
Sur mes chemins de fer je vole plus rapide,
Que l'oiseau que l'aile conduit.

Tu ris de ma bassesse, aigle au vol si sublime!
Mont altier, en montrant ton orgueilleuse cime,
Tu crois me voir à tes genoux!
Astres, du haut du Ciel vous bravez ma puissance!
Vous avez beau monter, quand mon esprit s'élance;
Il monte bien plus haut que vous.

Qu'as-tu donc, ô nature, au-dessus de mon être?
Je t'exploite à mon gré; je te commande en maître,
Et je te pèse dans ma main.
J'agite ta poussière et je la rends fertile;
Je te foule à mes pieds comme un vase d'argile.
Reconnois-tu ton Souverain?

Ne m'accablez donc plus du poids de votre gloire,
Etres dont la grandeur voudrait me faire croire
Que l'homme est au-dessous de vous.

Que l'Eternel nous pèse au poids de sa balance
Et de votre grandeur et de votre puissance
Mon cœur ne sera plus jaloux.
1847.

---

## A LA LIBERTÉ DEVENUE ESCLAVE.

### Hymne.

Liberté! Liberté! Toi que toute âme implore,
Que toute langue chante et que tout cœur adore!
Quand le Ciel te donna pour présent aux mortels,
On se jetait sans crainte aux pieds de tes autels.
Alors sur le bien seul s'exerçait ta puissance
Et le mal rougissait de souiller ta présence.
Tu te levais pour tous, comme l'astre des cieux:
Tes bienfaisants rayons brillaient à tous les yeux.
On ne voyait en toi qu'une fille céleste
Dont l'abord gracieux n'avait rien de funeste.
Toujours soumise au joug que t'imposaient les lois,
Dans le champ des vertus tu préparais ton choix:
Comme choisit l'abeille au sein de la prairie,
Sur les fleurs seulement tombait ta main chérie.
Tel était ton destin, telle était ta splendeur,
Lorsqu'on te vit sortir des mains du créateur.
Quel changement hélas! dans le siècle où nous sommes!
Quel outrage sanglant t'a fait la main des hommes!
Ils ont terni ta gloire, ils ont souillé ton nom,
Et leur contact mortel t'a servi de poison.
Ainsi la jeune fleur à sa tige arrachée,
Se fane, se dessèche, après qu'on la touchée.
Ainsi, le clair ruisseau perd sa limpidité,
En passant dans un lit par la boue infecté.
Aujourd'hui sur ton front que la rougeur incline
Je ne vois plus les traits de ta noble origine.

On a changé ta fin; tu n'es plus de nos jours
Qu'un spectre que le crime invoque à son secours.

En ton nom la loi tremble et semble être abolie;
Le délire est bon sens; le bon sens est folie.
En ton nom la révolte est un devoir sacré
Et son noir étendard est partout arboré.
En ton nom le sujet soupire après la guerre
Et fait tomber un roi qui lui servait de père.
En ton nom les Brutus sont des libérateurs
Et les meilleurs Césars sont de vrais oppresseurs.
En ton nom le plus fort écrase la faiblesse
Et du riche le pauvre envahit la richesse.
En ton nom l'ennemi de la religion
La méprise et travaille à sa destruction.
En ton nom de l'Europe on trouble l'équilibre;
On fait trembler la foi jusqu'aux rives du Tibre.
En ton nom la pudeur condamnée à rougir
Doit chercher loin du monde un asile ou périr.
En ton nom la vertu rampe dans la poussière
Et le crime vainqueur montre sa tête altière,
En ton nom le repos de la terre est banni.
Et le perturbateur doit rester impuni.
En ton nom l'Univers est en proie aux alarmes,
Le sang coule et se mêle à des torrents de larmes.
Je ne te connais plus, ô triste Liberté!
Dieu t'avait fait si belle et l'homme a tout gâté!

Tu devais nous donner tous les biens en partage,
Et l'homme fait de toi le plus funeste usage.
Dieu voulait par ta main rendre heureux l'Univers;
L'homme se sert de toi pour le charger de fers.
Tu devais de tout mal repousser l'influence.
Aujourd'hui te voilà convertie en licence.
Aux bons comme aux mauvais tu devais un appui,
Et le méchant te veut tout entière pour lui.
Il est vrai, le méchant nous dit avec furie

Que sans la Liberté règne la tyrannie.
Pourquoi ce cri de rage et de rébellion?
C'est que son cœur rebelle est plein d'ambition.
C'est qu'il voudrait, brûlant d'une ardeur frénétique,
Sur les débris du trône asseoir la république;
Par elle se frayer une voie aux honneurs
Et pour un seul tyran nous en donner plusieurs.
Tandis que les Néron, les Claude, les Tibère
Opprimaient les Romains sous un joug arbitraire;
Le peuple roi docile à leur autorité,
Portait joyeux les fers de sa captivité.
Aujourd'hui que les rois, le cœur plein de clémence,
Sur leurs sujets chéris versent leur bienfaisance;
On les dit les tyrans, les bourreaux des humains,
On veut faire tomber le sceptre de leurs mains;
Et pour pouvoir offrir ce beau spectacle au monde,
C'est sur toi, Liberté, c'est sur toi qu'on se fonde.
L'impiété partout t'exploite en sa faveur;
Partout on te condamne à servir sa fureur.
Tu ne fais que flatter les passions humaines;
Tu devrais être libre et tu portes des chaînes.
Ton nom jadis si beau, si doux, si consolant,
N'est plus hélas! qu'un nom qu'on prononce en tremblant.
Ennemi de la loi, pour briser ses entraves,
L'égoïste t'a mise au rang de ses esclaves.
Ton front pâle et confus n'a plus de majesté.
Non, non, tu n'es plus libre, infâme Liberté!

1849.

---

## A l'Egalité devenue supérieure.

### Hymne.

Je t'aime, Egalité, lorsque devant la loi
Tu me dis que le grand n'est pas plus haut que moi:

Quand voyant de même œil le palais et le chaume,
Tu mets à l'unisson les sujets d'un royaume.
Quand pour punir le crime, une épée à la main,
Tu frappes le géant aussi bien que le nain.
Alors je reconnais la divine origine
Et devant toi mon front avec respect s'incline.
Mais, lorsqu'à la faveur d'un système nouveau,
Tu prétends sur la terre établir le niveau,
Elever le mortel que le ciel a fait naître
Dans le plus bas degré de l'échelle de l'être;
Abaisser jusqu'à lui chaque front couronné,
Rendre le sujet libre et le prince enchaîné:
Alors, ne voyant plus ta céleste influence,
Je dis que c'est l'enfer qui t'a donné naissance.

Ennemie aujourd'hui de toute autorité,
Dis-moi, quel est ton but? funeste Egalité!
Sur le palais royal élever la chaumière,
Placer bien haut l'enfant, pour abaisser le père;
Amener le désordre, écarter le devoir,
A celui qui commande enlever le pouvoir;
Devant le serviteur faire ramper le maître,
Et le bon citoyen, le mettre aux pieds du traître:
Voilà quel est ton but, aveugle Déité,
Toi qui prends sans rougir le nom d'Egalité!
Jalouse d'abaisser tout ce qui te dépasse,
Sur toutes les grandeurs tu veux faire main-basse.
Sans ailes tu veux prendre un vol audacieux;
Tu rampes sur la terre et tu rêves les cieux.
Faible, tu voudrais être aussi forte qu'Achille
Et terrasser Hector avec ta main débile.
Pauvre, tu prétends être au niveau de Crésus;
Sombre, tu crois avoir la splendeur de Phébus.
Coupable, tu voudrais peser dans la balance,
Autant que le mortel qui garde l'innocence.
Ignorante, tu crois que tu n'ignores rien;

Injuste, tu confonds le mal avec le bien.
Tu fais tomber sans crainte une tête sublime
Pour usurper le rang qu'occupait ta victime.
Lorsque tu veux monter tout te sert d'escabeau;
Le vice et la vertu sont au même niveau.
Va donc t'ensevelir dans ton antre sauvage,
Fille de l'ignorance et du libertinage!
Cesse de te montrer aux regards des mortels;
Non, nous ne voulons plus te dresser des autels.
Quand le Mont-Blanc un jour baissant sa tête altière,
Aux pieds du Mont Chélif baisera la poussière;
Quand l'aigle rampera comme le vermisseau;
Quand l'arbuste du cèdre atteindra le niveau.
Alors tu sortiras de ta demeure sombre;
Mais, jusques à ce jour écarte au loin ton ombre.
La langue du mortel qui prône tes bienfaits
Devrait rester toujours collée à son palais.
Fatale Egalité! Tu n'es qu'un nom sonore
Que le coupable vante et que le juste abhorre.
Ta main pour le niveau verse des flots de sang;
Et tu veux, à tout prix, tenir le premier rang.
Oui, tu n'es qu'un levier que le crime manie
Pour arriver un jour jusqu'à la tyrannie.
Tu n'es qu'un échelon que monte un malfaiteur
Pour s'élever plus haut que son supérieur.

1849.

---

## A la Fraternité devenue fratricide.

### Hymne.

Tout est bouleversé dans le siècle où nous sommes,
Les têtes en délire ont partout fermenté;
Et l'on voit cependant que la langue des hommes
Se plait à prononcer ce mot, Fraternité.

Chez les premiers chrétiens ce mot était sans doute
Le garant du bonheur de la société.
Mais il blesse aujourd'hui l'oreille qui l'écoute;
Car l'homme a fait outrage à la Fraternité.

On n'entend jour et nuit que fracas, que querelle :
On ne peut bientôt plus dormir en sûreté.
Les pleurs coulent partout; partout le sang ruisselle;
C'est le siècle pourtant de la Fraternité.

On répand en tous lieux le tison de la guerre,
Le canon retentit avec rapidité.
A l'oreille, il est vrai, ce son ne plairait guère,
Si ce n'était le son de la Fraternité.

Pour pouvoir être riche, à défaut d'héritage,
On découvre le vol dans la propriété :
Et si de tous les biens on rêve le partage,
Ce n'est que pour l'honneur de la Fraternité.

L'un prépare le pain et l'autre le dévore.
Ce procédé paraît contraire à l'équité;
C'est l'erreur du mortel qui ne sait pas encore
Que tout devient permis à la Fraternité.

Jadis l'enfant joyeux à côté de son père,
Lui servait de bâton dans sa caducité.
Aujourd'hui cet enfant doit voler à la guerre,
Pour soutenir les droits de la Fraternité.

Les partisans de l'ordre, on les dit royalistes,
Rétrogrades, codins, frappés de cécité;
Les fauteurs du désordre, on les dit progressistes,
Et le tout en l'honneur de la Fraternité.

Les Juifs, les Protestants, les Lombards sont des frères
Ils ont sans doute droit a notre charité.
Quant aux bons citoyens, ce sont des adversaires,
Des ennemis jurés de la Fraternité

Quand un chef de parti doit mordre la poussière,
Sa poche pleine d'or bannit sa pauvreté.
Il part, il va fumer la pipe en Angleterre,
Le cœur tout palpitant pour la Fraternité.

Palma, Rossi, La-Tour tombent percés de balles,
Ne criez pas de suite à l inhumanité.
Leurs meurtriers seraient autant de cannibales,
S'ils n'étaient les amis de la Fraternité.

Une ville tranquille est en proie aux Voraces.
Qu'on ne s'étonne point de leur rapacité.
Leurs pas sur ce terrain n'ont laissé que les traces
De leur amour ardent pour la Fraternité.

Un prince croit pouvoir livrer une bataille
Pour délivrer Milan de sa captivité.
Hé bien! contre ce prince on lance la mitraille;
Mais, c'est pour rendre hommage à la Fraternité.

A Rome on a versé le sang de tant de prêtres :
L'autel de S. Calixte en est ensanglanté.
C'est le fruit des leçons de tant d'habiles maîtres
Qui veulent nous conduire à la Fraternité.

On voit naître partout et couler comme l'onde,
Des êtres qui n'ont pas la légitimité.
Pourquoi donc cette source en enfants si féconde?
Pour augmenter les nœuds de la Fraternité.

Disparais donc d'ici, Fraternité perfide!
Tu ne fais que troubler notre félicité.
Loin de te rendre aimable, on te rend fratricide;
Nous nous passons de toi. vile Fraternité!

1849.

---

## Au progrès devenu rétrograde.

### Hymne.

Dès le jour où pour nous brilla la Liberté,
Tout se meut, tout s'élance avec rapidité.
Les chevaux à courir sont plus lents que les hommes.
O Ciel ! que de progrès dans le siècle où nous sommes !
Progrès dans l'atelier où le bras de Vulcain
Fabrique les poignards qui nous percent le sein.
C'est aujourd'hui qu'on voit sur le champ de bataille,
L'homme agiter le glaive et lancer la mitraille.
Progrès dans les banquets où les mets confondus
Semblent le disputer à ceux de Lucullus;
Où des toasts répétés, par des accords sublimes,
Vont saluer Pluton jusqu'au fond des abîmes.

Progrès dans le pouvoir, grâce à la Liberté
D'agir, comme on l'entend, de vivre à volonté;
*D'adorer le Seigneur, comme il plaît davantage,*
Par la bonne conduite ou le libertinage.
La Liberté, chacun la comprend comme il peut;
Et chacun se la prend aussi large qu'il veut.
Progrès dans les beaux-arts; progrès dans les sciences.
Quel éclat merveilleux dans les intelligences!
On connaît même l'art, le croirait-on, grand Dieu!
De devenir très-docte en travaillant très-peu!
Voyez dans un lycée une foule d'élèves:
Les lauriers d'Apollon sont l'objet de leurs rêves;
Mais ils ont le secret jusqu'à ce jour perdu,
De se les procurer sans travail assidu.
Ils ne s'empressent point de vaquer à l'étude;
Pourtant de la science ils ont la plénitude.
Ils ont la passion de jouer, de courir,
De boire, de chanter et de se divertir;
Cependant voyez-les, au sortir du collége;
Ils ont de tout savoir le rare privilége;
Et placés à côté de ces fiers muscadins,
Les amis du travail ne sont que des codins.
Progrès dans le grand art qu'inventa Triptolème,
La terre est cultivée avec un soin extrême.
Que de bras aujourd'hui qui déchirent son sein!
Peut-on trouver d'inculte un pouce de terrain?
Pour tracer un sillon, nos consuls, l'âme émue,
Comme Cincinnatus iraient à la charrue.
Progrès dans la raison: comme un brillant soleil,
Elle vient nous tirer de la nuit du sommeil.
Son aurore, il est vrai, fut hélas trop tardive,
Mais aussi sa lumière est si pure, est si vive
Qu'en fixant de trop près ce soleil radieux
On risquerait de perdre et la vue et les yeux.
Dans le raisonnement quelle force étonnante!
Il n'exista jamais logique plus puissante.

A force de raisons on trouve le moyen
D'aller jusqu'à prouver que le mal est un bien.
Et si quelque manant, raisonnant à l'antique
Aux amis du Progrès adresse une critique;
Le feu vient au secours de leur raisonnement;
En brûlant le volume, ils brûlent l'argument.

Progrès dans le secret de bannir la misère,
Ce secret merveilleux si peu connu naguère
Vient pourtant d'arriver à sa perfection :
Il n'est pas malaisé dans l'exécution.
La nuit, près d'un chemin, veille une sentinelle;
Et quand un voyageur vient à passer près d'elle,
On fait un petit signe, on accourt et soudain
On demande l'aumône, en étendant la main.
S'il se montre docile; on lui dit : bon voyage!
S'il résiste, on emploie un plus puissant langage.
Cet art de mendier qui réclame la nuit,
S'exerce maintenant, malgré le jour qui luit.

Progrès dans ces maisons où la liqueur bachique
Attire jour et nuit une foule hydropique.
Jamais le Dieu du vin, de la main des bacchans
Sur ses autels sacrés n'a reçu tant d'encens.

Progrès dans ces maisons où malgré leur tendresse,
Les mères vont cacher le fruit de leur faiblesse.
Elargissez vous donc, antiques hôpitaux!
Vous êtes trop petits pour de si grands cadeaux.
Tandis que tout progresse autour de vos arcades,
Voudriez-vous toujours demeurer rétrogrades?
Allons, dépêchez vous, sachez à votre tour,
Suivre le cours du siècle, être à l'ordre du jour.

Progrès dans la fortune; il n'est plus de misère,
On voit qu'autour de nous, tout rit et tout prospère.
Voyez-vous ces mortels jadis autant d'Irus,
Le Progrès les a tous convertis en Crésus.
Voyez-vous les trésors que leurs mains accumulent,

Partout l'or et l'argent rapidement circulent ;
Du fardeau des impôts le peuple est délivré.
Le commerce fleurit au souverain degré.
Désirez-vous encor de plus amples richesses ?
Grand Dieu ! que de billets, tous en bonnes espèces !
Et les nombreux millions que l'on doit emprunter..
N'est-ce pas un grand bien de pouvoir s'endetter ?
Progrès dans les moyens d'épuiser les finances,
Et d'entraîner l'Etat en d'énormes dépenses.
Une guerre suffit pour créer ce progrès;
Quand elle s'entreprend sans espoir de succès.
Progrès dans l'art d'écrire et dans l'art de la presse;
Toujours grosse d'orage elle enfante sans cesse.
L'autorité jadis veillait sur ses enfants,
Et les frappait d'exil, s'ils n'étaient innocents.
Maintenant elle est libre et partout sa famille,
Sans aucun passe-port, comme un essaim fourmille;
On dit même et d'ailleurs on s'en est aperçu,
Que souvent elle enfante avant d'avoir conçu.
Progrès dans les journaux : c'est une fourmillère
Qui va dans quelque temps couvrir la terre entière :
Journaux de tous les goûts, de toutes les façons,
Pour les amis de l'ordre et pour les franc-maçons.
Chacun peut préférer, dans la soif qui l'obsède,
La source du poison à celle du remède.
L'une défend la foi ; l'autre en veut à l'autel.
L'une vient de l'enfer et l'autre vient du Ciel.
Progrès dans la justice : on n'ose plus l'enfreindre.
Jamais comme aujourd'hui Thémis ne s'est fait craindre.
Aux pieds de ses autels l'on vient pour l'encencer ;
On travaille à bannir ce qui peut la blesser ;
Tous ces objets divers qu'on croit qu'elle rejette,
Le froc, le noir habit, la longue cadenette.
Que dis-je ? On craint si fort de blesser l'équité
Qu'on voit même le vol dans la propriété.
Avec le communisme on bannit l'injustice,

Et l'on tire le bien du sein même du vice.

Progrès dans le bon ordre ; oh ! qu'il est beau de voir
Comme chacun s'applique à remplir son devoir !
Quel respect pour la loi ! quelle paix ineffable !
Dans la société quel calme inaltérable !
La maison ne craint pas l'abord du malfaiteur ;
La campagne se trouve à l'abri du voleur.
La maraude rencontre une forte barrière ;
Car, les fruits sont gardés par la milice entière.
Le jeune homme au danger se trouve conforté ;
Car sa plus grande force est dans sa liberté.
La fille peut courir sans devenir coupable ;
Car, la loi lui promet qu'elle est inviolable.
Le Progrès sur le monde a versé ses bienfaits:
Le jour comme la nuit tout y repose en paix.
Si jamais par hasard le désordre s'y glisse :
Rien ne peut échapper à l'œil de la police.

Progrès dans le secret de monter jusqu'au ciel,
Sans le secours vieilli d'un art surnaturel.
L'homme dans les vieux temps, sur des ailes de flamme,
Ne pouvait vers le ciel élever que son âme :
Aujourd'hui, c'est tout autre, ô ballon tout puissant !
C'est le corps qui s'élève et l'esprit qui descend.

Progrès dans la vertu : de nos jours qu'elle est pure !
Elle était ci-devant contraire à la nature.
Pour réunir en soi ses belles qualités,
Il fallait, on le sait, mille formalités.
Foi vive, amour de Dieu, détachement du monde,
Retraite, obéissance, humilité profonde,
Assistance à la messe, œil pur, front virginal,
Abstinence, douceur, jeûne, billet pascal,
Aveu de ses péchés, communion fréquente,
Certificat enfin d'une vie innocente.
Aujourd'hui renonçant à ce chemin battu,
Par un plus court chemin l'on vient à la vertu;

Et l'on est vertueux jusques à l'optimisme;
Pourvu qu'on ne soit pas atteint de codinisme.
Progrès, Progrès frappants dans la religion !
On prétend l'amener à sa perfection.
On donne un nouveau lustre à sa figure antique,
On l'épure, on la presse à l'alambic chimique ;
On veut lui faire prendre un air religieux
Si pur qu'elle devienne invisible à nos yeux.
Et pour y réussir, des gens à fortes têtes
Veulent dans leurs décrets qu'on supprime les fêtes,
Sans pourtant dans ces jours consacrés au Seigneur
Comprendre ceux qui sont de tout autre couleur ;
Par exemple, les jours consacrés aux orgies,
Et les jours solennels, dits les Aphrodisies.
De Luther, de Calvin, ils vantent les enfants ;
Ils veulent qu'on élève un temple aux protestants ;
Que leur culte soit libre et que leurs saintes bibles
Soient comme un livre d'or dans l'Etat admissibles.
Quand ils auront fini cette opération,
Vous verrez les Progrès de la Religion.
Progrès partout... hormis... parle, langue muette ;
Hormis dans les cheveux tressés en cadenette ! ! !
On suscite contr'eux des milliers de procès ;
Il leur est défendu de faire des Progrès :
On les coupe, on les brûle, on a l'air de les craindre.
Pauvres cheveux tressés, que vous êtes à plaindre !
Tandis que tout avance, on vous fait reculer :
Quel mal avez-vous fait pour vous faire immoler ?
Si pareils aux cheveux qu'autrefois Bérénice
A la fille des mers offrit en sacrifice,
Vous orniez ses autels où brillent tant d'appas,
Vous seriez en honneur autant que les poils ras.
Mais, vous n'adorez point ce qu'a produit l'écume ;
Voilà pourquoi l'on veut que le feu vous consume ;
Ou qu'un chêne touffu jaloux de votre mort,
Des cheveux d'Absalon vous retrace le sort.

Courage, ne crains rien, flottante chevelure
La tête sans cerveau dédaigne ta parure ;
Celle qui n'est pas vide en toi trouve un trésor!
Que j'aime à voir Jason portant sa toison d'or.
Poursuis donc, ô Progrès, ta brillante carrière,
Toi, fière déité que la foule vénère !
Traîne, fils du soleil son char sur l'horizon ;
Mais, souviens-toi toujours du sort de Phaëton.
Crains que le Dieu puissant qui tient en main la foudre,
Avec ton char de feu ne te réduise en poudre.
En avant, fais courir tes coursiers imprudents :
Laisse-les à leur gré prendre le mors aux dents.
Mais, crains dans ton essor, téméraire Hippolyte
Que ton char ne se brise et ne se précipite.
En courant sur la terre, en volant dans les airs,
Comme Enée, on finit par descendre aux enfers.

1849

---

**Aux lumières devenues obscures.**

HYMNE.

Le char étincelant du soleil qui nous luit
Est traîné par la main de tant d'hommes célèbres.
Peuples, ouvrez les yeux, le jour brille et la nuit
Ne nous entoure plus de ses voiles funèbres.
Dans un réduit obscur, sous un modeste toit,
Les âmes à talent ne sont plus prisonnières.
L'homme a dit comme Dieu : que la lumière soit :
Et sa voix enfanta le siècle des Lumières.

Je vois de toutes parts flotter mille drapeaux.
Un peuple ivre de joie accourt et se rassemble.
L'air frappé retentit de ses hymnes nouveaux ;
Il tressaille, il bondit. Sous ses pieds le sol tremble.

D'où vient dans les esprits cette bouillante ardeur ?
Pourquoi tous ces banquets et toutes ces bannières?
C'est là probablement le signal du bonheur ?
Non, non, c'est le signal du siècle des Lumières.

Les rayons de Phébus qui brillent dans les airs,
N'ont plus assez d'éclat aux yeux de la nature.
Les bombes, les boulets lanceront leurs éclairs
Et viendront leur donner une clarté plus pure.
Ainsi dit, ainsi fait : Mars montre son tison
Et vient de sa splendeur inonder nos paupières.
C'est un astre nouveau qui luit sur l'horizon :
C'est l'astre qu'a produit le siècle des Lumières.

Couverts d'un bonnet rouge, assis sur un fauteuil,
J'aperçois tant d'enfants de la même famille :
La foudre est dans leur âme et l'éclair dans leur œil.
Il est nuit ; mais je vois une lampe qui brille.
C'est la lampe des clubs dont la vive splendeur,
Eclaire les palais ainsi que les chaumières ;
Cette splendeur sans doute est de rouge couleur ;
Mais c'est là la couleur du siècle des Lumières.

Dans l'art de la louange où pourra-t-on trouver
Un siècle plus savant que le siècle où nous sommes ?
On a su découvrir, à force de rêver,
Un magique moyen de vanter les grands hommes.
On a fait figurer l'image de grands rois
Même sur des mouchoirs et sur des tabatières.
Si de l'exil ensuite ils ont subi les lois,
Ils doivent cet exil au siècle des Lumières.

Au jour où nous vivons, combien d'esprits tardifs
Ne laissent pas de prendre un essor très-rapide !
Pour le talent sans doute, ils resteraient rétifs ;
Mais c'est que l'amour-propre est l'aile qui les guide.
Tandis qu'on les connaît si vides de bon sens,
Pourquoi dans l'univers tant de têtes altières ?
C'est que le cœur humain soupire après l'encens;
Et c'est là le soupir du siècle des Lumières.

S'agit-il d'un discours ? tel qu'un homme sacré,
Le député renonce au langage profane ;
Pour transmettre le jour dont il est éclairé,
Il croit, en fait d'Église, être un corps diaphane :
Il traite de l'étole, il traite de l'autel :
C'est dans le droit canon qu'il puise ses matières.
Ce monsieur est-il donc un envoyé du Ciel ?
Non, non; c'est l'envoyé du siècle des Lumières.

Quand les perturbateurs ont en main le pouvoir,
Ils se servent des droits que leur rang leur accorde.
Où vont-ils, quand la force a brisé leur espoir ?
Ils vont jeter ailleurs la pomme de discorde.
A tous ces insurgés, à tous ces gens ingrats,
Pourquoi ces passe-ports donnés sur les frontières ?
Ce n'est pas pour la gloire et l'appui des Etats ;
Ce n'est que pour l'honneur du siècle des Lumières.

Pauvres réfugiés ! vous errez au hazard ,
Tandis qu'un vaste Etat au sein de l'Italie
Vous présente un asile et s'offre pour rempart,
Entre vous et la main qui poursuit votre vie.
Vous pouvez triompher d'un si cruel destin ;
Les oiseaux ont leurs nids, les ours ont leurs tanières.

Pourquoi tarder encor ? allez à St-Marin. (*)
C'est là qu'est le foyer du siècle des Lumières.

Quels sont les vœux ardents de nos fameux docteurs?
L'objet de leurs soupirs, c'est le protestantisme.
Comment le feront-ils germer dans tous les cœurs?
En luttant jour et nuit contre le codinisme.
Ah ! Codins! au torrent qui veut tout emporter,
N'allez plus désormais opposer des barrières :
Souffrez qu'il coule en paix ; car vouloir l'arrêter,
Ce serait obscurcir le siècle des Lumières.

En fait de politique, il n'est plus d'ignorant :
Tout le monde est versé dans la diplomatie:
Vraiment, l'on croit entendre un nouveau Talleyrand,
Lorsqu'on entend parler l'enfant qui balbutie.
La matrone connaît tous les secrets des cours.
Ces secrets brillent même à l'œil des couturières
Comment donc se fait il que l'on marche à rebours?
Il faut le demander au siècle des Lumières.

Cache donc, siècle impur, cette infâme clarté,
Qui nous mène tout droit jusqu'à la barbarie;
Laisse-nous vivre en paix dans notre obscurité:
Car tes rayons ne font qu'aveugler la patrie.
Quelque soit leur éclat, tes lugubres flambeaux
Brillent pour nous conduire à des erreurs grossières;
Tu creuses devant nous un abîme de maux,
Nous préférons la nuit à tes vives Lumières.

---

(*) La république de St-Marin avait promis un asile à tous les réfugiés politiques.

Et toi que le Seigneur dans ses secrets desseins,
A privé de la vue en cette courte vie!
Vers le Dieu qui fait voir n'élève plus tes mains;
Au sort du clairvoyant ne porte plus envie.
Fais monter vers le Ciel l'encens de ton amour,
Et tes remercîments au lieu de tes prières.
Tu dois te croire heureux d'être aveugle en ce jour.
Car tes yeux sont fermés au siècle des Lumières.
1849.

---

# A Pie IX à Gaëte.

**Ses enfants dociles.**

Pourquoi tarder encore, ô cher et tendre Père!
De faire tes adieux à la terre étrangère?
Nos regrets sont amers, nos regrets sont profonds :
Les jours de ton exil nous ont paru si longs!
Reviens à tes enfants, Pontife magnanime!
Rome a brisé le joug des apôtres du crime.
La France à tes sujets rendant la liberté
A fait de leurs tyrans crouler l'autorité.
Oudinot est vainqueur; sa victoire est complète.
Il est temps de quitter le séjour de Gaëte.
Déjà les triumvirs ont fui de toutes parts.
Et Rome fait partout flotter tes étendards.
Déjà ses murs sacrés de ton nom retentissent;
Et des millions de voix à l'envi te bénissent.
Assez et trop longtemps les suppôts de l'enfer
Ont étreint tes sujets dans leurs serres de fer.
Assez et trop longtemps victimes de leur rage,
Ils ont vogué captifs sur une mer d'orage.
Le Ciel s'est fait entendre et ses flots en courroux,
Sont venus se briser tremblants à tes genoux.

La Révolution cache son front livide
Et dépose à tes pieds son glaive parricide.
Quel heureux changement! quel baume sur ton cœur!
Tu n'as vu jusqu'ici que des sujets d'horreur.
Sur ton trône brisé la république assise,
Ta bergerie hélas! aux dents des loups soumise;
Ta personne avilie et ton peuple enchaîné;
La vertu dans les fers, le crime couronné;
Rome de quelques Goths subissant l'esclavage,
Les prêtres innocents immolés à leur rage;
Les chefs-d'œuvre de l'art iniquement vendus;
Les temples profanés, les vases saints fondus:
Tel est l'affreux tableau que la Ville éternelle
Vient d'offrir à tes yeux depuis l'ère nouvelle,
Depuis le jour fatal où fuyant le trépas
Loin de tes chers enfants tu dus porter tes pas.
Mais, la scène a changé; le Ciel de l'Italie
Se révèle plus pur aux yeux de la Patrie.
La lumière se fait; l'Europe ouvrant les yeux,
Ne veut plus de Titans armés contre les Cieux.
Rome de son Pasteur ne veut plus être veuve
Elle ne peut souffrir une plus longue épreuve.
Illustre fugitif! reviens donc dans son sein,
Et rends par ton retour la paix au genre humain.
De ton gouvernement viens reprendre les rênes;
Les fils de S. Louis ont fait tomber tes chaînes.
Le sceptre que tu tiens de la main des aïeux,
En ce jour t'est rendu par leurs dignes neveux.
Oui, viens rendre aux Romains leur liberté première.
A tes sujets, leur prince, à tes enfans, leur père,
Au clergé, son trésor, à Rome, sa splendeur,
A l'Univers entier, la paix et le bonheur.

1849

---

## AUX AMIS DE L'ORDRE

### Sous l'empire du respect humain.

Usquequo claudicatis in duas partes?
3. Reg. 18. 21.

**Ode.**

Pourquoi, bons citoyens, pourquoi dans la poussière
Trainez-vous un front abattu?
Redoutez-vous du jour la trop vive lumière?
Rougissez-vous de la vertu?
N'avez-vous plus de sang qui coule dans vos veines?
Adorez-vous l'impie? Etes-vous fiers des chaînes
Qu'il veut faire peser sur vous?
Un siècle corrupteur de son poids vous opprime.
Vous aimez la vertu, vous détestez le crime
Et vous tremblez à ses genoux?

Vous tremblez, et pourquoi? Les fronts des démagogues
Sont-ils plus nobles que vos fronts?
Etes-vous des enfants? Sont-ils vos pédagogues
Pour vous soumettre à leurs affronts?
Quoi? Votre âme à vos yeux serait-elle moins belle?
Votre cœur pour le bien aurait-il moins de zèle
Que leur cœur n'en a pour le mal?
Voulez-vous sans combat leur céder la victoire?
Voulez-vous les conduire au temple de la gloire
En trainant leur char triomphal?

N'allez plus désormais courber vos nobles têtes
En présence de ces tyrans.
S'ils veulent conquérir, qu'ils fassent leurs conquêtes;
Mais, soyez aussi conquérans.
Voyez-lez entourés d'infâmes prosélites,
Du règne de Satan reculant les limites.

Plein d'une frénétique ardeur.
Et vous, les bras croisés sur vos lâches poitrines,
Vous les laissez en paix débiter leurs doctrines
Et leur système destructeur?

Il est temps de briser les ignobles entraves
Qui tiennent vos bras enchaînés.
Ils veulent vous mener comme un troupeau d'esclaves,
Et pour règner vous êtes nés.
Quoi? Leur faible raison vaudrait plus que la vôtre?
Croyez-vous que leur voix soit la voix d'un apôtre
Ou celle d'un nouveau Sauveur?
S'ils parlent, vous avez la parole en partage;
Si Dieu les a créés, n'êtes-vous pas l'ouvrage
De ce même Dieu créateur?

Devant eux croyez-vous n'être que des pygmées?
Sont-ils à vos yeux des géants?
Vous qui pouvez compter de nombreuses armées?
Vous dispersez vos combattants.
Sachez-le, s'ils sont forts, c'est de votre faiblesse,
S'ils s'élèvent bien haut, c'est que votre bassesse
Les rassure et les agrandit.
Leur babil importun vient de votre silence;
Et si jusques au bout ils poussent l'insolence;
Votre frayeur les enhardit.

Si les amis de l'ordre avaient tous le courage
De combattre ces insensés;
Ah! l'on verrait bientôt se dissiper l'orage
Qui gronde sur leurs fronts baissés.
Leurs efforts réunis briseraient leur audace;
On verrait les méchants frissonner à leur place.

L'ordre renaîtrait en tous lieux.
On verrait des cités tomber les barricades :
Les titres de codins, cléricaux, rétrogrades,
Seraient des titres glorieux.

Peut-être, pour parler, aveugles politiques,
Attendez-vous des temps meilleurs?
Hé bien! vous parlerez, lorsque les républiques
Montreront leurs rouges couleurs.
Vous lèverez la voix : quand la démagogie
Sous son pied dédaigneux foulera l'Italie.
Comme on foule un terrain fangeux,
Vous lèverez la voix, quand le trône par terre,
Aux débris de l'autel unissant sa poussière
Recevra vos derniers adieux.

Quand le torrent grossi sur nous roule son onde,
Il n'est plus temps de l'arrêter.
Quand la foudre en courroux sur notre tête gronde,
Il n'est plus temps de l'écarter.
Que disait Gédéon à sa troupe guerrière ?
Le lâche, le poltron, qu'il retourne en arrrière :
La crainte fait trembler son bras.
Je ne veux avec moi que des cœurs magnanimes.
Quant à vous, renoncez, âmes pusillanimes,
A la gloire de nos combats.

L'ordre est le noble but qu'un grand cœur se propose,
L'ordre est un beau présent des cieux ;
Et l'homme qui rougit de défendre sa cause
Est vil même à ses propres yeux.
Si vous voulez le jour, condamnez les ténèbres :
Si vous voulez la nuit; de ses voiles funèbres

Couvrez-vous sans vous déguiser.
Mais captifs sous le joug d'une crainte frivole,
N'allez pas d'une main encencer une idole
Que l'autre main voudrait briser.

Rompez, rompez enfin votre morne silence :
Déclarez-vous, bons citoyens!
De la religion embrassez la défense,
Soyez ses plus fermes soutiens.
De l'ordre entre ses mains le Pape a la bannière.
Le désordre à son tour marche la tête altière,
Un drapeau rouge dans la main.
Il n'est plus que deux camps dans l'Europe agitée.
Du bien comme du mal la semence est jetée :
Choisissez, sans respect humain.

1849

---

### Le dernier et le premier jour de l'an.

Le jour succède au jour et l'année à l'année.
Tout passe et tout revient, tout meurt et tout revit.
Tel est l'enchaînement de notre destinée ;
Le Seigneur tour à tour nous frappe et nous bénit

Ici, je vois la mort poser sa main de glace
Sur le front d'un vieillard déjà mûr pour les cieux.
Là, je vois un enfant qui naît et le remplace ;
L'un ferme la paupière et l'autre ouvre les yeux.

Tout se détériore et tout se renouvelle
Jusqu'au jour qui sera le dernier de nos jours.

Le temps fuit comme l'ombre et n'est qu'une étincelle
Du jour que l'Eternel fera durer toujours.

Notre vie est un souffle, une vapeur légère,
Un flambeau qui s'éteint dans la nuit du tombeau.
L'homme à peine a-t-il fait un seul pas sur la terre
Qu'il voit déjà sa tombe auprès de son berceau.

O temps! fleuve rapide! assis sur tes rivages,
Malgré moi, je me sens entraîne dans ton cours.
Toi, tu vas t'abîmer dans l'océan des âges;
Et moi, comme tes flots, je vois couler mes jours.

De tes eaux jour et nuit j'avale l'amertume;
Chaque goutte m'arrache un accent douloureux.
Chaque vague qui fait bouillonner son écume,
En blanchissant tes bords vient blanchir mes cheveux.

Je m'égayais jadis au bruit de tes cascades :
De te voir toujours pur tu me laissais l'espoir :
Tu n'osais de ton lit briser les barricades :
Le cristal de tes eaux me servait de miroir.

Aujourd'hui tu n'es plus qu'un torrent en furie
Tu sors bourbeux du lit que t'a tracé le Ciel.
Et les débris nombreux que ton onde charrie
Menacent d'entraîner et le trône et l'autel.

C'est à toi, Dieu puissant! que notre voix implore,
C'est à toi d'apaiser ses flots tumultueux.

Ah! Fais que l'an nouveau qui demain doit éclore,
Nous donne un temps plus calme et des jours plus heureux.

Verse un baume sacré sur toutes nos blessures;
Etouffe nos soupirs, dissipe nos frayeurs.
Laisse sur tes enfants couler de tes mains pures,
Tes célestes trésors, tes divines faveurs.

1849.

---

# NE CRAIGNONS RIEN.

**Sonnet.**

Quand un horrible choc ébranlerait la terre,
Et que la mer viendrait la couvrir de ses eaux:
Quand sur le monde entier la famine et la guerre
Feraient d'un pôle à l'autre éclater leurs fléaux.

Quand la peste exhalant sa rage meurtrière
Joncherait dès ce jour l'univers de tombeaux,
Et que les nations se brisant comme un verre,
Gémiraient sans secours sous le poids de leurs maux.

Toi, chrétien, sans trembler, sur les débris du monde,
Comme un rocher qu'en vain la mer bat de son onde,
Mets en Dieu ton espoir et vois tout sans frayeur.

Dieu t'ouvrira bientôt, après tous ces orages,
Le sentier qui conduit vers un ciel sans nuages.
Que ne peut le mortel qui se fie au Seigneur!

1849.



# LES AMNISTIES.

Quand voudrez-vous comprendre, aveugles politiques!
Qu'aujourd'hui le pardon enhardit le méchant?
Et que, si le pouvoir tombe en des mains éthiques,
Il ne fait qu'au désordre ouvrir un vaste champ?
Vous n'avez pas nos sympathies :
La faiblesse énerve vos bras.
Avec toutes vos amnisties,
Vous ne faites que des ingrats.

De la démagogie ignorez-vous les trames?
A quoi bon pardonner à des cœurs endurcis?
L'indulgence, messieurs, est pour les belles âmes.
Sait-il le démagogue en connaître le prix?
Cette âme au crime assujétie
Aujourd'hui baise votre main,
Et forte de votre amnistie,
Elle vous frappera demain.

Les leçons de l'histoire et de l'expérience......
Voilà de sûrs garants de cette vérité.
Faible, l'on se soumet; armé de la puissance,
On va percer le cœur qui pécha par bonté.
Révèle-nous, malheureux Pie ?
La cause de ton triste sort :
Car, toi, tu sais si l'amnistie
Engendre la vie ou la mort.

D'où viennent les malheurs qui désolent la terre?
C'est que l'autorité ne sait jamais sévir.

Laisser le crime en paix, c'est déclarer la guerre
A l'ordre qu'il attaque et qu'il veut abolir.
L'autorité dans l'apathie
Du malfaiteur devient l'appui:
Le coupable obtient l'amnistie
Et l'innocent souffre pour lui.

Dans un gouvernement, que d'écueils! que de phases!
En entrant au pouvoir chacun veut le sauver.
Chacun par la bonté prétend mettre des bases
Et l'édifice croule au lieu de s'élever.
Messieurs! un peu plus d'énergie,
N'en doutez pas, la fermeté
Est plus forte que l'amnistie
Pour réprimer l'iniquité.

De toutes parts il règne une affreuse licence,
Rapine, impiété, meurtres, assassinats...
Et c'est par la douceur et par la tolérance
Que l'on prétend former le bonheur des Etats?
Hélas! aux âmes abruties
En vain vous offrez le pardon.
Apprenez que vos amnisties
Au crime servent d'aiguillon.

Soyez donc tolérants, laissez gémir la presse
Sous le poids des écrits que l'enfer a dictés.
Que la vertu soumise au crime qui l'oppresse
Publie en expirant vos cruelles bontés.
Un jour l'Etat à l'agonie
Poussera son dernier soupir;
Et vous verrez si l'amnistie
Le fait vivre ou le fait mourir.

Ceux qui parlent si haut contre l'intolérance,
Sauront-ils à leur tour pardonner vos défauts ?
Pareils à Robespierre, au haut d'une potence,
Ils vous feront trouver la fin de tous vos maux.
Ah! si de la démagogie
Le parti devient le plus fort;
N'attendons pas une amnistie;
Attendons les fers ou la mort.

Si l'on veut à tout prix user de tolérance,
Que du moins tout le monde ait part à ses faveurs.
Les chefs d'une révolte ont droit à la clémence,
Et le bon citoyen n'éprouve que rigueurs.
C'est toujours lui que l'on châtie,
S'il vient à s'égarer d'un pas.
Il n'a pas même à l'amnistie
Le droit qu'ont les grands scélérats.

O vous qui de l'Etat tenez en main les rênes!
Armez-vous de courage, ayez pitié de nous.
Vous pouvez dès ce jour mettre un terme à nos peines.
Le Piémont plein d'espoir tourne ses yeux vers vous.
Pour sauver notre dynastie,
Usez de votre autorité.
Souvent un acte d'amnistie
Est un acte de cruauté.

1850.



# DIALOGUE

## ENTRE LA LIBERTÉ ET LA POLICE MALADE

**à l'occasion des désordres qui ont eu lieu à Turin, la nuit du 4 mars 1850.**

---

*La Liberté.*

Bon jour! Comment ça va, madame la Police?

*La Police.*

Assez mal : je vois bien qu'il faut que je périsse.

*La Liberté.*

Tu délires, je crois; périr... c'est un peu fort.
Pourquoi, pleine de vie, as-tu peur de la mort?

*La police.*

Parce qu'entre nous deux il n'est point d'harmonie.
Ton excès d'embonpoint cause mon agonie.

*La Liberté.*

Veux-tu donc m'étouffer au printemps de mes jours
Pour vivre toute seule et pour régner toujours?

*La Police.*

Non, je t'aime au contraire et je veux que tu vives.
Mais n'abuse jamais de tes prérogatives.

*La Liberté.*

Voudrais-tu de tes maux me faire le récit?
Est-il déjà longtemps que tu gardes le lit?

*La Police.*

Depuis deux ans, madame, et depuis ta naissance,
J'ai dû jusqu'à ce jour languir dans la souffrance.

Tu ne veux que le crime et je dois le punir.
Parce que tu veux vivre, hélas! je dois mourir.
Quoi? pourrais-je arrêter la marche triomphante,
Tandis que je n'ai plus qu'une main défaillante?
A peine ai-je porté mes yeux sur ton berceau,
Que j'ai dit : c'en est fait: je suis près du tombeau.

*La Liberté.*

Mais, madame, après tout, lorsqu'on est à ton âge,
La mort n'est pas un mal; c'est un grand avantage.
Ne t'aperçois-tu pas que tes cheveux sont blancs?
Que le temps de sa rouille a dévoré tes flancs?
Les rides sur le front, le râle dans la bouche,
Hélas! tu fais vieillir tout ce que ta main touche.
Tu n'es plus au niveau des lumières du jour.
Meurs.... Ton règne est passé : maintenant c'est mon tour.

*La Police.*

Tu me tiendrais peut-être un plus humble langage,
Tu n'oserais ainsi me prodiguer l'outrage,
Si tu ne connaissais le déplorable cas
Qui vient de me placer à deux doigts du trépas.

*La Liberté.*

Quel cas! Quel accident.. Sur ce lit d'agonie
Quel coup t'a fait tomber?

*La Police.*

Un coup d'apoplexie.

*La Liberté.*

Dis-moi, sur tout le corps ce coup s'est-il porté?

*La Police.*

Non, le mal n'a frappé mon corps que d'un côté.

*La Liberté.*

Est ce du côté droit ou du côté contraire?

*La Police.*

Quoiqu'en balbutiant, je vais te satisfaire.
Vois-tu près de mon lit cet homme à l'habit noir
Qui de l'agonisant vient relever l'espoir ;
Qui vient à moi muni d'une huile salutaire
Qui peut, selon la foi, prolonger ma carrière?
Vois-tu ces braves gens qui sont autour de lui,
Disposés, s'il chancelle, à lui servir d'appui?
Mon œil, de leur côté, bien loin d'être myope,
Voit autant qu'on peut voir avec un microscope.
Le petit doigt lui semble aussi gros que le bras;
Il voit même parfois ce qui n'existe pas.
Ma main, de leur côté, ne trouve point d'entrave.
De la paralysie elle n'est point esclave.
L'on s'en sert au besoin comme d'un instrument
Pour frapper le coupable et même l'innocent.
Mais, du côté, madame, où je vois ta personne
Et ceux qui sur ta tête ont mis une couronne;
Hélas! de ce côté, mon corps est écrasé.
Tête, main, jambe, pied, tout est paralysé.
Je fais pour me mouvoir des efforts inutiles.
Et comment remuer des membres immobiles?
Et c'est de ce côté, comme tu dois le voir,
Que j'aurais grand besoin d'exercer mon pouvoir.
C'est la main qui devrait être la plus active
Que le mal a frappée et qu'il retient captive.

*La Liberté.*

Ah! s'il en est ainsi, je ne désire plus
Qu'un tombeau soit ouvert à tes membres perclus.
Je préfère à ta mort ton état de faiblesse;
A tes chagrins amers je dois mon allégresse.
Sur ton lit de douleur je trouve ma santé,
Et ma force provient de ton infirmité.
Adieu, vis à longs jours, madame la Police!

*La Police.*

Hélas! Pour vivre ainsi, c'est mieux que je périsse.
1850.

---

## DANGERS DES MAUVAISES COMPAGNIES.

Un père avait un fils d'excellente conduite,
Et jusqu'alors docile à ses sages leçons.
Un jour il s'aperçut qu'il marchait à la suite
De quelques mauvais compagnons.
Mon enfant, lui dit-il, les âmes innocentes
A des cœurs corrompus ne doivent point s'unir :
Ces libertins que tu fréquentes
Finiront par te pervertir.
Non, non; lui dit l'enfant, ne craignez rien, mon père,
Ce sont de sages compagnons;
Et s'ils étaient mauvais, mon exemple, j'espère,
Finira par les rendre bons.
Pauvre père! Il vit bien que cette remontrance
N'avait pas corrigé son fils.
Il garda pourtant le silence,
En feignant de s'être mépris.
Loin d'ôter le bandeau qui couvre sa paupière,
Il le laisse un instant dans son erreur grossière;
Mais tandis que ce fils est loin de la maison,
Le père lui prépare une bonne leçon.
Il remplit un panier de pommes excellentes;
Il en place au milieu deux ou trois fort puantes.
Puis, quand son fils arrive, il lui dit : ce panier,
Si tel est ton désir, est pour toi tout entier.
Merci, lui dit l'enfant, en tressaillant de joie.
Mais, à peine veut-il s'élancer sur sa proie,

Qu'au milieu du panier chéri
Il voit quelques pommes gâtées,
Par la pourriture infectées.
Cher papa, lui dit-il, pourquoi ce fruit pourri
A côté du bon fruit placé dans la corbeille?
Ce serait, à coup sûr, une grande merveille
De pouvoir vivre sain au milieu du poison.
Le mauvais finira par corrompre le bon.
Je suis d'un autre avis, lui repartit le père;
Mon fils, avec le temps, le bon fruit, je l'espère,
Saura corriger le mauvais.
Attendons : je te le promets.
On attend : mais cinq jours à peine
S'étaient écoulés en entier,
Qu'on reconnaît que la gangrène
Avait gagné tout le panier.
Je l'ai prévu, papa, dit alors le jeune homme,
Qu'il ne fallait hélas! qu'une mauvaise pomme
Pour en gâter plusieurs d'une rare bonté.
La faute en est à vous, si tout est infecté.
Je te l'ai dit aussi, repartit le bon père,
Que la vertu succombe où le crime prospère;
Qu'en fréquentant les bons, on devient vertueux
Et qu'avec les méchants, on devient vicieux.
Une pomme suffit pour gâter plusieurs pommes;
De même, un libertin, dans le siècle où nous sommes,
Suffit pour pervertir plusieurs cœurs innocents :
Et tu voudrais tout seul gagner tant de méchants?
L'enfant comprit alors quelle était sa folie.
Pardonnez, lui dit-il, votre fils s'humilie :
Je reconnais mes torts, je vous donne raison.
Faux amis, je renonce à votre liaison.

1850.

# COMPLAINTES
## DE LA RELIGION A SES ENFANTS,
### à l'occasion de la loi Siccardi,

*concernant l'incamération des biens des couvents, l'abolition des fêtes, du droit d'asile et de divers autres priviléges ecclésiastiques.*

---

Pourquoi, mes chers enfants, me faites-vous la guerre?
Ne savez-vous donc plus que je suis votre mère?
Que je vous ai nourris de mon lait le plus doux,
Que je vous ai toujours bercés sur mes genoux?
D'une mère si tendre avez vous à vous plaindre?
Quand je suis tout amour, quoi? Vous osez me craindre?
Je suis fière de vous, vous rougissez de moi;
J'ai droit de commander et vous bravez ma loi.
Tandis que dans mon cœur je vous porte à toute heure,
Je ne puis dans le vôtre avoir une demeure.
Quel plaisir trouvez-vous à déchirer mon sein,
A me faire pleurer, quand je vous tends la main?
Pour couler ici-bas quelques jours d'allégresse,
Vous faut il à tout prix les pleurs de ma tendresse?
Et vos jours seraient ils des jours pleins de brouillards,
Si quelques jours sereins brillaient à mes regards?
Quel mal vous ai-je fait? Dites-moi, quel outrage
A contre votre mère excité votre rage?
Est-ce un crime pour moi d'avoir quitté le Ciel,
Pour venir vous offrir les dons de l'Eternel?
De vous avoir montré dans le christianisme
Le jour qui dissipa la nuit du paganisme?
Et ce culte barbare et superstitieux
Qui vous tenait aux pieds de trente mille Dieux?
Est-ce un crime pour moi d'avoir lavé vos crimes
Dans le sang d'un Dieu mort pour d'ingrates victimes?

D'avoir civilisé cent peuples abrutis
Que l'enfer dans l'erreur tenait ensevelis?
Est-ce un crime pour moi d'avoir dès votre enfance
Posé sur vos berceaux la robe d'innocence?
D'avoir offert au crime un pardon solennel,
D'avoir nourri vos cœurs d'un pain tombé du Ciel?
De mes nombreux bienfaits ignorez-vous l'histoire?
En avez-vous perdu la touchante mémoire?
Quel serait votre sort dans ces terrestres lieux?
Si je n'avais pour vous abandonné les Cieux?
Qui vous consolerait dans vos vives alarmes?
Qui briserait vos fers? Qui sécherait vos larmes?
Qui viendrait relever votre espoir abattu,
Vous montrer le chemin qui mène à la vertu?
Qui viendrait vous offrir le pardon de vos crimes,
Vous fermer des enfers le ténébreux abîme,
Vous montrer de la foi le précieux flambeau
Et vous ouvrir le Ciel au delà du tombeau?
Vous osez m'accuser d'éteindre les lumières;
Et c'est moi qui les fais briller à vos paupières.
Vous me dites cruelle et mon cœur attendri
Brûle de s'épancher sur mon peuple chéri.
Vous me dites despote et je souffre en silence
Les cris audacieux que pousse l'insolence.
Je me laisse outrager, sans me mettre en courroux,
Et devant mes bourreaux je fléchis les genoux.
Vous me dites ridée et je me flatte d'être
Aussi fraîche qu'au jour où le Ciel m'a fait naître.
Je suis fille d'un Dieu : jamais la main du temps
Ne pourra m'écraser sous le fardeau des ans.
Vous me dites crédule et pourtant ma doctrine
Coule comme un ruisseau d'une source divine.
Ah! mes enfants, je vois que vous ne m'aimez plus;
Les pleurs que je répands sont des pleurs superflus.
  Tout me fait redouter les temps les plus sinistres.
Vous abreuvez de fiel le cœur de mes ministres.

Vous ravissez leurs biens, vous rêvez leur trépas,
Et vous ne suivez plus la trace de leurs pas.
S'ils élèvent leur voix, votre orgueil la méprise.
Vous voulez qu'à l'Etat l'Eglise soit soumise.
Vous déclarez la guerre à ses immunités,
Et vous troublez le cours de ses solennités.
Oui, vous me dépouillez de mes habits de fête.
Contre moi jour et nuit vous soufflez la tempête.
Vous couvrez de lauriers mes plus grands ennemis
Et mes chers défenseurs, de honte et de mépris.
Voulez-vous donc sur moi remporter la victoire?
Ah! quand l'ingrat triomphe, il triomphe sans gloire.
Trouvez-vous beau d'offrir la haine pour l'amour,
Et de percer le sein qui vous donna le jour?
Sachez-le, mes enfants, votre erreur est extrême.
Percer un cœur ami, c'est se percer soi-même.
N'allez plus dans l'élan d'un aveugle courroux
Faire tout contre moi, quand je fais tout pour vous?
Et toi, mon cher Victor, digne fils d'un bon père!
Sur qui tout œil repose, en qui toute âme espère,
Sois toujours mon appui, je serai ton soutien;
Car mon trône en tombant fera crouler le tien.
Tu sais bien qu'il existe au sein de ton royaume,
Sous les palais brillants ainsi que sous le chaume,
Des ennemis jurés de la terre et du Ciel,
Avides de détruire et le trône et l'autel.
Ils commencent par faire outrage à ma personne
Pour finir un beau jour par briser ta couronne.
C'est par Dieu que les rois gouvernent les Etats,
Et c'est Dieu qui fait seul la force de leurs bras.
Toujours, mon cher enfant, la maison de Savoie
A défendu ma gloire et procuré ma joie.
Regarde, tu verras dans les fastes des cieux,
Ecrits en lettres d'or les noms de tes aïeux.
Dieu les a couronnés, et huit siècles de gloire
De leurs rares vertus nous racontent l'histoire.

De cette illustre tige, illustre rejeton.
Je compte sur ton zèle, autant que sur ton nom.
Arme ton bras vainqueur contre mes adversaires
Et fais-moi revenir à des jours plus prospères.

1850

---

# LE SAUVEUR DU MONDE.

**Ode.**

Il est temps, grand Dieu ! de descendre
Du haut de ton trône éternel.
L'univers est las de t'attendre.
Tout œil est tourné vers le Ciel.
La terre est couverte de crimes;
L'enfer remplit de ses victimes
Ses antres noirs et spacieux.
Le monde sans toi se gouverne
Et le genre humain se prosterne
Aux pieds de trente mille dieux.

Déjà toute langue t'appelle :
Ton règne est partout proclamé.
Déjà dans la ville immortelle,
De Janus le temple est fermé.
Vainqueur sur la terre et sur l'onde,
Assis sur le trône du monde,
César seconde ton amour.
Marie à ses ordres docile
A déjà mis pied dans la ville
Où tu dois recevoir le jour.

C'est assez : l'humaine faiblesse
A trouvé grâce devant toi.
Tu te souviens de ta promesse ;
Tu l'accomplis comme une loi.
Déjà, dans le sein de Marie,
Afin de nous rendre la vie,
Le Fils de Dieu s'est incarné.
Déjà le messager céleste
Parle aux bergers et leur atteste
Que le Sauveur du monde est né.

Oui, terre et Ciel faites silence :
Il est né le Dieu plein d'amour;
Et la nuit de cette naissance
Est plus brillante que le jour.
Fuyez, divinités frivoles,
L'adorateur de vos idoles,
Vous dit un éternel adieu.
Assez longtemps ses mains impures
Ont offert à des créatures
L'encens qu'il devait au vrai Dieu.

Oh ! Quel spectacle ! Une chaumière
Sert de palais au Roi des Rois.
Je vois des pleurs dans sa paupière
Et j'entends sa plaintive voix.
Est-ce toi, Sagesse profonde?
Est-ce toi, Créateur du monde
Qui pleures dans ce triste lieu?
Oui, c'est Jésus qui vient de naître.
Bergers, venez le reconnaître ;
C'est lui-même, c'est l'Homme-Dieu.

Charmant enfant que je contemple,
Tes pleurs excitent ma pitié.

Tu nais, pour me donner l'exemple,
Pauvre, souffrant, humilié.
Comment témoin de ta souffrance
D'un monde que le siècle encense
Pourrais-je estimer les faveurs?
Je pleure avec toi, Dieu que j'aime;
Je sais bien que je suis moi-même
L'unique cause de tes pleurs.

Tu viens pour guérir nos blessures;
Tu viens pour calmer nos douleurs :
Tu viens pour laver nos souillures,
Tu viens pour finir nos malheurs.
Disparaissez, sombres abîmes,
Ouverts jusqu'ici par nos crimes!
Le Sauveur vous ferme à son tour.
Ouvre-toi, demeure chérie!
O Ciel! ô charmante patrie!
Tu deviendras notre séjour.

Frémis dans ta sombre demeure
Puissant monarque des Enfers!
Bientôt ce faible enfant qui pleure
Doit te vaincre et briser nos fers.
Tel Moïse après sa naissanee,
Pleurant malgré son innocence
Languit dans un triste abandon.
Il flotte sur l'onde d'un fleuve.
Mais après une courte épreuve,
Il est vainqueur de Pharaon.

L'étoile brille sur vos têtes;
Voyez, aveugles nations!

Quittez vos profanes conquêtes;
Quittez vos superstitions.
Le Messie attend vos hommages,
Venez l'adorer ô Rois Mages;
Suivez le céleste flambeau.
Portez l'encens, l'or et la myrrhe.
Au Dieu qui pleure et qui soupire
Dans l'étroit réduit d'un berceau.

Hérode! il n'est plus temps de feindre:
Le sang des enfants va couler.
Mais ta main ne saurait atteindre.
Celui que tu veux immoler.
Non, cette innocente victime
Saura triompher de ton crime.
Es-tu l'arbitre de son sort?
Aveugle, quelle est ta folie?
Au Dieu qui t'a donné la vie,
Tu crois pouvoir donner la mort?

En vain sa cruauté conspire
Contre les jours du nouveau Roi.
Seigneur, l'heure de ton martyre
N'a pas encore sonné pour toi.
Grandis donc, enfant de Marie!
Caressé par sa main chérie,
Et balancé sur ses genoux.
Grandis sous les yeux de ta mère,
Jusqu'au jour où sur le Calvaire
Tu répandras ton sang pour nous.

# SAINT GRAT.

Echos de nos bois solitaires,
Par tant de siècles assoupis !
Racontez-nous les grands mystères
Que Grat vous confiait jadis :
Lorsque comme une autre Moïse,
Au sommet de l'Horeb en feu,
Il appelait sur son Eglise
Les riches faveurs de son Dieu.

Le voyez-vous cet ermitage,
Confident de tous ses soupirs,
Qui doit transmettre d'âge en âge
Les plus glorieux souvenirs?
C'est là que l'humble violette,
Si riche en suaves odeurs,
Venait parfumer la houlette
Du plus aimable des pasteurs.

Un sang royal coule en ses veines;
Sparte est fière de son berceau.
Son esprit brille dans Athènes,
Ainsi qu'un radieux flambeau.
Ephèse dans un saint asile,
Voit s'écouler ses jeunes ans,
Et Nicée au sein d'un concile,
Admire ses rares talents.

Partout le Seigneur l'accompagne,
Partout sa vertu le trahit.

La cour même de Charlemagne
De ses louanges retentit.
L'Eglise valdôtaine est veuve:
Adrien qui voit sa douleur,
Vient mettre un terme à son épreuve,
En lui donnant Grat pour pasteur.

Cessez, cessez, divinités frivoles!
D'abuser les faibles mortels.
A sa voix, toutes vos idoles
Doivent tomber de leurs autels.
Et vous, qui gémissez sans cesse,
Veuve, orphelin, pauvre, pécheur,
Chantez un hymne d'allégresse :
Grat vous apporte le bonheur.

Prête l'oreille : Dieu te nomme.
Pars, vole jusqu'au Vatican :
Puis, de Sébaste jusqu'à Rome
Porte la tête de saint Jean.
Aoste, chante de saints cantiques;
Tu vénères sur tes autels
La plus insigne des reliques,
Celle du plus grand des mortels.

La foudre en vain sur notre tête
Promène ses feux menaçants :
Sa voix commande à la tempête,
Et son souffle enchaîne les vents.
Deux mères, d'une voix plaintive,
Réclament leurs enfants chéris.
Il parle, et la tombe attentive
Leur rend ce qu'elle avait conquis.

Quand la flamme aveugle s'égare
Sur le chaume de nos maisons;
Quand le ciel de son onde avare
Fait languir nos jeunes moissons;
Lorsque l'insecte les dévore,
Quand la peste éclate soudain;
Prions alors, prions encore
Le thaumaturge valdôtain.

Du haut du trône de ta gloire,
Veille à jamais sur ce troupeau,
Qui toujours plein de ta mémoire,
Aime à prier sur ton tombeau.
Dans notre course passagère,
Sois notre guide et notre appui.
Autrefois tu fus notre père,
Tu dois l'être encore aujourd'hui.

---

## SAINT JOCONDE.

Aoste, célèbre la mémoire
De Joconde, ton protecteur,
Né sur les rives de la Doire,
Il fut ta gloire,
Ta joie et ton bonheur.

C'est toi, des Champs hameau champêtre
Qui mis au jour ce noble enfant.
Quand sa vertu le fit connaître,

De Grat son maître,
Il fut le confident.

Aoste, dans sa douleur profonde,
Pleure la mort de son pasteur,
Alors, chéri de tout le monde,
Notre Joconde
Devient son successeur.

De ses vertus miroir fidèle,
Il se fait aimer comme lui,
Dans sa tendresse paternelle
Et dans son zèle,
Chacun trouve un appui.

Quels traits charmants sur sa figure!
Dans son âme quelle candeur!
L'onde du ruisseau qui murmure
N'est pas si pure
Que le fond de son cœur.

Peuple, ranime ton courage :
Pourquoi tant craindre les fléaux?
Sa voix fait pleuvoir le nuage,
Calme l'orage,
Et bannit tous les maux.

Joconde, ô le meilleur des pères!
Les Valdôtains sont tes enfants.
Ils tournent vers toi leurs paupières:
De leurs prières
Accueille l'humble encens.

# SAINT OURS.

Charmants ruisseaux dont l'onde pure
Avec rapidité coule, ainsi que nos jours ;
Unissez votre doux murmure
A nos chants d'allégresse en l'honneur de S. Ours.

Des bords de la Calédonie
Vers Aoste le Seigneur t'a conduit par la main.
Bel astre de notre patrie,
Que ta lumière est pure aux yeux du valdôtain!

Le ciel dans cette âme si belle
Avait à pleines mains répandu ses faveurs.
Son cœur brûle d'un noble zèle;
La veuve et l'orphelin y cachent leurs douleurs.

Chacun chez lui trouve un asile :
Des épis de son champ le pauvre se nourrit.
Le vin de sa treille fertile
Conforte le malade et l'arrache à son lit.

Pourquoi ce trouble dans votre âme?
Craignez-vous des fléaux l'abord contagieux?
De son souffle il éteint la flamme,
Et de sa main il digue un torrent furieux.

Hélas! depuis trois ans les nues

Refusent de pleuvoir sur le sol valdôtain.
Mais ses reliques sont rendues;
Et le ciel tout à coup cesse d'être d'airain.

Le rocher entend sa parole,
Et de son sein s'échappe un limpide ruisseau.
L'oiseau perché sur son épaule
Fredonne en son honneur son hymne le plus beau.

Au moment de devenir mère,
Tu ressens, fille d'Eve, une horrible douleur,
Adresse à saint Ours ta prière,
Et presse avec plaisir ton enfant sur ton cœur.

Hélas! la mître valdôtaine
Couronne avec regret le front de Plocéan.
Notre saint descend dans l'arène
Et fait trembler d'effroi ce suppôt de Satan.

Loin du théâtre du scandale,
Sur les bords du Buthier, il fixe son séjour.
Et l'insigne Collégiale
Fête à jamais le Saint qui lui donna le jour.

Soulève vers lui ta paupière,
Aoste, chante et bénis ton zélé protecteur,
Il est ton cher et tendre père,
Et toujours tu vivras dans le fond de son cœur.

**La base d'un palais et sa hauteur.**

Un jour deux ennemis, en fait d'architecture,
D'un royal édifice admiraient la beauté.
L'un paraissait ravi de sa haute stature;
L'autre vantait sa base et sa solidité.
Bientôt entr'eux la discorde s'allume.
Chacun plaide sa cause avec un vif transport;
En vains discours leur langue se consume:
L'un dit qu'il a raison, l'autre qu'il n'a pas tort.
Engagés qu'ils sont dans la lice,
Ils finissent enfin, se traitant d'ignorant,
Par interroger l'édifice,
Le priant de vouloir vider leur différend.
Pourquoi, dit le premier, palais à tête altière!
Es-tu toujours assis sur ton vieux fondement?
Pourquoi rester stationnaire
Dans le siècle du mouvement?
Tu peux bien te passer de cette base antique
Qui prétend te servir d'appui.
Crois moi, sépare-toi de ce mur despotique,
Tu peux rester debout sans lui.
Non, non, brillant palais, dit l'autre sans emphase,
Ne souffre pas qu'on touche à ce mur souterrain;
Dès que tu n'auras plus de base,
On te verra crouler soudain.
A ce sage conseil, l'édifice rebelle
Voulut faire divorce avec ses fondements:
Je ne veux plus, dit-il, vivre sous leur tutelle,
Malgré la foi de mes serments.
Voyant qu'il est trompé par sa voix mensongère,
Le mauvais conseiller fait mouvoir ses ressorts.
Chaque jour de sa base il arrache une pierre.

Qu'arrive-t-il? Déjà l'édifice est par terre,
Et sa main se saisit de ses riches trésors.

Monarques, voulez-vous consolider vos trônes?
De la religion vengez toujours les droits.
Lorsque l'impie y touche, il touche à vos couronnes;
Elle est le fondement du trône de nos rois.

1850.

---

## LES JOIES DE MARIE.

Réjouissez-vous, Marie:
Car, votre front virginal
Brille à notre âme ravie,
Plus que l'astre matinal.
La gloire vous environne.
Les anges sont sous vos mains;
Et devant votre couronne
Disparait celle des saints.

Du soleil qui nous éclaire,
Le jour reçoit sa clarté:
L'univers sans sa lumière
Tombe dans l'obscurité.
Le Ciel, ô Vierge féconde,
Vous doit aussi sa splendeur;
Et cette paix qui l'inonde
Découle de votre cœur.

Votre belle âme est un vase
Plein de toutes les vertus.

L'amour divin vous embrase,
Digne mère de Jésus !
Tout dans l'heureuse patrie
Vous vénère et vous bénit :
Pour commander, ô Marie !
Un seul signe vous suffit.

A l'autorité Suprême
S'unit votre autorité.
Ce que vous voulez vous-même,
Dieu le veut de son côté.
Demandez, Vierge chérie,
Ne craignez pas un refus.
Aller à vous, ô Marie!
C'est aller droit à Jésus.

Si dans vos mains maternelles
Nous répandons quelques pleurs.
A vos serviteurs fidèles,
Dieu réserve ses faveurs.
Heureux celui qui sait plaire
A votre cœur amoureux;
Il est heureux sur la terre,
Il le sera dans les cieux.

La maternité divine
Prouve votre dignité :
Car, votre trône avoisine
Celui de la Trinité.
Cet honneur vous déifie,
Vierge, mère du Sauveur!
Vous avez seule, ô Marie!
Mérité cette faveur.

De ses divines largesses
Toujours Dieu vous comblera ;
Jamais de vos allégresses
La source ne tarira.
Non, jamais l'inquiétude
Ne troublera votre cœur :
Vous avez la certitude
De votre éternel bonheur.

*

Dans le Ciel et sur la terre,
Vous qui régnerez toujours !
De Dieu fille, épouse et mère !
Volez à notre secours.
A la céleste patrie
Conduisez tous vos enfants.
Prêtez toujours, ô Marie ?
Votre oreille à leurs accents.

---

## LE PRINTEMPS ET LA DÉMAGOGIE.

La nature n'a pas un front toujours sévère :
Ses rides, ses glaçons ne sont que pour un temps.
Courroucée en hiver, en printemps débonnaire,
Elle fait succéder les zéphirs aux autans.
Mais, hélas ! regardez le démocrate en face.
Quel abord menaçant ! quel regard sombre et fier !
Rien ne peut de son cœur faire fondre la glace.
Il n'a qu'une saison ; c'est celle de l'hiver.

La neige disparaît, l'aquilon se retire.
La nature reprend son antique splendeur.
Mais loin de l'imiter dans son joyeux sourire,
Son roi rêve le crime et frémit dans son cœur.
Tandis que le zéphir répand sa douce haleine
Et verse partout ses bienfaits :
L'homme dont l'âme est inhumaine
Souffle partout la guerre et poursuit ses forfaits.

La fleur avait péri; le printemps de sa cendre
La fait de nouveau naître et briller à nos yeux.
Le ciel avait pali; le printemps vient lui rendre.
L'éclat de l'astre radieux
Mais tandis que partout un soleil magnifique
Commence à frapper nos regards;
L'horizon de la politique
Est toujours couvert de brouillards.

Déjà de nos oiseaux la foule matineuse
Attache notre oreille à ses joyeux concerts,
Et de sa voix mélodieuse
Philomèle remplit les airs.
Mais tandis que l'oiseau voltigeant sur nos têtes
Gazouille plein d'un doux transport;
L'homme plus cruel que les bêtes
Ne pousse que des cris de mort.

L'onde nous rend son doux murmure;
Flore revient chez nous établir son séjour.
Les prés se couvrent de verdure
Et l'hirondelle est de retour.
Tout revient embellir nos demeures champêtres
Mais, toi, pauvre exilée, humble et riche vertu !

Toi, l'ornement de nos ancêtres!
Dis-le-nous, quand reviendras-tu?

As-tu fui pour toujours les bords de l'Italie,
Pour y laisser tout seul le méchant triompher?
Perds-tu le souvenir de celui qui t'oublie?
Le crime te défie; ah! reviens l'étouffer.
Entends notre voix qui t'appelle
Belle vertu! reviens; tu sais qu'il en est temps.
Oui, reviens avec l'hirondelle:
Oui, reviens avec le printemps.
1850.

## CONFIANCE EN DIEU.

Oculi nostri ad Dominum Deum nostrum,
donec misereatur nostri. Psal. 122, 2.

Du Jourdain regrettant les rives,
Jadis le peuple saint plongé dans la douleur,
Suspendait ses harpes plaintives
Aux rameaux du saule pleureur.
Comment, s'écriait-il, dans la terre étrangère,
Loin de Jérusalem, cette ville si chère,
Comment chanterons-nous les hymnes de Sion!
Et le regard tourné vers sa chère patrie,
Il retrouvait l'espoir dans son âme attendrie
Même au sein de l'oppression.

Tels, au milieu de nos alarmes,
Comme le peuple d'Israël,

Pour adoucir un peu nos larmes,
Nous tournons nos yeux vers le ciel.
Ainsi, le serviteur fidèle
Dissipe sa douleur mortelle.
En portant ses regards sur son maître chéri;
Ainsi, l'humble servante au cœur plein de tristesse,
L'œil sur la main de sa maîtresse,
Espère et dans ses maux croit trouver un abri.

Seigneur! le cœur de tes ministres
N'est plus abreuvé que de fiel.
Partout des présages sinistres
Et pour le trône et pour l'autel.
La barque de S. Pierre est en proie aux tempêtes
Contre les beaux jours de tes fêtes
Le bras de l'homme s'est armé.
Des lois la liberté ne connait plus l'empire,
A l'Eglise l'Etat refuse de sourire
Et le divorce est proclamé.

Tu vois en présence du crime
La vertu timide pâlir.
Tu vois le ténébreux abîme
Où l'univers va s'engloutir.
Le feu de la discorde avec fureur s'embrase.
L'Europe est ébranlée et tremble sur sa base,
Comme un vieux monument prêt à se renverser.
Et nous, le cœur plein d'espérance,
Nous recourons à ta puissance.
Quand voudras-tu nous exaucer?

Oui,. dans ces jours semés d'orages,
C'est vers toi, Dieu puissant, que nous tournons nos yeux.

C'est toi qui nous soutiens, c'est toi qui nous soulages,
Qui nous bénis du haut des cieux.
Sans toi, cette triste demeure
Où chaque jour le juste pleure,
Ne serait qu'un affreux désert.
Sans toi, quel cahos sur la terre!
L'hymne d'une douleur amère
Serait notre unique concert.
1850.

## LES VRAIES LUMIÈRES.

Sæculum nostrum in illuminatione vultus tui. Psal. 86, 6.

C'est toi, Seigneur, qui nous éclaires.
L'éclat dont l'homme brille est un éclat trompeur,
Et le vrai siècle des lumières
Est celui que l'on voit luire de ta splendeur.
Hors de toi mon regard n'aperçoit que ténèbres;
Le plus beau jour, sans ton soleil,
Est semblable à la nuit dont les voiles funèbres
Condamnent nos yeux au sommeil.

En vain l'homme veut-il, dans son orgueil frivole,
Usurper ici-bas ton céleste attribut :
Toi seul as prononcé cette grande parole :
*Que la lumière soit; et la lumière fut,*
Les plus brillants esprits n'engendrent que des ombres
En suivant le flambeau de la seule raison;
Et leur ciel est toujours couvert de voiles sombres,
Si tu n'éclaires pas leur étroit horizon.

Au haut du Sinaï je découvre Moyse
Brillant comme l'astre du ciel.
Ta colonne de feu vers la terre promise
Guide le peuple d'Israël.
Un charbon lumineux repose sur sa bouche,
Soudain le fils d'Amos voit tout dans l'avenir.
L'aveugle-né voit clair, dès que ta main le touche.
Ton éclat fait tout resplendir.

Quelques langues de feu tombent dans le Cénacle,
Du haut des cieux ouverts ;
Et comme des soleils, ô merveilleux spectacle!
Tes apôtres chéris brillent dans l'univers.
La barbarie et l'ignorance
Baissent leurs sombres étendards.
Et les rayons de la science
Viennent frapper tous les regards.

Hélas! sans la clarté féconde
Tout reste dans l'obscurité.
Avant que ton flambeau vint éclairer le monde,
Qu'était la pauvre humanité?
Partout cahos épais; partout erreur grossière.
Le genre humain dormait d'un paisible sommeil.
Lorsqu'enfin la vive lumière
Vint dessiller ses yeux et hâter son réveil.

O toi qui vas finir la moitié de ta course,
Siècle! veux-tu briller d'une vive splendeur?
Puise la lumière à sa source
Et non dans ton esprit dominé par l'erreur.

Alors prenant essor sur l'aile du génie,
Tu répandras partout tes rayons bienfaisants :
Et du cruel oubli bravant la tyrannie,
Tu perceras la nuit des temps.
1850.

## TRIOMPHE ÉPHÉMÈRE DES MÉCHANTS.

*Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania? Psal. 2, 1.*

Pourquoi ces nations qui frémissent de rage,
Et qui laissent partout la trace du trépas?
Pourquoi tous ces éclairs sillonnant le nuage,
Et ces trônes vieillis croulant avec fracas?
L'homme que le remords déchire
Veut-il des lois briser le frein?
Veut-il se soustraire à l'empire
Du Dieu qui le tient sous sa main?

Pourquoi ces vains complots et ces trames ourdies
Contre le Saint des Saints et sa religion?
Un glaive meurtrier plane-t-il sur nos vies?
L'univers touche-t-il à sa destruction?
De larmes, de sang et d'orages
Le monde est-il donc altéré?
Et les leçons de tous les âges
N'ont-elles plus rien de sacré?

Brisons le joug fatal qui pèse sur nos têtes,
Dit une foule impie, en maudissant le Ciel.

Faisons gronder la foudre et lançons les tempêtes;
Sapons les fondements du trône et de l'autel.
Dans les villes, dans les provinces.
Etouffons la voix des vertus.
Faisons, sur les tombeaux des princes,
Surgir un peuple de Brutus.

Et vous croyez peut-être, hommes pétris de fange,
Que vous viendrez à bout de détrôner les lois ?
Et que le Ciel craindra l'imbécile phalange
Que vous faites marcher contre le Roi des rois?
Vous n'êtes que des vers de terre
Qu'il peut broyer avec dédain.
Contre lui lancer le tonnerre,
C'est l'attirer sur votre sein.

Vous pourrez un instant détruire l'équilibre
Qui tient dans le devoir les rois et les sujets,
Et d'un bras criminel que vous appelez libre,
Lancer sur l'innocent une grêle de traits.
Mais le Dieu qui règne tranquille
Dans l'azur rayonnant des cieux,
Saura, comme un vase d'argile,
Briser vos fronts audacieux.

Comprenez maintenant, souverains de la terre,
Et vous tous qui jugez ici-bas les humains!
Comprenez que de Dieu la crainte salutaire
Peut seule retenir le sceptre dans vos mains.
Ne vous fiez pas trop aux hommes.
Le vent souffle, le ciel est noir.
Hélas! dans le siècle où nous sommes,
Dieu seul doit être votre espoir.

1830.

## VAINS EFFORTS DE LA DÉMAGOGIE.

Dixit insipiens in corde suo : non est Deus
Psal. 13, 1.

Qu'as-tu dit, grain de sable, enfant de la poussière?
Qu'as-tu dit dans ton cœur? ô fragile mortel!
Qu'il n'est plus de rois sur la terre?
Qu'il n'est plus de Dieu dans le Ciel?
Tandis que ton esprit tourne comme une roue,
Et que ton pied toujours repose sur la boue
Tu voudrais comme l'aigle aller au haut des airs?
Quoi? coupable proscrit d'un céleste royaume,
Toi, dont le bras ne peut soulever qu'un atôme,
Tu voudrais de ce bras remuer l'univers?

Quel levier prendras-tu pour ébranler la terre?
Imbécile Archimède, où veux-tu t'appuyer?
Crois-tu, faible jouet de l'humaine misère,
Que ton orgueil soit propre à te déifier?
Va donc du ciel désert remplir l'immense vide,
Et comme un Dieu formé par ta main déicide,
Annonce-nous les jours de ton règne naissant.
Décharge ta fureur sur tous les rois ensemble,
Et dis à la terre qui tremble :
C'est moi qui suis le Tout-Puissant!

Marche comme un géant au-dessus des étoiles :
Dis à la foudre, pars : à la terre, tais-toi :
A la mer, sois tranquille : au ciel, étends tes voiles :
Aux vents, retirez-vous : à l'homme, adore moi.

Mais le Dieu qui toujours a régné sur le monde,
Te foulant à ses pieds comme une fange immonde,
Te fera voir un jour que tu n'es que néant.
Crois-tu que l'Eternel craigne tes anathèmes?
Il brave ton courroux; il brave tes blasphèmes.
L'homme n'est rien; Dieu seul est grand.

Son œil du haut des Cieux s'est porté sur la terre,
Pour voir si la vertu montre encor son flambeau.
Qu'a-t-il vu? Le méchant qui triomphe et prospère,
L'innocence avilie, étouffée au berceau;
Mille pieds s'égarant par des routes désertes;
A la détraction mille bouches ouvertes,
Comme des sépulcres sans fond;
Mille esprits occupés de projets détestables,
Tant de crimes sortant de tant d'âmes coupables,
Comme d'un abîme profond.

Qu'a-t-il vu? L'insensé proclamant le génie,
Le rétif, le progrès, le faible, la vigueur,
Le méchant, la vertu, le brouillon, l'harmonie,
L'aveugle, la lumière, et le lâche, l'honneur.
Il a vu ses enfants se déclarant la guerre.
La crainte du Seigneur à leur cœur étrangère,
N'est pour eux qu'un vain son, qu'un mot vide de sens.
Le poison de l'aspic découle de leur bouche;
Ils rendent vénimeux tout ce que leur main touche.
Et leur idole, c'est l'encens.

Savez-vous, hommes vains, enhardis par le crime,
Savez-vous ce que Dieu vous dit du haut des Cieux?

Ecoutez, écoutez sa parole sublime,
En baissant vos fronts orgueilleux.
O vous qui déchirez mon céleste héritage,
Comme un morceau de pain qu'on dévore avec rage,
Esclaves malheureux de tant d'iniquités!
Voulez-vous à tout prix épuiser ma clémence ?
Sachez que ma vengeance
Suit de près mes bontés.
1850.

---

## LE RÉGIME DU BON PLAISIR.

**Allusion à l'exil de Mgr Franzoni.**

Cette ère de paix si profonde,
Où nos rois se faisaient bénir,
S'appelle aujourd'hui dans le monde
Le régime du bon plaisir.

Il est temps de nous en défaire,
Disent nos rouges sans frémir :
Il est temps de purger la terre
Du régime du bon plaisir.

La gloire du peuple l'exige,
Il faut qu'il puisse se régir,
Et qu'il ne reste plus vestige
Du régime du bon plaisir.

Pour atteindre ce but honnête,
Régnons nous-mêmes à loisir.
Faisons pour nous la conquête
Du régime du bon plaisir.

L'épée aux reins, poussons le prêtre
S'il vient à nous désobéir :
Nous ferons alors disparaître
Le régime du bon plaisir.

Si la loi se tait sur la peine
Qu'on voudrait lui faire subir,
Disons qu'on le condamne en haine
Du régime du bon plaisir.

Quand il ne serait pas coupable,
Aujourd'hui qu'on veut le punir;
N'était-il pas très-condamnable
Sous le règne du bon plaisir?

Emparons-nous de ses domaines,
Empressons-nous de le bannir:
Qu'il connaisse au bruit de ses chaînes
Que tel est notre bon plaisir.

Que la vertu cède sa place
Au crime qui vient la remplir :
Que la loi du plus fort remplace
Le régime du bon plaisir.

D'ailleurs dans les causes urgentes,
Ne craignons pas de recourir
Aux lois autrefois existantes
Sous le règne du bon plaisir.

Restez chez nous, horde étrangère,
Vous citoyens, il faut partir.
C'est ainsi que l'on fait la guerre
Au régime du bon plaisir.

Sous votre joug, aristocrates,
Cessez de nous faire gémir.
A nous maintenant, démocrates,
Le régime du bon plaisir.

Merci, Messieurs, il faut se rendre;
Vous nous faites si bien sentir
Comment chez nous il faut entendre
Le régime du bon plaisir.

1850.

---

## LES CONCORDATS

### violés par la loi Siccardi.

Parmi les préjugés que consigne l'histoire
Il en est un qui règne au sein de nos Etats.
C'est ce maudit penchant qui nous induit à croire
Que l'on doit respecter la foi des Concordats.

Il est vrai, ce principe était naguère en vogue
Dans tous les tribunaux et dans tous les sénats.
Mais aux temps actuels il n'est plus analogue.
A bas le despotisme! A bas les Concordats!

S'il existe un accord entre Albert et Grégoire
Suivrons-nous de nos jours la trace de leurs pas?
Non ; la route qui mène un royaume à la gloire,
N'est pas, à notre avis, celle des Concordats.

O François! O Léon! vous étiez bien crédules,
Quand votre main signait d'inutiles contrats.
Le progrès connaît-il ces traités ridicules?
Le progrès garde-t-il la foi des Concordats?

Et toi, Napoléon! toi, magnanime Pie!
Vous pontifes romains! Vous puissants potentats!
Sachez que vos accords sont sans force et sans vie
Et que la liberté brise les Concordats.

Abandonnons le peuple à ses erreurs grossières.
Quant à nous, esprits forts, nous n'y souscrirons pas.
Nous savons qu'aujourd'hui le siècle des lumières
Suffit pour mettre fin à tous les Concordats.

A quoi bon ces accords qui choquent l'homme libre,
Ces sources d'esclavage et d'éternels débats?
Le Pô doit-il mêler son onde aux eaux du Tibre
Et couler à jamais au gré des Concordats?

1850.

## PROJET
## DE VENTE DES BIENS ECCLÉSIASTIQUES.

Allons, Messieurs, plus d'arbitraire;
Plus de despotisme aujourd'hui.
Le secret pour nous en défaire,
C'est de vendre le bien d'autrui.

De la liberté pour les hommes
Heureusement l'aurore a lui;
On peut, dans le siècle où nous sommes,
Vendre, en son nom, le bien d'autrui.

Nous sommes tous autant de frères :
Nous devons nous prêter appui.
Hé bien! pour bannir nos misères,
Il faut vendre le bien d'autrui.

Quand le crédit n'est plus en vogue,
L'emprunt est un cruel ennui.
Renonçons donc au décalogue;
Emparons-nous du bien d'autrui.

La guerre a vidé nos cassettes,
Et de nos bourses l'or a fui.
Comment, hélas! payer nos dettes?
C'est en vendant le bien d'autrui.

Si jamais l'Etat le décrète,
Nous pouvons bien compter sur lui.
De Dieu n'est-il pas l'interprète
Et le maître du bien d'autrui?.
1850.

---

## LES MODÉRÉS AU POUVOIR.

Amis, figurons-nous qu'au moment où nous sommes,
Les pouvoirs de l'Etat à nos mains soient livrés.
Quel plaisir! Quel honneur de gouverner les hommes
Et de recevoir d'eux le nom de modérés!

Recherche qui voudra les dons de la fortune.
D'une plus noble soif nos cœur sont altérés.
L'or ne serait pour nous qu'une charge importune,
Si nous devions l'avoir sans être modérés.

Si de l'impiété nous blâmons les systèmes,
Par tous les gens sans foi nous serons censurés.
Le crime et la vertu, voilà les deux extrêmes.
Dans le juste milieu restent les moderés.

La vérité partout voudrait se faire entendre.
Les drapeaux de l'erreur sont partout arborés.
Dans cette lutte, hélas! Quel parti faut-il prendre?
Tenons-nous au milieu pour être modérés.

La raison, l'équité veulent que sur la terre
Les plus criants abus ne soient pas tolérés.
Mais la démagogie exige le contraire.
Hé bien! qu'elle soit libre et soyons modérés.

Si nous établissons une police active,
De tous les malfaiteurs nous serons abhorrés.
Il nous convient donc mieux de la laisser captive;
Alors nous passerons pour des gens modérés.

Pour étouffer le crime, il faut la tolérance;
Les moyens de rigueur sont des moyens outrés.
Pour le déraciner, c'est l'arme du silence
Que doit toujours saisir la main des modérés.

De la religion les uns suivent la route,
Et les autres en sont les ennemis jurés.
Quel chemin faut-il prendre? Etre neutres sans doute:
Car notre unique but c'est d'être modérés.

Nous entendons la voix de Pie et de l'impie
Et tous les deux d'en haut sont peut-être inspirés.
Mettons donc, s'il se peut, leur voix en harmonie;
C'est là le grand secret des hommes modérés.

Toute propriété jouit de la franchise.
Du rempart de nos lois les biens sont entourés.
Mais si nous ne prenons que les biens de l'Eglise,
Nous pouvons nous flatter d'être très-modérés.

Si, pour une raison qu'on ne croit pas frivole,
Quelques codins parfois étaient incarcérés;
Ils devraient être fiers, ceux qui portent l'étole,
D'avoir été jugés par des gens modérés.

Du sort des citoyens nous sommes les arbitres,
Sans doute à notre estime ils ont des droits sacrés.
Mais, quand l'exil viendrait à frapper quelques mitres,
Ce serait peu de chose aux yeux des modérés.

Les bons baissent la tête et marchent avec crainte;
Tandis que les méchants sont partout honorés :
A cet abus, Messieurs, ne portons point atteinte.
Nous devons, avant tout, passer pour modérés.

Si malgré tous nos soins l'Etat marche à l'abîme;
Dans notre doux espoir si nous sommes frustrés;
Ah! nous aurons du moins l'honneur bien légitime
D'avoir été toujours des hommes modérés.

1850.

## Mgr FRANZONI EXILÉ.

Vénérable prélat, deux fois chargé de chaînes,
Et deux fois à l'exil sans raison condamné!
Tressaille d'allégresse au milieu de tes peines.
Le héros est plus grand, s'il est infortuné.

Pierre aux fers nous paraît plus grand que Pierre libre.
Dans la nuit du cachot la vertu se fait jour;

Et Pie était moins grand sur les rives du Tibre
Que lorsque dans Gaëte il fixait son séjour.

L'on a pu te proscrire, innocente victime;
Mais devant le pouvoir tu n'as jamais rampé.
Le malheur qui n'a point sa source dans le crime,
Rend plus majestueux le front qu'il a frappé.

Evêque de Turin sur les rives du Rhône,
Comme tu l'as été sur les rives du Pô;
On a pu, comme un roi que l'on chasse du trône,
T'arracher à ton siége, ainsi qu'à ton troupeau.

Mais encore aujourd'hui, Pontife vénérable !
La crosse est dans tes mains, la mitre est sur ton front
Et les enfants chéris que la douleur accable,
Vantent ton innocence et vengent cet affront.

Ton nom dans l'univers avec gloire résonne.
Nous aimons à baiser la trace de tes pas;
Et l'Europe croit voir dans ta noble personne,
Un Paul, un Athanase, un Anselme, un Thomas.

Turin qui t'a suivi, le Piémont qui te pleure,
La France qui t'accueille et t'offre son amour;
Tout de ce lieu d'exil qui te sert de demeure,
Tout doit faire à tes yeux un paisible séjour.

Exilé plus heureux que celui qui t'exile,
Ton âme est à l'abri des remords déchirants.

La paix est dans ton cœur, tu reposes tranquille,
Tandis que le sommeil fuit l'œil de tes tyrans.

Dieu sait de l'homme juste éloigner la tempête,
Pour la faire tomber sur ses persécuteurs;
Et la foudre qui gronde aujourd'hui sur ta tête
Peut-être ira demain frapper tes proscripteurs.

Mais, de ton Dieu mourant imitateur fidèle,
Tu demandes pardon pour tous tes ennemis.
Tes enfants égarés, à ta voix paternelle,
Confesseront leur faute et te seront soumis.

L'Eglise du Piémont, dans un temps plus prospère,
Recevrait dans ses bras son Franzoni vainqueur,
Comme autrefois la France embrassa son Hilaire
Revenant triomphant des combats du Seigneur.
1850.

# L'ÉGLISE.

Sæpe expugnaverunt me a juventate mea,
etenim non potuerunt mihi.
Psal. 128. 2.

L'Eglise.... Hé quoi ? ce nom vous met hors de vous-mêmes,
Incrédules du temps qui croyez tout savoir!
L'Eglise.. C'est l'écueil de vos affreux systèmes,
Votre croix la plus lourde et votre désespoir.

Battez des mains; chantez victoire:
Vous baisserez vos fronts altiers:
Plus vous attentez à sa gloire,
Plus vous la couvrez de lauriers.

L'Eglise.. C'est un fort que sur la roche vive
Celui qui fit le monde a fondé de sa main.
Il ne craint pas l'effort que votre main chétive
Fait pour le renverser par le bronze et l'airain.
L'auteur du Ciel et de la terre
Qu'a-t-il à craindre du néant?
En lançant vos grains de poussière,
Vous n'abattrez pas le géant.

L'Eglise... C'est l'écho de cette voix divine
Qui courba l'univers sous le joug de la foi.
L'écouter, c'est du Christ écouter la doctrine;
La braver, c'est du Ciel fouler aux pieds la loi.
Lorsque pleins d'une noire audace,
Contr'elle vous vous révoltez;
C'est Dieu que votre main menace;
C'est Dieu que vous persécutez.

L'Eglise... C'est un astre où la lumière abonde,
Plus belle que le jour, plus pure que l'azur.
C'est l'aube du matin, c'est le flambeau du monde;
C'est de la vérité le garant le plus sûr.
A ce soleil qui vous éclaire,
Vous avez beau fermer les yeux.
Plus vous repoussez sa lumière,
Plus vous le rendez radieux.

L'Eglise... C'est un mont que frappe en vain la foudre
Et qu'aucun bras humain ne saurait ébranler.
Cent fois on a tenté de le réduire en poudre;
Mais Dieu qui le soutient l'empêche de crouler.
Dressez vos machines de guerre;
Montez tous ensemble à l'assaut.
Dans votre rage meurtrière
Vous n'atteindrez pas le Très-haut.

L'Eglise... C'est un pont lancé sur un abîme
Qu'on ne saurait franchir sans passer sur ce pont.
Vous avez beau, messieurs, prendre un essor sublime;
Le précipice est large, il est sombre et profond.
Vers les régions immortelles
Ne pensez pas vous élancer.
L'orgueil ne vous prête des ailes
Qu'afin de mieux vous abaisser.

L'Eglise... C'est un chef dont les vastes conquêtes
Eclipsent les hauts faits de tous les conquérants.
Ce chef tient dans ses mains, au milieu des tempêtes,
Des foudres pour frapper ses iniques tyrans.
Vous les bravez, mais l'insolence
Ne pourra vous en garantir;
Bonaparte, avec sa puissance,
En les voyant, a dû pâlir.

L'Eglise est une barque à la merci de l'onde,
Que la tempête agite et ne peut submerger.
Malgré l'autan qui souffle et la foudre qui gronde,
Malgré tous les écueils, Dieu la fait surnager.

Esprits jaloux de son naufrage,
Sachez que votre espoir est vain.
Contr'elle vous lancez l'orage;
Il tombera sur votre sein.
1850.

---

## MARIE AUX PIEDS DE LA CROIX.

Du Sauveur la tendre mère,
Aux pieds de la croix pleurant,
Tournait sa triste paupière
Vers son divin Fils mourant.
Quel coup de foudre pour elle!
C'est alors que la douleur
D'une lance si cruelle
Vint percer son tendre cœur.

Elle était inconsolable,
En voyant son cher enfant
Tant souffrir pour le coupable
Armé contre l'innocent.
Sur sa lèvre le sourire
A disparu pour toujours.
Elle pleure, elle soupire :
Sans qu'on vienne à son secours.

En contemplant ses alarmes,
Quel cœur pourrait s'endurcir?

En voyant couler ses larmes,
Qui pourrait ne pas gémir?
C'est une mer de tristesse
Qui vient inonder son cœur :
En ayant moins de tendresse,
Elle aurait moins de douleur.

Elle voit son Fils unique
Sous la main de ses bourreaux;
Et cette scène tragique
L'accable de mille maux.
Elle le voit, pauvre mère,
Ce Fils sorti de son sein,
Expirer sur le Calvaire
Pour sauver le genre humain.

O d'amour, source féconde!
Marie! accorde à mon cœur
Que sa douleur se confonde
Avec ta propre douleur.
D'amour embrase mon âme
Pour un Dieu si généreux;
Et que sa céleste flamme
La rende pure à ses yeux.

Grave en mon cœur les blessures
De ton Fils crucifié :
Lave-le de ses souillures
Et rends-le plein de pitié.
Partage avec moi les peines
D'un Dieu qui dut tant souffrir

Pour faire tomber mes chaînes
Et m'empêcher de mourir.

Des Vierges auguste Reine!
Montre-toi douce envers moi :
Que ta peine soit ma peine;
Fais-moi pleurer avec toi.
Près de la croix, ô Marie!
M'unissant à tes douleurs,
Je voudrais, toute ma vie,
Mêler mes pleurs à tes pleurs.

Marie! obtiens-moi la grâce
De souffrir avec ton Fils!
De moi qu'on se moque en face,
Qu'on me couvre de mépris.
Je placerai mes délices
A subir le même sort;
A partager ses supplices,
Son agonie et sa mort.

Ferme-moi l'enfer, ma mère!
Au grand jour du jugement.
Daigne apaiser la colère
De mon Juge en ce moment.
Quand la source de la vie
Un jour tarira pour moi.
Alors, Seigneur, que Marie
Me conduise jusqu'à toi.

De la mort lorsque la foudre
Sur ma tête éclatera ;

Quand mon corps né de la poudre
Dans la poudre rentrera,
Alors fais entrer mon âme
Dans le repos éternel:
Que sur des ailes de flamme,
Elle monte jusqu'au Ciel.

1851

# LE DÉMAGOGUE.

Cum submiserit vocem suam, ne credideris ei, quoniam septem nequitiæ sunt in corde illius.
Prov. 26. 25.

**Ode.**

Depuis trois ans l'Europe a perdu l'équilibre.
Fatale liberté! Pour que l'homme soit libre,
Faut-il donc que le sang coule de toutes parts?
Que le désordre seul montre sa tête altière
Et que du saint autel et du trône en poussière,
Croulent enfin tous les remparts?

Quant à toi, vil mortel, qui sèmes les tempêtes,
Qui voudrais sous tes pieds broyer toutes les têtes,
Ainsi que le passant écrase un vermisseau;
Saches que de ton poids tu fatigues la terre;
Sépare-toi de l'homme et cherche une tanière
Avec l'ours et le lionceau.

Le vice dans ton âme a posé sa gangrène :
Ta lèvre ne répand qu'une fétide haleine;
Ton cœur est étranger à tout noble transport.
Dans ton regard perfide éclate ta vengeance
Le son que ton oreille aime de préférence :
C'est un cri d'alarme ou de mort.

Tu te dis libéral, ami de l'innocence,
De la philanthropie et de la tolérance,
Et ton âme est pourtant en proie à la fureur.
On dirait, en voyant tes rancunes, tes haines,
Que le sang du lion bouillonne dans tes veines
Et que sa rage est dans ton cœur.

Tu vantes la justice et tu veux la rapine,
Feignant de les aimer tu rêves la ruine
De la patrie en deuil, de la société.
Je crains les animaux moins que l'espèce humaine,
Le serpent, on l'écrase et le tigre, on l'enchaîne;
Et toi, tu vis en liberté!!!

A l'entendre, on dirait que ton âme est brûlante
Du désir de sauver l'humanité souffrante.
Ton cœur est pour le mal, ta voix pour la vertu.
Malheur à qui veut croire à tes discours frivoles:
Tes noires actions confondent tes paroles;
C'est la voix de Jacob, c'est la main d'Esau.

Tandis que de tes rois tu brûles l'effigie,
Vil instrument des chefs de la démagogie,

A deux ou trois tyrans tu vends ta liberté.
Tandis que de ton Dieu tu brises les entraves,
Tu vas grossir joyeux le nombre des esclaves
Soumis à leur autorité.

La main de ces tyrans à leur gré te domine;
Car, tu n'es à leurs yeux qu'une vile machine
Qu'ils savent manier et mouvoir en tout sens.
Ils n'ont pas d'autre loi que leur propre caprice,
D'autre idole que l'or, d'autre Dieu que le vice,
D'autre gloire que ton encens.

La vertu fait leur honte et le crime, leur gloire :
Le calme du passé vient souiller leur mémoire;
Le trouble du présent enflamme leur ardeur.
Et l'avenir hélas! ne parait leur sourire,
Qu'autant qu'il leur fait voir et l'Eglise et l'Empire
A la merci de leur fureur.

Et toi, jouet ignoble, esclave de ces traitres,
Tu les veux pour tes chefs, tu les prends pour tes maitres,
Et tu ne rougis pas de ramper à leurs pieds.
Trop heureux de baiser des mains républicaines,
Tu parais être fier de partager les chaînes
De leurs coupables alliés.

Hypocrite oppresseur d'un peuple que tu flattes,
Après l'avoir servi, c'est dans tes mains ingrates
Qu'il trouve le poignard sur sa tête levé.

Cache-toi, démagogue, opprobre de la terre;
C'est le sceau de Caïn meurtrier de son frère
Que sur ton front je vois gravé.

1850.

---

## HYMNE AMBROSIEN.

A toi, Dieu tout puissant ! à toi mille louanges!
A toi les doux concerts des hommes et des anges!
A toi, premier principe, à toi, Père Eternel !
Les hymnes de la terre et les hymnes du Ciel!
J'entends des Chérubins les accords magnifiques;
Ils chantent jour et nuit le plus beau des cantiques.
Qu'il est grand! disent-ils, qu'il est saint le Seigneur!
Et la terre et le Ciel sont pleins de sa grandeur.
Les apôtres ravis entonnent tes louanges;
Des martyrs de la foi les nombreuses phalanges
Aux chants des confesseurs unissent leurs concerts;
L'Eglise de ton nom fait retentir les airs.
Père! Fils! Saint-Esprit! partout on vous adore.
L'univers à vos pieds vous chante et vous implore.
Et toi, Fils engendré de toute éternité!
Jésus-Christ roi de gloire et Dieu plein de bonté!
Non, tu n'as pas rougi, pour racheter le monde,
D'habiter dans le sein d'une vierge féconde!
De souffrir, d'expirer ainsi qu'un criminel,
Pour nous frayer la route au royaume du Ciel;
Et maintenant assis à côté de ton Père,
Tu règnes sur un trône éclatant de lumière,
D'où tu viendras un jour pour juger l'univers,
Pour couronner le juste et punir le pervers.

Abaisse donc sur nous des regards de clémence,
Jésus, auteur chéri de notre délivrance!
Toi qui par la vertu de ton sang précieux,
Nous a fermé l'enfer, en nous ouvrant les Cieux!
Place avec tes élus tes serviteurs fidèles :
Qu'ils partagent un jour leurs palmes immortelles.
Seigneur, sauve ton peuple et bénis tes enfants :
Qu'ils soient toujours heureux et toujours triomphants.
Pour nous, de tes bienfaits conservant la mémoire,
Nous bénirons ton nom, nous chanterons ta gloire.
Nous mettrons notre joie à faire chaque jour
Parvenir jusqu'au Ciel l'hymne de notre amour.
Mais, afin que vers toi nos voix montent plus pures
Lave aujourd'hui nos cœurs de toutes leurs souillures.
Daigne nous pardonner, dans ta grande bonté,
Les fautes que commet notre fragilité.
En toi, Seigneur, j'ai mis toute ma confiance :
Rien ne pourra jamais ébranler ma constance.

1852.

---

# PORTRAIT DES MAZZINIENS.

## Sonnet.

*(Traduit de l'italien et extrait du* Smascheratore.)

Avoir la fourbe au cœur et le rire au visage;
La main teinte de sang, montrer un front serein :
Feindre la bienfaisance et prodiguer l'outrage,
Flatter les bonnes gens et déchirer leur sein :

Promettre de beaux jours et déchaîner l'orage ;
En vantant la vertu gâter le cœur humain;
Prôner la liberté pour créer l'esclavage;
Détester les tyrans et suivre leur chemin;

Parler toujours justice et vivre de rapines,
En abaissant les grands, grandir sur leurs ruines;
Sauvegarder le culte et profaner l'autel;

Au nom de l'équité couronner l'injustice;
Réformer l'univers dans le moule du vice;
C'est des Mazziniens le portrait naturel.
1850.

---

## ECLIPSES.

On s'étonne de voir dans la céleste sphère
Une éclipse voilant la clarté de Phébus.
Faut-il s'en étonner? quand on voit sur la terre
Tant d'éclipses frappant nos regards confondus.

Chaque Etat ici-bas a son ciel pur ou sombre,
Sa lune, son soleil, ses éclipses aussi :
C'est quand l'astre du jour est hélas! obscurci
Par les corps ténébreux dont il doit subir l'ombre.

En Piémont où ces corps dans un jour ont grandi,
La lumière s'enfuit et l'éclipse est totale :
Car, on nous y fait voir, à notre grand scandale,
Les étoiles en plein midi.
1851.

---

# MORT DE SILVIO PELLICO.

Le cygne de Saluce a secoué ses ailes;
Pour lui s'ouvrent du Ciel les portes éternelles.
Dans ce triste désert qu'on ne le cherche plus.
Les eaux de l'Eridan dans leur course gémissent;
Les cachots de Spielberg de son nom retentissent.
Et le captif triomphe au milieu des Elus.

Pellico n'est donc plus : dès longtemps solitaire,
Tel qu'un esprit céleste, étranger à la terre,
Il oubliait le monde et n'aimait que son Dieu.
Les fers avaient flétri sa riante jeunesse,
Il rêvait au séjour de la vraie allégresse.
Il nous a dévancés; il nous a dit adieu.

Noble sang des Colbert! Toi qui sur la misère
Sais répandre tes dons, ainsi que la poussière;
Marquise de Barol! Tu pleures, tu gémis...
Eh! quelle âme pourrait n'être pas attendrie,
En voyant un enfant si cher à la patrie,
Retranché pour toujours du nombre de ses fils?

Tu n'as point de pitié, mort aveugle et cruelle!
Jamais cœur plus aimant, jamais âme plus belle
Ne pouvait succomber sous les coups de la faux :
Au bonheur du Piémont tu portais donc envie.
Te fallait-il hélas! une si belle vie,
Pour calmer la fureur et peupler les tombeaux.

Il n'est pas un seul mot échappé de sa plume
Qui ne fasse éclater l'ardeur qui le consume,
Qui ne soit un fragment détaché de son cœur.
Sylvio! S'il est vrai que le style soit l'homme,
En prononçant ton nom, ce n'est pas toi qu'on nomme,
Mais un ange embrasé de l'amour du Seigneur.

On dirait que le Ciel, dans le siècle où nous sommes,
Pour orner ses palais aime à ravir aux hommes
Ce qui les fait briller d'une vive splendeur ;
Comme le jardinier qui dépouille un parterre
Des plus charmantes fleurs qui frappent sa paupière,
Afin d'en enrichir les autels du Seigneur.

Il brûlait pour son Dieu d'une trop vive flamme,
Pour que son bien-aimé laissât cette belle âme
Soupirer plus longtemps dans ce séjour mortel.
Sa mort n'est plus pour nous un ténébreux mystère.
Nous le savons, Seigneur, des justes de la terre
Tu fais les diamants qui brillent dans le Ciel.

Laissez, faux libéraux, le grand homme qui tombe,
Laissez-le sans honneurs descendre dans la tombe ;

Dressez des monuments à tout autre qu'à lui.
Vous ne ravirez pas au soleil sa lumière ;
Car, l'Italie, un jour, avec l'Europe entière,
Le vengera des torts qu'on lui fait aujourd'hui.

Oui, son nom revêtu du cachet du génie,
Bravera tous les traits que lui lance l'envie
Et percera des temps la sombre obscurité.
Ses *Prisons*, sa *Françoise* et ses sacrés *Cantiques*
Voilà ses monuments, ses lauriers pacifiques,
Et les droits qu'il mesure à l'immortalité.

Le cygne de Saluce a secoué ses ailes :
Pour lui s'ouvrent du Ciel les portes éternelles.
Dans ce triste séjour qu'on ne le cherche plus.
Les eaux de l'Eridan dans leur course gémissent :
Les cachots de Spielberg de son nom retentissent
Et le captif triomphe au milieu des Elus.

1834.

---

## MARIE DANS L'ÉTABLE DE BETHLÉEM.

*(Traduit du latin)*

Dans une étable solitaire,
La Vierge, trop heureux témoin,
Plus brillante que la lumière,
Voit son fils couché sur le foin.

A ce spectacle d'allégresse,
Elle est comme ravie au Ciel,
Et du bonheur toute l'ivresse
Inonde son cœur maternel.

Quelles délices dans son âme!
Sur son front quel éclat divin!
Dans ses yeux quelle vive flamme!
Et dans son cœur quel doux festin!
Quand libre de toute souillure,
Des lis éclipsant la splendeur,
Elle sait qu'humble créature,
Elle est mère du Créateur.

En voyant la Vierge Marie
Nager dans la félicité,
Et flatter de sa main chérie
Le Fils que ses flancs ont porté :
Quel est le cœur, s'il n'est de pierre,
Qui ne voudrait s'associer
Aux joyeux transports d'une mère
Qu'un Dieu semble déifier?

Elle voit ce Fils adorable,
Avec les bêtes confondu,
Grelotter au coin d'une étable,
Pour racheter l'homme perdu :
Tandis que la foule des anges,
Par les concerts les plus joyeux,
Fait retentir de ses louanges,
Les palais ravissants des Cieux.

Joseph est là près de Marie :
Tous deux sont saisis de stupeur;
Mais si la voix leur est ravie,
L'extase fait battre leur cœur.
O mère, source de tendresse!
Fais que je brûle de tes feux :
Fais-moi de ta vive allégresse
Partager les transports joyeux.

Oui, pour ce Dieu qui vient de naître
Pénètre-moi de ton ardeur,
Pour que ce cher et tendre maître
M'offre une place dans son cœur.
O Vierge pleine de tendresse!
O toi qui lui donnas le jour!
Fais qu'à jamais ton Fils me blesse
Avec les traits de son amour.

Avec moi partage les peines
De ce Fils descendu du Ciel,
Sur le foin, pour briser nos chaînes,
Naissant enfant, faible et mortel.
De ta joie, ô tendre Marie!
Rends-moi toujours participant;
Et que durant toute ma vie,
Je m'attache à Jésus naissant.

Fais que je t'aime, ô tendre mère!
Jusques à mon dernier soupir.
Durant mon exil sur la terre,
De ton Jésus fais-moi jouir.

Fais que d'une commune flamme
Nos deux cœurs s'embrasent pour lui,
Et que ce désir dans mon âme
S'allume au moins dès aujourd'hui.

O toi, des Vierges la plus pure,
Cent fois plus blanche que le lis!
Fais que de tes mains sans souillure
Entre mes mains passe ton Fils!
Fais que je le porte, ô Marie!
Ce cher enfant qui naît si beau,
Et qui vient prodiguer sa vie
Pour nous arracher au tombeau.

Fais qu'avec toi je me repaisse
Du plaisir de le posséder
Et que je tombe dans l'ivresse
A force de le regarder.
Ah! quelle sainte et douce extase!
Quel doux trépignement de cœur!
Je sens que dans moi tout s'embrase,
Lorsque je pense à ce bonheur.

Fais que Jésus soit ma défense,
Sa parole, mon bouclier,
Sa grâce, un endroit d'assurance
Où j'aille me réfugier:
Et dans son sein, lorsque la terre
Aura reçu ce corps mortel,
Puisse mon âme, ô tendre mère!
Le voir à jamais dans le Ciel!

1855.

## SATIRE CONTRE LE *COURRIER DES ALPES*

A L'OCCASION DE SON VOLTE-FACE, QUAND LA SAVOIE SE DONNA A LA FRANCE.

---

Autrefois, moi, *Courrier*,
Je ne cessais de m'écrier :
Notre gouvernement
Est-il *frappé d'aveuglement?*
*Hélas! que d'abus !*
*Il prend nos écus,*
*Nous sommes tondus*
*Et bientôt tout nus,*
Mais *je me mords les doigts :*
Ah! ce n'est plus comme autrefois.

Dans un jour seulement,
J'ai su changer de sentiment.
La présence du roi
M'a fait chanceler dans ma foi.
Pour faire la cour
Au roi plein d'amour
Qui chez nous un jour
Fixe son séjour :
Observons d'autres lois;
Ne parlons plus comme autrefois.

*Fier de la liberté*
*Dont* un grand prince *m'a doté,*
Je puis bien tour-à-tour
Porter deux habits dans un jour.
Si quelque censeur
Blâme mon ardeur,

Je soutiens sans peur
Qu'il est dans l'erreur.
L'intérêt a ses droits :
Pourquoi parler comme autrefois?

J'ai dit que le Statut
Pour nous seul ancre de salut,
Quant à son premier point
Aujourd'hui ne s'observe point,
Restons cependant
*Muets* en louant
Le gouvernement
De son zèle ardent.
A l'oreille des rois
Peut-on parler comme autrefois.

Je le dis aujourd'hui,
Le Statut notre seul appui,
Chez nous comme l'azur,
S'est conservé brillant et *pur*.
De tout citoyen
Il est le soutien.
Ne redoutons rien;
Non, non, tout va bien.
O peuple! Entends ma voix :
Ce n'est plus celle d'autrefois.

Si j'offre deux couleurs
Aux regards de mes spectateurs
Selon son bon plaisir,
Tout le monde pourra choisir.
De tout mon pouvoir,
Je me fais valoir,

Je suis blanc et noir,
Du matin au soir.
Je suis tout à la fois
Soit d'aujourd'hui, soit d'autrefois.

Si mes chers abonnés
De mon changement étonnés
Ne voulaient plus de moi
Jaloux de leur antique foi.
Je saurais alors
Chargé de remords,
Par d'autres ressorts
Flatter leurs transports;
Je reviendrais par fois
A mes articles d'autrefois.
1857.

---

# RECETTE POUR FAIRE FORTUNE.

SONNET.

Prends un kilo d'orgueil et deux de suffisance,
Quatre d'impiété, douze d'ambition,
Un hecto de mépris, de rage et d'insolence
Contre le Ciel, le trône et la religion.
Fais de tous ces objets une sainte alliance
Mais garde-toi d'y mettre un gramme de raison.
Puis, quand le feu d'amour, de patrie ou de panse
Aura mis ce mélange en ébullition;

Frotte-t-en bien les mains et le front jusqu'au faîte:
Habit noir sur le dos, chapeau blanc sur la tête,
Moustache sous le nez, va-t-en trouver Cavour:
Donne-toi pour venant du pays de la lune,
Et, si tu n'es pas sarde, à coup sûr la fortune
Te prendra sous son aîle et tu te feras jour.

1858.

---

## HYMNE À MARIE.

Qu'il est doux pour nous, ô Marie!
De vivre à jamais sous ta loi!
Ah! Puissions-nous toute la vie,
Vierge chérie!
Brûler d'amour pour toi!

Quand de ton front brillant de charmes
Verrons-nous l'éclat radieux?
Quand serons-nous, loin des alarmes,
Exempts de larmes,
Avec toi dans les Cieux?

Reine du Ciel et de la terre!
Prête-nous ton puissant secours.
Mille ennemis nous font la guerre,
Vierge si chère!
Protége-nous toujours.

Les jours de tes fêtes, Marie!
Sont pour nous des jours solennels:
Alors en extase ravie
L'âme s'oublie
Aux pieds de tes autels.

Daigne exaucer notre prière,
Vierge au cœur embrasé d'amour!
Fais-nous passer, ô tendre mère!
De cette terre,
Au céleste séjour.

---

# MARIE À MON SECOURS.

Orphelin dans ces lieux,
Je t'invoque ô Marie!
Entends-tu dans les Cieux
Ton enfant qui s'écrie?
Ah! toujours
Viens à mon secours!

Tout combat contre moi
Et je suis si fragile :
Que ferai-je sans toi?
O mon unique asile!
Ah! toujours
Viens à mon secours.

Quand je pleure, ta main
Vient essuyer mes larmes;
C'est toujours sur ton sein
Que j'endors mes alarmes.
Ah! toujours
Viens à mon secours.

Que me sert le bonheur
Qu'offre un monde funeste?
Si je suis dans ton cœur,
A quoi bon tout le reste?
Ah! toujours
Viens à mon secours.

Pour moi le seul plaisir
Qui flatte mon envie,
C'est de vivre et mourir
Dans les bras de Marie.
Ah! toujours
Viens à mon secours.

## LA GUERRE.

*Ode.*

Quel bras a creusé les abîmes
Que je vois s'ouvrir sous mes pas?
J'y vois flotter mille victimes

Entre la vie et le trépas.
D'où viennent ces nuages sombres
Qui couvrent de leurs tristes ombres
La terre, la mer et les cieux?
Quel est ce volcan dont les flammes,
En portant l'effroi dans les âmes,
Sortent de ses flancs ténébreux?

C'est toi, c'est toi, fière Bellone!
Qui me montres ton noir drapeau;
Mon cœur se glace, et je frissonne,
A la lueur de ton flambeau:
Ce flambeau que ton souffle allume,
Nourri d'un vénimeux bitume,
Porte la peste dans les airs;
Ce qu'il éclaire tombe en poudre;
Son feu paraît comme la foudre;
Et ses rayons sont des éclairs.

Guerre désastreuse et barbare!
Pourquoi troubler notre repos?
Toujours dans ta fureur bizarre
De morts tu peuples les tombeaux.
C'est bien ta rage meurtrière
Qui fit des esprits de lumière
Autant de monstres ténébreux.
Ainsi, ta cruelle semence
Germa même avant la naissance
Des mortels, jouets de tes feux.

Tu brises les nœuds les plus tendres,
Tu romps les liens les plus forts;

Tu réduis les villes en cendres,
Tu parsèmes les champs de morts:
Sans cesse tu nous tyrannises,
Et dans les sceptres que tu brises
Tu t'abreuves du sang humain:
Et lorsque son torrent rapide
Baigne ta bouche parricide,
La soif te brûle encor le sein.

Aux mains d'une épouse attendrie
Ton bras arrache un cher époux;
L'enfant baise la main chérie
D'un père en pleurs à ses genoux.
Leurs âmes restent éperdues;
Car le nuage offre à leurs vues
Les feux qu'il couve dans son flanc:
Mars ne leur offre que des armes;
Sans doute il voit couler leurs larmes,
Mais il veut voir couler leur sang.

O guerre ! tes armes tranchantes
Font tout succomber sous leurs coups:
Tu fais tomber ces jeunes plantes
Qui promettaient des fruits si doux.
Tu prends la fleur de la jeunesse,
Et tu délaisses la vieillesse
Seule, sans force et sans bâton;
Semblable à la fleur ou la feuille
Qu'une main imprudente cueille
Avant le temps de la moisson.

Déjà la trompette fatale
Nous dit qu'elle va se flétrir;

Déjà sa bonne odeur s'exhale
Et son éclat va se ternir.
Telle du buisson détachée
La rose bientôt desséchée,
Ne vit que l'espace d'un jour.
Ainsi le nid de l'hirondelle
N'est pas pour sa mère fidèle,
Mais pour les griffes du vautour.

Guerre funeste! tes abîmes
Creusés par nos premiers parents,
Toujours demandent des victimes;
Où sont celles que tu nous rends?
Helas! pour de vaines conquêtes
Ta faulx abat toutes les têtes
Qui tombent sous ton œil perçant.
Sur tous tes foudres viennent fondre
Et ton épée aime à confondre
Le coupable avec l'innocent.

Tu peux éteindre les discordes
Ou couronner un front vainqueur;
Mais la paix que tu nous accordes
Coûte trop cher à notre cœur.
Tu laisses après toi la trace
Des malheurs que jamais n'efface
La main pacifique du temps :
Telle la saison rigoureuse
Nous présente une idée affreuse
Dans les jours même du printemps.

Aveugle en ton ire exécrable
Tu ne respectes point les lois:

Pour servir un rival coupable
Tu détrônes les meilleurs rois.
Tu prêtes la force à l'envie;
Ainsi, César tombe sans vie
Sous les coups du cruel Brutus.
La vertu ne t'est point connue,
Ainsi, tu ravis la charrue
Aux mains du grand Cincinatus.

Voyons les scènes que le monde
Offre à nos yeux épouvantés;
Le sang humain semblable à l'onde
Coule à longs flots de tous côtés.
Je vois l'impétueux Achille
Fondre sur Troie encor tranquille,
Et déjà ses murs ne sont plus.
Je vois s'écrouler Babylone;
Balthazard remet la couronne
Entre les mains du grand Cyrus.

Je vois Xerxès aux Thermopyles
Perdre des milliers de soldats;
Je vois ses troupes inhabiles
Céder au grand Léonidas.
Je vois tomber à la renverse
Les députés du roi de Perse
Dans les plaines de Marathon;
Et Mardonius à Platée
Voit la course précipitée
Du sang du dernier bataillon.

Le sang de Sparte à Mantinée
Pour Thèbes produit des lauriers;

Celui des Grecs à Chéronée
Est le sang de tous leurs guerriers
Bientôt j'aperçois le Granique
Tout teint du sang asiatique,
Arbelles, Issus couverts de morts:
Si mon œil plus loin se promène
Je vois Cannes et Trasimène
A Rome offrir les mêmes sorts.

Mais cette Maîtresse du monde
Relève son front abaissé:
Carthage dans son sang s'inonde,
Dès qu'Annibal est renversé.
Pompée, au milieu de Pharsale,
Succombe sous la main rivale
De César son digne vainqueur.
Antoine aux plaisirs s'abandonne,
Et l'univers met la couronne
Sur le front d'Auguste empereur.

Et de nos jours quel grand carnage
N'a pas causé Napoléon?
S'il fit éclater son courage,
C'est à la honte de son nom.
Il poursuit des Rois légitimes,
Mais à Moscow Dieu de ses crimes
Lui donne le prix mérité:
Aux aquilons il est en butte:
Ses soldats tombent, à sa chute,
Avec même rapidité.

Hélas! que de torrents rapides
Viennent ensanglanter mes pas!

Combien de glaives homicides
Des mortels hâtent le trépas!
La terre à peine vint d'éclore
Que déjà commença l'aurore
De ce jour sombre et ténébreux;
De ce jour lugubre où la guerre
Devait épouvanter la terre
Par l'embrasement de ses feux.

Va te cacher, guerre cruelle!
D'effroi tu nous fais reculer:
De tous côtés le sang ruisselle
Et c'est toi qui le fait couler.
C'est ta main qui donna naissance
Au dard, à l'épée, à la lance,
Et qui forgea les javelots;
Et pour ressembler à la foudre,
C'est toi qui déterras la poudre
De ses noirs et profonds cachots.

Mortels, quelle est notre folie!
Auteurs de notre triste sort;
Nous passons le temps de la vie
A savoir nous donner la mort.
Ah! Tarissons enfin nos larmes;
Vivons en paix, et pour nos armes
Construisons un vaste tombeau.
Si la guerre encor nous appelle,
Dieu! daigne éteindre l'étincelle
Qui doit rallumer son flambeau.

1838.

# LA PAIX.

Paraissez à mes yeux, olives pacifiques!
Ah! que vos fruits sont doux!
Lassé de regarder les palmes olympiques,
Je ne veux voir que vous.
Phébus après la nuit, Iris après l'orage,
Offrent à nos regards la plus brillante image,
Qu'on puisse voir jamais :
Tel, après avoir dit les malheurs de la guerre,
J'occupe avec plaisir ma muse solitaire
Des douceurs de la paix.

Son visage est serein, son abord est tranquille,
Son œil n'a rien d'obscur :
De son sein maternel sur les hommes distille
Le nectar le plus pur.
Son cœur brûle du feu de l'amour le plus tendre:
Ses pieds vont droit au but où nous devons tous tendre,
Au céleste séjour.
Sa voix douce nous dit à tous tant que nous sommes
Que sa bouche est toujours prête à donner aux hommes
Le baiser de l'amour.

Qu'ils sont grands les trésors que sa main généreuse
Offre à l'humanité!
Elle est pour l'Univers la source précieuse
De sa félicité.
Sous elle on voit fleurir l'amour et la concorde,
Sous elle plus de maux; plus d'objets de discorde,

De pleurs, ni de soupirs :
Sur nos cœurs elle verse un baume salutaire,
Et son règne tranquille est pour toute la terre
Le règne des plaisirs.

O paix! ton bouclier nous charme et nous préserve
Des flèches et des dards;
Quand ton divin flambeau vient éclairer Minerve,
Mars n'a plus d'étendards.
Savants, suivez en paix l'ardeur qui vous consume,
En dépit de l'épée, armez-vous de la plume;
La paix guérit nos maux.
Pour ses bienfaits divers offrez-lui quelques gages;
D'un œil de complaisance elle voit vos ouvrages
Et bénit vos travaux.

Pères infortunés, ne versez plus de larmes,
Sur vos enfants en pleurs;
La paix qui fait cesser le bruit perçant des armes
Vous promet ses faveurs.
Et vous, de chers époux épouses plus chéries,
Sur leur triste départ vous êtes attendries :
Vos pleurs sont superflus :
Grâces à cette paix que votre voix implore
Ces jeunes compagnons que votre cœur adore
Ne vous quitteront plus.

Laboureurs, que l'accent de votre voix plaintive
Cesse de soupirer :
Rien désormais des champs que votre main cultive
Ne peut vous séparer.
A loisir dans leur sein promenez la charrue;
La paix fait aujourd'hui briller à votre vue

L'astre de ses bienfaits :
De vos soins à la vigne accordez les prémices,
Le nectar dont la paix vient remplir vos calices,
Vous le boirez en paix.

Et vous charmants troupeaux, allez brouter sans crainte
Dans les prés, dans les champs ;
La dent du loup cruel ne peut porter atteinte
Aux agneaux innocents.
Allez sur les hauts monts chercher la violette ;
Vous n'avez plus besoin d'emprunter la houlette
D'un pasteur étranger.
Bondissez à l'envi dans le gras pâturage ;
La paix dont l'œil a vu votre triste veuvage
Vous rend votre berger

O paix ! céleste don, que tu montres de charmes,
En brillant à nos yeux !
Tu peux d'un seul regard tarir toutes les larmes
Et faire des heureux.
C'est toi qui fais fleurir la religion sainte,
C'est toi qui du Seigneur alimente la crainte
Dans le cœur des humains.
Tu donnes l'énergie à la vertu timide
Qui succombe souvent sous le glaive homicide
Que Mars a dans ses mains.

Des plus heureux talents la paix est l'heureux germe,
Leurs lauriers lui sont dûs :
Pour leur ouvrir la voie, il faut qu'Auguste ferme
Le temple de Janus.

Vous dont ce siècle heureux nous lègue la mémoire,
N'est-ce pas à la paix que vous devez la gloire
Qu'on rend à vos esprits?
Sous un autre Alexandre avide de conquêtes,
Vous nous auriez peut-être, orateurs ou poëtes,
Privés de vos écrits!

C'est la paix qui nous offre un baume à la souffrance,
Au milieu de nos maux.
Le peuple heureux qui vit sous sa douce influence
S'endort dans le repos.
Comme une pépinière en délices féconde,
Chère paix! tu remplis les familles du monde
De citoyens heureux.
Si les rois avaient su que c'est toi qui les peuples,
Ils n'auraient point rougi du sang de tant de peuples
Leurs glaives belliqueux.

Leurs mains auraient trouvé des palmes immortelles
Dans ton riche trésor;
Vers le bonheur solide appuyés sur tes ailes,
Ils auraient pris essor.
Toi seule tu sais faire aimer le diadème;
Tu le fais resplendir et le prince qui t'aime
Tu le combles d'honneurs.
En rendant plus étroits les nœuds de la tendresse,
Tu nous tiens tous unis en versant l'allégresse
Dans le fond de nos cœurs.

Puissions-nous à jamais vivre sous tes auspices,
O paix, don précieux!
Ce serait ici bas commencer les délices

Des habitants des Cieux.
Et toi son vrai symbole, olive fortunée,
Adoucis par ton miel la coupe empoisonnée
De nos vives douleurs :
Germe dans les jardins de nos augustes Princes,
Porte toujours des fruits et laisse à nos provinces
Savourer leurs douceurs!

# LA SAISON PRINTANIÈRE.

Sous l'aspect le plus beau le printemps vient d'éclore
Tout annonce l'éclat de sa brillante aurore.
La nature enchaînée a brisé tous les fers
Qui la tenaient soumise aux rigueurs des hivers.
De vrais plaisirs pour nous son triomphe est le germe;
D'un repos fatiguant sa victoire est le terme.
L'astre brillant du jour paraît sur l'horizon,
Et porte sur son char la plus belle saison.
Heureux, heureux retour! Ta divine lumière
Va redonner la vie à la nature entière.
Ils sont passés ces jours de tristesse et de deuil,
Où comme enseveli dans la nuit du cercueil,
L'œil n'avait devant lui que des plaines désertes
De glaces, de frimas et de neiges couvertes ;
Où l'oreille attentive entendait pour tout son
Le bruit triste et sifflant du fougueux aquilon.
L'univers a changé. La violette éclose
Est le fruit printanier de sa métamorphose.
Le spectateur charmé n'aperçoit que des fleurs

Qui répandent au loin leurs suaves odeurs.
Des habitants des airs l'aimable symphonie
Vient frapper doucement notre oreille ravie.
Naguère ces oiseaux, en cherchant d'autres cieux,
Nous avaient tristement exprimé leurs adieux :
Mais le zéphir, guidant leur course vagabonde
Nous les a ramenés sur les bords de notre onde,
Pour nous redire encore les cantiques d'amour
Qu'ils nous avaient promis pour l'heure du retour.
Les eaux à se durcir par le froid condamnées,
Dans leurs lits ténébreux longtemps emprisonnées,
En sentant du zéphir les puissantes haleines,
Vont reprendre leur cours et couler dans les plaines.
La nature a subi les plus beaux changements;
Les prés ont recouvré leurs anciens ornements.
Les voilà tous couverts de tapis de verdure;
Les forêts ont repris leur antique parure.
La terre où la charrue a tracé ses sillons,
Pour des habits de fête a posé ses haillons.
La serpette à la main, le vigneron habile
Va cultiver les ceps de sa treille fertile.
Le laboureur lassé d'un pénible repos,
Se lève dès l'aurore et reprend ses travaux,
L'avide jardinier sur une terre aride
Fait couler avec soin une eau claire et limpide.
Tout renaît de sa cendre : après un long sommeil
L'univers goûte enfin les charmes du réveil.
Ainsi, charmants bergers, reprenez la houlette.
Déliez par vos chants votre langue muette;
Ainsi, charmants troupeaux, sortez de vos prisons,
Les fleurs brillent pour vous sur les charmants gazons;
Broutez la violette au sommet des montagnes :
Ou venez tour à tour bondir dans les campagnes ;
Franchissez les remparts de vos réduits obscurs :
Le printemps vous promet les plaisirs les plus purs.

Sylvains, Faunes cachés au milieu des feuillages,
Dieux des bois! offrez-leur les plus gras pâturages.
Et vous, charmants oiseaux, que nous avions perdus,
Bercez vous dans vos lits aux arbres suspendus;
Entonnez vos concerts, et d'une voix sonore
Célébrez les bienfaits de la divine Flore.
Sa main dans tous les lieux vient de semer des fleurs,
Les airs sont embaumés de leurs pures odeurs;
Et si ces dons ne sont que des gages stériles,
Elle joindra bientôt des présents plus utiles
Aux pompeux ornements qu'elle a déjà produits;
La déesse des fleurs mène celle des fruits.

---

# LA VIE PASTORALE.

Lorsqu'à mon souvenir, dans un profond silence,
Je rappelle les jours de ma première enfance,
Mon cœur touché se perd en désirs superflus,
J'aime à me retracer un bonheur qui n'est plus.
Je remets sous mes yeux cette époque charmante
Où d'agneaux conduisant une troupe innocente,
Sur les bords d'un ruisseau je voyais chaque jour
Les champs, les bois, les fleurs, objets de mon amour:
Lorsque, dis-je, je pense à ces jours pleins de charmes,
De mes yeux attendris je sens couler mes larmes,
Et ma muse écartant tout objet étranger
Ne pense qu'à chanter l'heureux sort du berger.
Loin du trouble inquiet d'une indolente vie,
Le berger vit en paix près de sa bergerie:

Etranger aux soucis, à l'abri du remords,
Sa belle âme ressent les plus joyeux transports.
Dans l'enceinte d'un bois j'aperçois sa chaumière;
De ses plus purs rayons l'astre du jour l'éclaire.
Ce n'est point ce palais dont les murs orgueilleux
Fiers de leurs ornements s'élèvent jusqu'aux cieux,
Où la main de l'artiste a mis l'or pour parure,
Où l'art, fruit de l'orgueil, fait honte à la nature :
Son rustique édifice a pourtant ses beautés,
Et brille mieux qu'un Louvre à mes yeux enchantés.
Son toit, c'est un tissu de feuillages sans nombre
Qui répandent au loin la fraicheur de leur ombre.
N'allez pas y chercher l'éclat des diamants;
Non; la pourpre des fleurs fait tous ses ornements :
Le chaume est embelli par mille violettes
Qu'agitent du zéphir les ailes indiscrètes :
Les rochers, les sapins ou l'herbe du gazon
Couvrent les alentours de sa belle maison :
Là coule une fontaine, à l'eau limpide et pure,
Dont l'oreille charmée entend le doux murmure.
Là Pan, Dieu du berger, a fixé son séjour;
Et sur son existence il veille nuit et jour.
Quand l'aurore a montré sa figure vermeille,
Avec quels doux transports le berger se réveille!
Cependant les coursiers de l'astre bienfaisant
Roulant de plus en plus son char étincelant.
Font jouer ses rayons sur les rideaux champêtres
De son lit tapissé du feuillage des hêtres.
Les oiseaux de leurs chants font retentir les airs;
L'écho répète au loin leurs suaves concerts :
Leurs chants mêlés au bruit de l'onde fugitive
Viennent alors flatter son oreille attentive.
Heureux, heureux réveil, que celui des pasteurs!
Le réveil de nos rois n'a pas tant de douceurs.
Les soucis leur font perdre un bien-être qu'ils rêvent;

Ils dorment avec eux, avec eux ils se lèvent.
Dans les villes la cloche est pour nous réveiller.
Dans les champs c'est l'oiseau qu'on entend gazouiller.
Il se lève, il se met aux genoux de sa mère
Et Marie à Jésus présente sa prière.
Bientôt fortifié par un frugal repas
Vers le bercail voisin il dirige ses pas.
Aux champs, de ses troupeaux déjà sa voix l'appelle
Et du matin au soir le suit son chien fidèle.
La houlette à la main, muni d'un chalumeau,
Il fait sortir du parc son paisible troupeau :
Un général d'armée, entouré de ses braves,
Jouit moins en brisant les fers de ses esclaves
Que ce pauvre berger qui va tout enchanté
A ses moutons captifs donner la liberté.
Déjà son œil les suit dans un vallon champêtre
Et les voit tour à tour bondir ou se repaître.
A l'ombre des sapins tranquillement assis,
Il voit d'un œil joyeux ses agneaux, ses brebis.
Il contemple à ses pieds le ruisseau qui serpente,
Sur sa tête, il entend le rossignol qui chante.
D'un côté, le gazon lui présente des fleurs
Qui répandent au loin leurs suaves odeurs ;
De l'autre, mille fruits qui ne font que de naître
S'offrent a ses regards sur la plante champêtre :
Ici ce sont les monts qui menacent les cieux,
Là, c'est la majesté des rocs silencieux ;
Plus loin, c'est un torrent dont la course rapide
Roule du haut des monts une eau claire et limpide.
Quel tableau ! Quels plaisirs ! Quel spectacle enchanteur !
La nature se plaît à sourire au pasteur :
Devant lui ses beautés se présentent en foule ;
Son plus riant tableau sous ses yeux se déroule :
Il est l'heureux témoin de ce que l'univers
Cache aux grandes cités et découvre aux déserts.

C'est alors que ses doigts de ses pipaux rustiques
Savent faire sortir des concerts magnifiques.
Les bergers d'alentour pleins des mêmes transports
A ses chants d'allégresse unissent leurs accords :
Je crois entendre ici leur douce mélodie;
L'un flatte par ce chant mon oreille ravie :
« Rois, qu'avez-vous de plus que nous autres pasteurs?
« Votre couronne est d'or et la nôtre est de fleurs;
« La gloire aux champs de Mars tous les jours vous appelle
« Tous les jours nous suivons notre troupe fidele;
« Vous couvrez de lauriers vos fronts et vos drapeaux,
« Et les nôtres sont ceints des bouquets les plus beaux.
« Qu'avez-vous donc de plus? Peut-être un vaste empire!
« Le nôtre est plus étroit; mais faut-il vous le dire?
« Tandis que vous tenez le sceptre dans vos mains,
« Vous voyez ruisseler le pur sang des humains;
« Pour vous résonne au loin la trompette cruelle,
« Nous, nous prêtons l'oreille aux chants de Philomèle ;
« Le berger ne saurait convertir qu'en pleurant
« Sa houlette légère en un sceptre pesant. . »
Bientôt un autre chant arrive à mes oreilles:
« Vous qui des arts vantez les gloires, les merveilles
« Goûtez-vous notre paix, notre tranquillité ?
« Vos jours coulent-ils tous dans la félicité?
« Vous qui de notre vie avez en main la barque,
« Qui devez la soustraire aux ciseaux de la Parque
« Quels regrets! quels soucis! Quand tous vos soins, hélas!
« Ne doivent si souvent aboutir qu'au trépas!
« A vos yeux tous les jours, savants jurisconsultes!
« Paraissent les débats, les procès, les insultes,
« Ou ces noirs attentats que l'abime infernal
« Fait commettre et traduit à votre tribunal :
« Vous devez vous nourrir du fiel de la dispute,
« A mille déplaisirs votre vie est en butte :
« Et vous que la science embrase de ses feux

« Et qui sans tout savoir ne pouvez vivre heureux!
« A parcourir son champ votre ardeur vous invite;
« Mais ne voyez-vous pas qu'il n'a point de limite?
« Toi, tu cours à la gloire, intrépide soldat!
« Déjà, je te vois mort sur le champ du combat.
« Vous courez après l'or, avares de ce monde!
« Que ferez-vous un jour de cette fange immonde?
« Tu prétends te vautrer dans les sâles plaisirs!
« Pécheur, crois-tu pouvoir contenter tes désirs?
« Ministres du Seigneur et pasteurs de nos âmes,
« Sans doute vous brûlez de ses divines flammes;
« Vous buvez tous les jours le pur sang de l'Agneau;
« Dans les jardins sacrés vous menez son troupeau.
« Dieu sans doute en vos cœurs répand mille délices,
« Il sait en doux plaisirs changer vos sacrifices.
« Pourrais-je préférer, sans faire outrage au Ciel,
« Le berger de nos bois à celui de l'autel?
« Mais souvent, à l'enfer arrachant des victimes,
« On risque de tomber dans ses profonds abîmes.
« O vous tous qui vantez vos plaisirs passagers,
« Ils sont loin de valoir les plaisirs des bergers!
« Malgré tous vos honneurs et vos biens de fortune,
« Vous vivez sous le poids d'une vie importune.
« Nous qui de la houlette avons su faire choix,
« Nous aimons les ruisseaux, les vallons et les bois:
« Etrangers aux remords que le crime fait naître,
« Nous embouchons joyeux notre flûte champêtre. »
Ainsi frappaient les airs les hymnes favoris
Que les bergers tiraient de leurs cœurs attendris,
Et l'écho d'alentour répétant leurs cantiques
Faisait monter au Ciel leurs accents magnifiques.
Alors notre berger attendri jusqu'aux pleurs
De son calme séjour savoure les douceurs.
Il préfère aux palais sa pauvre bergerie;
Et reporte ses yeux sur sa troupe chérie.

Ses brebis ont pour lui des charmes tout nouveaux,
Il les voit paître au loin sur des riants coteaux.
Les unes, sous l'abri d'un rocher solitaire,
Savourent la fraîcheur d'une ombre salutaire;
A sa mère attaché, loin de l'aigle cruel,
L'agneau penche son cou sur son sein maternel.
D'autres abandonnant les brebis paresseuses
Vont affronter des monts les cimes orgueilleuses.
Il en est que la soif guide vers les ruisseaux;
D'autres vont sur leurs pas se mirer dans les eaux.
Mais celles que l'amour vers le berger entraîne,
C'est toujours à ses pieds que le cœur les enchaîne;
C'est là que de ses dons il les comble à son tour :
Qu'il se plaît à bénir son paisible séjour.
Mais déjà le soleil fuit et fait place aux ombres;
Dans les plaines déjà flottent leurs voiles sombres.
Phébus va se coucher ; à peine sur les monts
Paraît encor l'éclat de ses derniers rayons :
Le berger le salue, il le voit disparaître;
Alors, se saisissant de son cornet champêtre,
Il invite au départ son troupeau dispersé
Qui tout autour de lui bientôt est ramassé.
S'il est une brebis à l'appel indocile,
Pour aller la chercher il prend une aile agile.
Il se met en avant, et le troupeau le suit.
Il arrive au bercail, et déjà c'est la nuit.
Reposez, leur dit-il, ô mes brebis chéries !
Reposez dans ce parc ensemble réunies,
Dormez, dormez en paix, jusqu'à ce que demain
La porte vous en soit ouverte par ma main.
Ainsi dit, il revient à sa chère cabane
Manger quelques gibiers dérobés à Diane.
Il rend grâces à Dieu pour ses nombreux bienfaits;
Il ferme sa paupière et s'endort dans la paix.
Son sommeil est profond, nul songe, nul fantôme

Ne le viennent troubler sur son lit fait de chaume,
Et quand l'aube du jour vient reluire à ses yeux,
Il se lève et son cœur se porte vers les Cieux.
Il voit en paix le fil de ses belles journées
Former l'heureux tissu de ses longues années:
Il vit sobre, ignoré; ses plus riches habits
Sont faits de la toison de ses chères brebis.
Dans le calme des bois, jamais l'inquiétude
Ne saurait assaillir sa belle solitude.
Là, Dieu répand sur lui les dons de son amour
Qu'il a soin de payer par un juste retour.
Ainsi coule sa vie, et son âme innocente
Ne sent point les regrets que l'inconduite enfante;
Loin du fracas du monde et de ses favoris,
Il ne trouve de beau que ses troupeaux chéris.
Les ruisseaux, les vallons, les coteaux, les montagnes,
Les prés, les bois, les fleurs et l'émail des campagnes;
Voilà tous ses trésors, voilà tout son bonheur;
Voilà tous les objets qui sont chers à son cœur;
Objets sans doute chers aux yeux de tous les hommes;
Mais hélas! très-souvent, insensés que nous sommes!
Nous n'attachons nos cœurs qu'à des biens passagers,
Et nous comptons pour rien les plaisirs des bergers.

1838

# À M. DANDRÈS, CURÉ D'AYAS

**A L'OCCASION DE SA MESSE NOUVELLE**

le 8 juin 1864.

Sur les ailes du temps tout s'enfuit, tout s'envole.
Dix lustres révolus pèsent sur ton étole;
Dix lustres dérobés aux douceurs du repos;

Dix lustres de combats, de zèle et de travaux.
Et pourtant tes vieux jours gardent encor la sève
De tes jours de printemps écoulés comme un rêve.
Une source qui coule et ne tarit jamais
Révèle aux yeux d'Ayas le cours de tes bienfaits.
Porte pour un instant tes regards en arrière.
Que de lauriers semés sur ta longue carrière !
A travers cinquante ans ton grand cœur n'a battu
Que pour Dieu, pour sa gloire et l'aimable vertu.
Par ta voix dans le bien ta paroisse affermie;
Le scandale détruit, l'ignorance bannie;
L'amour des sacrements répandu dans les cœurs.
Une foi toujours vive unie aux bonnes mœurs.
Cette église qui doit à l'ardeur de ton zèle
Ces milliers d'ornements qui la rendent si belle;
Ce clocher surmonté d'un trône glorieux
Elevé par tes mains à la Reine des Cieux !
Ces chapelles sans nombre étalant leurs richesses
Et puisant leur éclat dans tes propres largesses;
Ces cloches dont la voix réduite à l'unisson,
Doit à leurs doux concerts associer ton nom.
Ces secours si fréquents prêtés à l'indigence;
Ces soins continuels prodigués à l'enfance;
Cet asile pieux ouvert à l'orphelin,
Pour lui donnèr l'habit, la science et le pain :
Ces saintes missions par tes mains dirigées,
Où Dieu sous ses drapeaux vit tant d'âmes rangées;
Ces jeunes étudiants élevés par tes soins;
De tes rares faveurs ces vingt prêtres témoins;
Ces rênes du pouvoir qu'une époque orageuse
N'a jamais pu ravir à ta main vigoureuse.
Cette aimable douceur jointe à la fermeté,
Qui sait faire si bien aimer l'autorité;
Cet empire sacré que dix lustres de zèle
Donnent au bon pasteur sur la brebis fidèle

Ce peuple qui t'adore et veut compter en vain
Les bienfaits jour et nuit échappés de ta main :
Tel est le champ d'honneur qui s'offre à ta paupière,
Durant les cinquante ans de ton saint ministère.
Nous savons maintenant pourquoi la croix d'honneur
Brille sur ta poitrine avec tant de splendeur :
Nous savons maintenant, nous savons à quel titre,
Tu t'enchaînes au char d'un illustre chapitre:
Pourquoi dans le clergé, du Mont-Rose au Mont-Blanc,
L'archiprêtre d'Ayas tient un si noble rang:
Pourquoi les Valdôtains à son peuple s'unissent
Pour vanter le pasteur que ses troupeaux bénissent:
Nous savons maintenant pourquoi dans ce beau jour,
Chacun lançait vers toi des regards pleins d'amour,
Quand offrant à ton Dieu ton nouveau sacrifice,
Tu serrais dans ta main ton précieux calice.
Ah! vénéré pasteur! Dans ce jour solennel
Tu peux dire : *Il est temps que je m'envole au Ciel.*
Mais tu n'as pas encore achevé ta carrière.
Ta présence à ton peuple est encor nécessaire ;
Poursuis donc, oui, poursuis tes glorieux travaux :
Pour le prêtre, ici-bas, il n'est point de repos.
Il est vrai, ta couronne est déjà des plus belles ;
Mais tu peux l'enrichir de guirlandes nouvelles,
Et l'orner de fleurons toujours plus précieux.
L'arbre chargé de fruits est encor vigoureux.
Quand on a ta santé, ta force et ton courage,
A soixante-quinze ans on est au fort de l'âge,
Et le fardeau d'un siècle est à peine accablant,
Quand on a la vigueur de ton tempérament.
Tu n'as pas toutefois éludé la fatigue :
Toujours de ta santé tu t'es montré prodigue.
Ah! c'est que le travail t'a rendu vigoureux.
La rouille n'atteint pas le soc laborieux.
Dieu puissant! dans tes mains tu tiens nos destinées;

C'est toi qni fais couler ou tarir nos années :
Pour le bien de son peuple et pour notre bonheur,
Daigne du haut du Ciel bénir ce bon pasteur.

---

# A LA VIERGE IMMACULÉE

## LES HABITANTS DE LA CITÉ D'AOSTE.

### LE JOUR DE LA BÉNÉDICTION

### DE LA CHAPELLE GOTHIQUE DU SAINT-ROSAIRE DANS LA CATHÉDRALE.

*Le mois de novembre* 1864.

Chapelle magnifique!
A nos derniers neveux
Sous ta voûte gothique
Parle de leurs ayeux.
Dis-leur qu'ici Marie
N'eut que des fils soumis
Et que tu dois la vie
A leurs dons réunis.

Dis aux races futures
Qu'ils ont fui le levain
Des doctrines impures
De Luther. de Calvin.
Dis-leur que l'hérésie
Les a fait frissonner
Et que, s'ils t'ont bâtie,
C'est pour la condamner.

Descends, ô tendre mère
Du peuple Valdôtain!
Dans ce beau sanctuaire
Elevé par sa main.
Bénis celui qui prie
Aux pieds de ton autel :
Fais sur notre patrie
Couler les dons du Ciel.

Vierge toujours fidèle
A la loi du Seigneur!
La faute originelle
N'a point souillé ton cœur.
Sans tache et sans souillure
Tu parais à nos yeux ;
Ta belle âme est plus pure
Que les astres des Cieux

C'est l'Eglise, c'est Pie
Qui nous l'a dit à tous.
Nous le croyons, Marie !
Le croire, c'est si doux.
Rose de nos montagnes!
Embellis nos vallons.
Beau lis de nos campagnes!
Parfume nos gazons.

Quand souffle la tempête,
Enchaîne sa fureur :
Mets ton pied sur la tête
Du serpent corrupteur.

Quand du Ciel la colère
Doit éclater sur nous,
Montre-toi notre mère,
Désarme son courroux.

---

# AU RÉVÉREND PÈRE LAUREN'

### FONDATEUR DU REFUGE DES PAUVRES.

Souffre qu'en ce beau jour ma muse se réveille
Et fasse résonner un hymne à ton oreille.
Sous le modeste froc dont Dieu t'a revêtu
Je vois un noble cœur qui bat pour la vertu;
Qui sait associer l'amour de la patrie
Aux trésors de l'esprit, à l'éclat du génie:
Je vois un bienfaiteur qui vient à pleines mains
Répandre ses bienfaits sur ses chers Valdôtains
Dès l'heure où tu quittas les rives de la Doire,
Partout de ton pays tu propageas la gloire;
Le couvrir de lauriers, lui donner le bonheur,
Tel a toujours été le rêve de ton cœur.
Sur les bords de l'Isère et sur ceux de la Seine,
De son doux souvenir ton âme toujours pleine
N'a songé qu'à trouver le secret merveilleux
De bannir sa misère et de le rendre heureux.
Ce noble plan n'est plus le sujet de tes rêves
Tu l'as si bien conçu qu'aujourd'hui tu l'achèves.
Il faut à ta patrie un abri protecteur
Où le pauvre se cache et trouve le bonheur.
Et bientôt va surgir dans cette ville antique
Cet asile sacré, ce palais magnifique

Où vivront réunis par ton cœur libéral
Tous les infortunés de ton pays natal.
Mais, quels lieux! quel Pérou si fécond en richesses!
Ont pu mettre en tes mains de si grandes largesses?
Un fils de S. François connaît-il les ressorts
Qu'il faut faire jouer pour avoir des trésors?
Tu les connais sans doute et ta voix éloquente
Fait passer mille dons dans ta main bienfaisante.
Les bienfaits à répandre à ton choix sont laissés,
Et c'est sur ton pays que tu les a versés.
C'est un de ses enfants, qui fit vœu d'indigence,
Qui l'enrichit de l'or dont regorge la France.
Aussi ton nom béni qu'il place au premier rang
Est déjà proclamé du Mont-Rose au Mont-Blanc;
Et la postérité, dans ses justes hommages,
Le fera parvenir jusqu'à la fin des âges.
De toutes les vertus ton cœur s'est enrichi;
Sous le poids des travaux tes cheveux ont blanchi;
Ta plume fut féconde et les chaires de France
Long-temps ont retenti de ta mâle éloquence.
Qui ne connaît ton nom dans le monde savant?
Qui ne découvre en toi l'ornement du couvent?
Qui n'admire ton zèle et les nombreux services
A ton ordre rendus par tant de sacrifices?
Mais tous ces beaux lauriers ont ils autant de prix
Que ceux que tu fais naître au sein de ton pays?
Le plus doux des plaisirs, au sortir de la vie,
C'est d'avoir fait du bien à sa chère patrie;
C'est d'avoir essuyé les pleurs de ses enfants
Tel sera ton bonheur. Et nous, dans nos doux chants,
Riches de ses bienfaits et pleins de sa mémoire,
Quand du Père Laurent nous chanterons la gloire,
Nous ferons résonner ce glorieux refrein :
C'est le Vincent de Paul du peuple Valdôtain.

1866

# SACRÉ CŒUR DE MARIE.

### TRADUCTION D'UN HYMNE DE SILVIO PELLICO.

Après le cœur du Rédemptenr du monde,
Ton cœur, Marie est le meilleur des cœurs :
Tout nous le dit : le ciel, la terre et l'onde
N'ont qu'une voix pour prôuer tes faveurs.
Dans ce cœur saint se confondent ensemble
Et l'innocent qui bénit tes bontés,
Et le pécheur qui te prie et qui tremble
Sous le fardeau de ses iniquités.

A l'univers, Vierge pure et féconde!
Pour t'honorer, ton Fils aime à s'unir.
Beau lis des champs que de sa bave immonde
L'affreux serpent n'à jamais pu sâlir!
Le sacré cœur de l'Agneau sans souillure
Qui nous sauva de l'abîme infernal,
Ruisseau sorti d'une source si pure,
Qui l'a formé? C'est ton sang virginal.

Vive le cœur de l'auguste Marie,
Dont la beauté tient captifs dans ses fers,
Les Chérubins dans l'heureuse patrie,
Et les mortels dans ce bas univers!
Ah! prends mon cœur, Vierge compatissante!
Embrase-le de ton amour divin.
Si tu le veux, Vierge toute-puissante !
Tu peux en faire un cœur de séraphin.

De ton cher Fils le cœur bat d'allégresse
Et se répand sur ton cœur maternel.

Jamais deux cœurs si riches en tendresse
Ne sont sortis des mains de l'Eternel.
Hélas ! enfants affaiblis par le crime
Et pénétrés d'nne juste frayeur,
Comment te rendre un honneur légitime?
Comment oser te donner notre cœur?

Ah! Déposez ces craintes éphémères,
Répond Marie, enfants, venez à moi...
Je ne saurais rejeter vos prières;
De vous bénir je me fais une loi.
Serrez-vous tous autour de ma personne;
Toujours, partout, suivez-moi pas à pas.
Malgré l'orage et la foudre qui tonne,
Non, mes enfants, vous ne périrez pas.

1834

---

## SACRE DE MONSEIGNEUR JANS

Qui l'eût dit qu'en des temps si noirs, si pleins d'orages,
Devait briller pour nous, sous un ciel sans nuages,
Un jour si solennel?
Et pourtant c'est au sein de nos douleurs amères,
Au milieu des éclairs, au milieu des tonnerres,
Que nous vient l'arc-en-ciel.

Un nom vient de tomber de la bouche de Pie !
Nom qui doit à jamais illustrer la patrie !

Nom cher au Valdôtain!
Et des rives du Tibre aux rives de la Doire,
Ce nom porté bien haut, sur l'aile de la gloire,
A retenti soudain.

Quel est ce nom? C'est JANS : Ah! c'est à juste titre
Qu'il rayonne chez nous de l'éclat d'une mître,
Qu'il brille au premier rang.
Le peuple, le clergé, la vieillesse, l'enfance,
Tous vantent ses vertus, ses talents, sa prudence,
Du Mont-Rose au Mont-Blanc.

Eglise Valdôtaine! entonne tes cantiques;
Reprends en ce beau jour tes habits magnifiques
Et ton antique éclat.
Et toi, nouveau Pasteur que la grâce protége,
Pour l'honneur du pays va t'asseoir sur le siége
De Joconde et de Grat.

Cinq siècles... Quel rempart entravait la carrière,
Pour aller sur ce siége embrasser un confrère
Né du sang valdôtain!
Ce rempart à tes pieds se brise et tu l'emportes.
Hé quoi? Quand à Samson Gaza ferme ses portes,
Craint-il ses gonds d'airain.

Tu sais l'art de régner : ton zèle et ta sagesse
Nous ont déjà dotés de huit ans d'allégresse
Et de calme profond.
Pasteur au gré du peuple, au gré du sacerdoce,
Il ne manquait sans doute à ta main qu'une crosse.
Qu'une mitre à ton front!

Pour toi, Zorobabel, quel triste ministère !
Le temple n'était plus et tout dans la poussière
Se trouvait englouti.
Mais il n'est point de fiel au fond de ton calice
Tu n'as qu'à conserver le brillant édifice
Que tes mains ont bâti.

Vous, auteurs de ses jours, bon père, bonne mère.
Dans l'immortel Eden où tout vit, tout prospère,
Pourquoi le devancer?
Pardon ; si je vous prête unr secrète envie
De quitter un instant la céleste patrie
Pour venir l'embrasser.

Hellex! Quel vif éclat dans les eaux que tu roules!
C'est la terre des Lis (1) sur laquelle tu coules,
Qui dore ainsi tes flots.
Ah ! coule désormais, orgueilleux de tes ondes;
Aoste va moissonner sur tes rives fécondes
Ses lauriers les plus beaux.

Champorcher, Gressonney, Courmayeur et La-Thuile,
Sur vos pics sourcilleux volez d'une aile agile,
Et chantez tour à tour.
Puis unissant vos chants à ceux de la patrie
Faites passer nos voix et nos flots d'harmonie
Aux pays d'alentour.
1er mai 1867.

(1) Lillianes patrie du nouvel évêque.

# SUR LA TOMBE DE M. GAL.

Que ferons-nous, Seigneur, pour expier nos crimes?
Faut-il pour t'apaiser des milliers de victimes?
Frappe, frappe, toujours nous baiserons ta main.
Cependant tout pécheurs, tout ingrats que nous sommes,
Daigne te rappeler que nous sommes des hommes,
Que nos cœurs ne sont pas d'airain.

Dans le cours d'une année, ô grand Dieu! quelles pertes!
Ce n'était pas assez de vingt tombes ouvertes;
La mort sur Gal encor décharge sa fureur.
Telle de l'aquilon l'haleine meurtrière
Ne cesse de souffler que lorsque le parterre
A perdu sa plus belle fleur.

Notre clergé, grand Dieu! Veux-tu donc qu'il périsse?
Et l'honoreras tu d'un regard plus propice,
Quand tu verras le vide et l'effroi dans ses rangs?
Seras-tu plus docile à ses humbles prières,
Quand il aura perdu ses modèles, ses pères,
Et tous ses plus beaux ornements?

Pardon, pardon, Seigneur! excuse ce langage.
N'es-tu pas le seul Saint, le seul Bon, le seul Sage?
Non; ce n'est pas à nous de blâmer tes desseins.
C'est quand le fruit est mûr que ta main le ramasse;
C'est quand le juste meurt qu'il va prendre sa place
Et briller avec tous les Saints.

Il n'est donc plus, hélas! il n'est plus ce grand homme
Dont le nom glorieux retentissait à Rome,
A Florence, à Turin, à Londres, à Paris.
Ses travaux soutenus par son profond génie,
Des trésors renfermés au sein de la patrie
Ont fait connaître au loin le prix.

Son œil a tout sondé dans la vallée entière,
Son souffle a dissipé cette épaisse poussière
Par les siècles collée à nos vieux parchemins.
Toujours de son pays il a rêvé la gloire.
Tous les matériaux de notre vieille histoire,
Il les tenait entre ses mains.

Que de fois l'étranger heureux de le connaître,
Recourait aux leçons de cet habile maître
Qu'entendit le lévite à travers quarante ans.
Que de fois subjugués par sa noble parole,
Les élèves jadis formés à son école,
Ont dû tressaillir sur leurs bancs.

Qu'il était beau de voir l'humilité profonde
De cet homme chéri, vanté de tout le monde!
Ceux qui sont vraiment grands sont petits à leurs yeux.
Songe-t-il le ruisseau que son onde est limpide?
Soupçonne-t-il l'enfant que son âme est candide?
Sait-il l'or qu'il est précieux?

S'il eut du moins laissé nos âmes héritières
De ses rares vertus, de ses vastes lumières;
Nos yeux sur son tombeau répandraient moins de pleurs:

Tous ces trésors, hélas! sont captifs dans sa bière :
Ainsi l'astre du jour terminant sa carrière,
Nous cache toutes ses splendeurs.

Réjouis-toi, Torgnon, d'avoir produit deux hommes
Qui se sont distingués dans le siècle où nous sommes
Et qui dans notre cœur méritent des autels.
DUC et GAL, ces deux fils qui te doivent la vie.
Ont trop comblé de dons notre chère patrie,
Pour qu'ils ne soient pas immortels.
17 décembre 1868.

---

# HYMNE A PIE IX.

## SES NOCES D'OR.

Le 11 avril 1869,

Il est un demi-siècle, en ce jour d'allégresse
Dans les mains de Mastaï tout brillant de jeunesse,
S'incarnait l'Eternel :
Mais aujourd'hui c'est Pie, un successeur de Pierre,
C'est un noble vieillard que le monde vénère,
Qui monte au saint autel.

Quel spectacle, grand Dieu! pour le Ciel et la terre!
Jésus Christ à ses pieds voit son digne Vicaire
Implorant ses faveurs.
Le monde voit son chef, comme un autre Moyse,
Levant ses mains au Ciel, pour calmer de l'Eglise
La crainte et les douleurs.

Oui, monte, saint Vieillard, à cet autel propice
Où tes mains ont offert l'auguste sacrifice
A travers cinquante ans.
Tous les yeux sont sur toi, vénérable et saint Père!
Tandis que monte au Ciel l'encens de la prière,
Ah! bénis tes enfants.

Ton nom nous est si cher : ton amour nous enflamme.
Dirigés par ta main, réchauffés par ta flamme,
Nous sommes pleins de foi.
Quand nous voyons l'éclat de ta grandeur suprême,
C'est l'image de Dieu, c'est Jésus-Christ lui-même
Que nous voyons en toi.

Te voir dans la souffrance est pour nous si pénible!
Aucun glaive ne va frapper ton cœur sensible
Sans passer par nos cœurs.
Ah! coulez de nos yeux, oui, coulez, larmes pures :
Allez cicatriser ses profondes blessures;
Mêlez-vous à ses pleurs.

St-Léon! La tiare a brillé sur ta tête.
Vois-tu ton successeur en ce jour de ta fête,
Luttant contre l'enfer ?
De combien d'Attila, méprisant leurs menaces,
N'a-t-il pas déjà fait, en marchant sur tes traces,
Courber le front si fier.

En nous tenant serrés autour de sa personne,
De tant d'ingrats jaloux de ravir sa couronne,
Nous bravons le courroux.

Quand la mer jusqu'au Ciel soulèverait ses ondes,
Nous ne saurions tomber dans ses grottes profondes,
Si Pie est avec nous.

Pourrait-il, le Seigneur, rejeter sa prière;
Un cœur plus généreux, plus noble sur la terre,
Où veut-on le chercher?
Et pour que Dieu pardonne à la faiblesse humaine,
Où trouver une voix plus pure que la sienne,
Plus propre à le toucher?

De tous les cœurs chrétiens le grand Pie est l'idole :
Chacun, dans ce beau jour, veut offrir une obole
A l'Epoux couronné.
Nous sommes à tes pieds, aux pieds d'un si bon maître :
Bénis les habitants du beau pays champêtre
Où Saint Anselme est né.

---

# LE CONCILE DU VATICAN.

*Ouverture* 8 *décembre* 1869.

Du haut du Vatican, jusqu'au bout de la terre
A retenti la voix du Successeur de Pierre :
Le Concile est ouvert.
L'appel est général : les peuples hérétiques
Peuvent, sans nul obstacle, avec les cotholiques,
S'y rendre de concert.

Les Juges de la Foi se dirigent vers Rome,
Et nous les verrons suivre, unis comme un seul homme,
Le Pontife Romain.
Tels, vont à l'océau tous les fleuves du monde;
Ils n'ont qu'à voir le Tibre et qu'à suivre son onde,
Pour savoir leur chemin.

Pontifes du Seigneur, qu'il est grand votre empire!
L'enfer perd sa puissance et l'hérésie expire
En luttant contre vous.
Arius, Eutichès, Photius, Dioscore,
Jean Hus, Luther, Calvin et mille autres encore
Sont tombés sous vos coups.

Dieu l'a promis, il doit, jusqu'à la fin des âges,
Diriger par vos mains, à travers les orages,
La barque du pêcheur.
De ce sombre univers vous êtes la lumière;
C'est par vous que le Ciel communique à la terre
Sa plus vive splendeur.

Je veux, a dit l'impie, en sa noire malice,
Je veux que de la Foi le fragile édifice
Soit renversé partout.
Vains efforts! Vain espoir! à tous ses traits en butte,
L'Eglise a su le vaincre et témoin de sa chûte
Elle est toujours debout.

Elle compte bientôt vingt siècles d'existence.
Mille fois, si le Ciel n'avait pris sa défense,
Elle aurait succombé.

Non; tandis qu'à vos pieds le monde a vu s'abattre
Le sceptre des tyrans armés pour la combattre,
Le sien n'est pas tombé.

O Rome ! Tu le sais, grande était la puissance
De ces anciens Romains dont vantaient la vaillance
Ton peuple et ton Sénat.
Mais, n'exalte pas trop leur force et leur courage.
Tes Pontifes chéris font briller ton visage
D'un bien plus vif éclat.

Ils brûlaient des cités : vous, ô Pasteurs des âmes,
D'un amour tout divin vous allumez les flammes
Dans le cœur du mortel.
Ils savaient le secret de conquérir la terre,
Vous, vous nous enseignez l'art bien plus nécessaire
De conquérir le Ciel.

Ils couraient pour s'inscrire au temple de Mémoire ;
Vous prenez, pour atteindre une plus noble gloire,
Un plus sublime élan.
On les voyait vainqueurs, monter au Capitole;
On vous voit, le front ceint d'une riche auréole,
Monter au Vatican.

Là, de tous les Pasteurs la foule réunie
Est fière de marcher sur les traces de Pie
Son divin conducteur.
Telle on voit des guerriers la phalange intrépide
S'élancer sur les pas du héros qui la guide
Dans le champ de l'honneur.

Vous êtes, saints Prélats, nos maîtres, nos modèles;
De l'enfer conjuré les portes pourraient-elles
Prévaloir contre vous?
Non, non; Dieu nous l'a dit: l'Esprit Saint vous éclaire.
Oracles du Très-Haut! parlez : la terre entière
Vous écoute à genoux.

---

# À MONSEIGNEUR JANS

## REVENANT DU CONCILE.

29 *juillet* 1869.

Monseigneur,

Jadis, quand l'âme émue et le cœur attendri,
Poitiers vit revenir son apôtre chéri,
La France ivre de joie embrassant son Hilaire,
Oubliait ses regrets en retrouvant son père.
Tels, en ce jour heureux où tu reviens à nous,
Nous nous abandonnons aux transports les plus doux.
Nous oublions le deuil qu'a produit ton absence,
Ne pensant qu'au bonheur que nous rend ta présence.
Aussi toi, comme Hilaire, au milieu des combats,
Tu laisses triomphant la trace de tes pas.
Aussi toi, comme Hilaire, en sortant de l'arène,
Tu couvres de lauriers l'Eglise valdôtaine.
Pouvais-tu jamais prendre un plus sublime élan?
D'Aoste nous t'avons vu voler au Vatican,
Et là, de l'Esprit Saint recevant les lumières,
T'unir dans le Concile à la foule des Pères,
Condamner avec eux les doctrines du jour,
Faire trembler Satan au fond du noir séjour,

Donner le coup de grâce au fier Gallicanisme
Et réduire aux abois le matérialisme.
Dès ce jour, à la voix du Pontife Romain,
Nous sommes sûrs d'entendre un oracle divin.
C'est un dogme de foi! le pape est *infaillible.*
Ce dogme nous procure une joie indicible.
De l'air du Vatican encor tout parfumé,
Tu reviens à ton peuple. ô pasteur bien-aimé!
Tu répands dans les cœurs la plus sainte allégresse.
Tu les fais palpiter de la plus douce ivresse.
Plus le Ciel loin de nous prolongea ton séjour,
Plus est doux le plaisir que nous rend ton retour.
Nous venons à tes pieds en ce jour plein de charmes,
Nous jeter humblement, attendris jusqu'aux larmes.
Bénis tes chers enfants, bénis-les de ta main,
Pour ta part, comme au nom du Pontife Romain.

---

## MORT DE L'EGLISE GALLICANE.

8 *juillet* 1870.

SONNET.

Pourquoi tarder encor? Cache-toi dans la bière,
Eglise Gallicane, il est temps de mourir.
Les lauriers dont tu fus jusqu'à ce jour si fière,
Ces lauriers sur ton front viennent de se flétrir.
Du haut du Vatican jusqu'au bout de la terre,
Des juges de la foi la voix s'est fait ouïr.
Te voilà condamnée et réduite en poussière ;
Ton Bossuet lui-même à son tour doit pâlir.
L Esprit Saint a parlé; le Pape est *infaillible.*

Au Concile aujourd'hui l'appel n'est plus possible.
De l'erreur est tombé le dernier boulevart.
  Tremblez, vous ennemis des vérités divines :
Afin de foudroyer vos perverses doctrines,
Il ne faut plus qu'un mot de l'auguste Vieillard.

---

# MES ÉTRENNES

# AUX ENFANTS DE LA MAITRISE

*Pour le 1er jour de l'an* 1871.

Jeunes enfants de la Maîtrise !
Vous êtes là pour nous charmer :
Petits anges de notre Eglise !
Qui pourrait ne pas vous aimer ?
Témoins de votre paix profonde,
Nous envions votre heureux sort.
Nous voguons sur la mer du monde:
Vous, vous reposez dans le port !

Cachés dans votre solitude,
Echappant aux regards humains,
Vous coulez sans inquiétude
Des jours tranquilles et sereins.
Dans votre cœur la joie abonde;
Vous ne voyez que le Saint Lieu.
A quoi sert-il de voir le monde ?
Quand on n'aime à voir que son Dieu.

Vous faites l'office des anges :
Vous entourez les saints autels.
De Dieu vous chantez les louanges,
Sous les regards des Immortels.
Lorsque vous priez dans le temple,
Vers le Ciel élevant les yeux,
Le bon peuple qui vous contemple
Vous prend pour des anges des Cieux.

Notre cœur sur vos cœurs s'épanche,
Comme coule l'eau des ruisseaux.
Ainsi, du cerf la soif s'étanche,
Lorsqu'il trouve de pures eaux.
Quand sur vous notre œil se repose,
Nous admirons votre candeur :
Nous croyons voir la fraîche rose
Nous embaumant de son odeur.

Petits enfants du Sanctuaire !
Croissez à l'ombre de l'autel ;
Poursuivez la belle carrière
Qui doit vous mener droit au Ciel.
Dans les beaux jours de votre enfance,
Imitez le petit Joas ;
Et préférez votre innocence
A tous les trésors d'ici-bas.

Comme Joas, soyez dociles
Aux leçons des Joas chéris
Qui guident dans des champs fertiles
Vos pas encor mal affermis.

Un jour vous aurez à combattre
Les Athalie et les Nathan,
Armez-vous bien pour les abattre :
Ces vœux sont mon étrenne d'an.

---

# A TROIS NOUVEAUX PRÊTRES

*Et surrexit Jonathas loco Judæ fratris sui.*
1 Macch 9, 31.

Quand du fameux Judas la mort impitoyable
Vint jadis arrêter l'impétueux élan :
L'ennemi vit passer son glaive formidable
Aux mains de Jonathas, de Simon et de Jean.

A notre œil aujourd'hui s'offre la même scène.
Les Charvet, les Glarey, les Bibois ne sont plus.
Hélas ! sur leurs tombeaux fermés encore à peine
Ne ferons-nous au Ciel que des vœux superflus?

Non, de ces combattants les rangs ne sont plus vides
Et l'enfer n'a plus droit de se glorifier.
Dieu, pour ressusciter ces soldats intrépides,
Nous donne les Grappein, les Abram, les Ruffier.

Marchez donc sur leurs pas : armez-vous de leurs glaives;
Luttez contre Satan; dissipez ses erreurs.

Le premier de vos vœux. le plus beau de vos rêves
Doit être d'opérer la conquête des cœurs.

Que chacun d'entre vous, comme un nouvel apôtre,
Combatte du Seigneur les glorieux combats.
Quand l'un tombe, la Ciel en fait surgir un autre,
L'homme meurt, il est vrai, le prêtre ne meurt pas.

Jusqu'à la fin des temps il lutte dans l'arène ;
Il n'est ici pour lui ni trêve ni repos.
Quelques anneaux, hélas! manquent-ils à la chaine ?
Dieu, pour la rattacher, en trouve de nouveaux.

Ne regrettez donc plus les baisers d'une mère :
A votre tendre père il vous faut dire adieu.
N'ayez plus d'autre but que le saint ministère.
Peut-on vivre pour soi, quand on est tout à Dieu.

4 juin 1871.

---

# A PIE IX

**VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE**

## DE SON ÉLÉVATION AU SOUVERAIN-PONTIFICAT

*le 16 juin 1871.*

Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est
Esther, 15. 13.

STANCES.

O Pie! Il est bien lourd le poids de la tiare
Qui pèse sur le front des Pontifes Romains.

De ses lustres peur eux le Ciel toujours avare
Ne leur en donne pas cinq qui soient vraiment pleins.

Non; non; jamais des jours des successeurs de Pierre
Le Seigneur jusque-là n'a prolongé l'éclat.
Qu'ils soient jeunes ou vieux, en montant sur sa chaire,
Atteindront-ils les ans de son pontificat?

Nul pape jusqu'ici n'a vu les jours de Pierre.
Mais Pie est-il sujet à cette dure loi?
Non, non; poursuis joyeux ta brillante carrière.
*La loi dont il s'agit n'est pas faite pour toi,*

Reste donc à ton poste et guide cette barque
Qui brave sous ta main la fureur des autans.
Ravis, Seigneur, ravis ses ciseaux a la Parque,
Ou bien prends sur nos jours pour prolonger ses ans.

# EN L'HONNEUR DE PIE IX

**A L'OCCASION DE LA FÊTE CI-DEVANT.**

## FEUX DE JOIE

**Au sommet du Mont-Emilius.**

(Altitude 2595.)

*La nuit du* 31 *juillet* 1871.

ODE.

Est-il du Ciel ou de la terre
Ce feu qui pareil aux éclairs
Vient d'inonder notre paupière,
En se balançant dans les airs ?
L'ange est-il descendu dans une nuit sans voiles
Pour venir l'allumer sur le front des Titans?
Ou l'homme est-il monté sur l'aile des autans
Pour aller l'allumer au séjour des étoiles?

Quelle que soit ton origine,
Présent de la terre ou des cieux!
D'une voix humaine ou divine,
Feu brillant! va dire en tous lieux :
Que, si pour t'élever jusqu'au niveau des anges,
Tu pris un si rapide, un si sublime élan,
C'est que du Prisonnier qui pleure au Vatican
Tu voulais faire au Ciel parvenir les louanges:

Emilius! O mont sublime!
Image de l'Horeb en feu,
Lorsque Moyse sur sa cime,
Rayonnait des splendeurs de Dieu!
Tu viens de recevoir une nouvelle vie :
Le baptême de feu qui t'a rendu chrétien,
Veut que ton front altier cesse d'être payen:
Quitte donc ton vieux nom et prends celui de Pie.

Héros de cette caravane,
Parrains du géant baptisé!
N'appelez plus d'un nom profane
Votre filleul divinisé.
Pensez que la tiare éclate sur sa tête,
Qu'il tient en main les clefs du royaume des Cieux.
Abordez tous les ans son trône glorieux,
Et là, voisins du Ciel, faites-en la conquête.

---

# A PIE IX

*le 24 août 1871.*

ODE.

Exultavit ut gigas ad currendam viam.
Psal. 18. 6.

Pie! Ainsi qu'un géant tu poursuis ta carrière,
Fier des ans sur ton front par le temps amassés.
Nul Pontife Romain n'a vu les jours de Pierre:
Et toi, tu les as vus, tu les as dépassés!!!

Ah! C'est que dans ces jours d'orage
Où Satan contre Dieu déchaîne sa fureur,
Il faut ta force et ton courage
Pour guider, comme il faut, la barque du pêcheur.

Qui connait mieux que toi les complots et les trames
Que l'esprit infernal ourdit contre le Ciel?
Qui connait mieux que toi l'art d'étouffer les flammes.
Qu'il allume partout pour consumer l'autel?
Non, de l'enfer la horde impie
Ne pourra triompher malgré tous ses assauts.
Dieu prolonge les jours de Pie,
Pour sauver l'univers d'un déluge de maux.

O fier hérésiarque ! il faudra t'y résoudre :
Quand le Pape a parlé, pour toi tout est fini.
Il ne faut que sa voix pour te réduire en poudre :
L'Eglise au Vatican ainsi l'a défini.
Libre penseur, faux doctrinaire,
Le Syllabus est là pour vous faire rougir.
Pie est l'oracle; il faut vous taire.
La cause est sans appel, il faut croire ou périr.

Non, ce n'est plus le temps ou du Pape au Concile
L'erreur en appelait pour trouver un appui.
Dans le Gallicanisme elle avait un asile :
Mais elle ne saurait l'y trouver aujourd'hui
Pie a sonné sa dernière heure ;
Son cadavre au tombeau n'inspire plus d'effroi.
L'exhumer de cette demeure,
C'est là, sans contredit, renoncer à la Foi.

Dès l'heure où tu montas sur le trône de Pierre,
Tu n'as eu, grand Pontife, un instant de repos;
Et les jours orageux de ta longue carrière,
Tu les a consacrés aux plus nobles travaux.
Habile à connaître les causes
Qui des vices ont fait déborder le torrent,
Ah ! tu fis trop de grandes choses
Pour ne pas être un jour nommé du nom de *Grand*.

Aux ans de Pierre à Rome, ô Pie, unis encore
Ceux que dans Antioche il a d'abord passés.
C'est la grâce, Seigneur, que notre voix implore,
Nos vœux, nos vœux ardents seront-ils exaucés?
Qu'il soit toujours à notre tête,
Ce pontife adoré, ce pontife immortel !
Et puisqu'il a vu la tempête,
Ah! fais qu'il puisse aussi voir un jour l'arc-en-ciel.

La vois-tu cette foule à tes pieds réunie,
Et ces yeux qui partout sont inondés de pleurs ?
Les entends-tu ces voix qui t'invoquent pour Pie
Te conjurant de mettre un terme à ses douleurs ?
Nos cœurs saigneront de ses peines,
Tant que ses ennemis resteront triomphants.
Toujours hélas! le poids des chaînes
En accablant le père, accable les enfants.

Si tu n'es pas, Seigneur! touché de nos alarmes;
Si nous ne méritons un regard de tes yeux ;
Contemple ton Vicaire attendri jusqu'aux larmes,
T'offrant le sacrifice en ce jour si joyeux.
Tu vois qu'au fond de son calice

Il n'est depuis longtemps qu'amertume et que fiel.
Quand pour l'honneur de la justice,
Y feras-tu descendre une goutte de miel?

---

# A NOTRE-DAME DU MONT-PIE

## PLACÉE SUR CE MONT

*le* 5 *septembre* 1871.

De quel éclat incomparable
Tu brilles là-haut dans les airs !
Statue à jamais mémorable !
Si vénérable,
Si digne de nos vers!

Du Rédempteur, mère chérie,
Plus belle que l'azur des cieux!
Tu reposes sur le Mont-Pie.
Vers toi, Marie,
Se tournent tous les yeux.

Là, confondue avec les anges
Qui chantaient jadis dans les airs,
Tu vois les célestes phalanges
A nos louanges
Unissant leurs concerts.

Le Ciel de ses grâces nombreuses
Confie à tes mains le dépôt :
Bénis les âmes généreuses,
Les mains pieuses
Qui l'ont mise si haut.

Veille à jamais sur ce Mont-Pie
Dont le front te sert d'escabeau;
Veille sur le Pape, ô Marie !
Et de sa vie
Protége le flambeau.

A nos prières sois docile :
Verse tes dons à pleines mains
Sur ce bassin humble et tranquille,
Sur notre ville,
Sur tous les Valdôtains.

Vive la Vierge du Mont-Pie!
Vivent tous ses enfants pieux!
Que chacun d'entre nous s'écrie :
Gloire à Marie!
Gloire au plus haut des Cieux!

---

## A LA MÊME

*(Traduction de l'italien)*

le 5 septembre 1871

SONNET.

Salut! Reine du Ciel! Salut! Vierge Marie!
Salut! Fille si chère aux yeux de l'Eternel!

Assise maintenant sur le front du Mont-Pie,
Tu reçois de nos cœurs l'hommage solennel.
C'est toi qui sus toujours vaincre la horde impie
Des suppôts de Satan armés contre le Ciel.
Tu vois les vains complots que trame leur furie
Afin de renverser et le trône et l'autel.
Du haut de cette cime où tu veilles sans cesse,
Abaisse jusqu'au Tibre un regard de tendresse
Et vois le saint Vieillard qui gémit dans les fers.
Ah! fais luire à ses yeux un rayon d'espérance
Et rends-lui tous les cœurs que l'humaine inconstance,
D'excellents qu'ils étaient, a pu rendre pervers.

---

# PERCEMENT DU MONT-CENIS.

## L'HOMME

Vos Dii estis. — Psal. 81. 6.

SONNET.

Suis-je l'Etre Suprême ou son plus bel ouvrage :
L'univers à mes pieds me proclame son roi.
Les éléments soumis viennent me rendre hommage,
Et, le sceptre à la main, je leur dicte la loi.
De la foudre en courroux je sais dompter la rage.
Sur les flots irrités je marche sans effroi.
Dans le ciel, comme l'aigle, à mon gré je voyage;
Sur la terre, les vents vont moins vite que moi.
Au milieu de ma route un mont altier m'arrête;
Las de perdre mon temps à passer sur sa tête,
C'est à travers ses flancs que je m'ouvre un chemin.

Un fil, comme l'éclair, porte au loin mon message.
Suis je peut-être un Dieu? Non, je suis son image
Et je brille par lui d'un éclat tout divin.

# LES NEUF CHŒURS DES ANGES.

*(Traduit de l'italien.)*

Anges qui balancez vos ailes
Dans les Cieux que vous habitez!
Du Très-Haut messagers fidèles!
Organes de ses volontés!
Hélas! Voyageurs sur la terre,
Connaissons-nous le bon chemin?
Jusqu'au bout de notre carrière,
Daignez nous mener par la main.

C'est vers vous, nobles *Chœurs* des anges
Que nos cœurs montent tous les jours,
Et tout en chantant vos louanges,
Nous implorons votre secours.
Conduisez-nous, aimables guides,
En nous préservant de l'enfer,
Jusqu'aux trônes qu'ont laissés vides
Les partisans de Lucifer.

Vous qui brûlez de saintes flammes
Pour l'adorable Trinité;

Vous, *Séraphins*, qui dans nos âmes
Découvrez tant de dureté :
Ah! faites fondre cette glace
Qui rend si lâche notre cœur.
Qu'un feu divin prenne la place
Qu'occupe, hélas! notre tiédeur.

Et vous que de tant de lumières
Celui qui voit tout a comblés!
Vous qui lisez tous les mystères
Dans le Dieu que vous contemplez!
*Chérubins* dont les connaissances
Egalent les rares vertus,
Faites-nous part de ces sciences
Que le monde ne connait plus.

Et vous, de Dieu sublimes *Trônes !*
Qui rayonnez de ses splendeurs!
Des châtiments et des couronnes,
Vous, ses nobles dispensateurs!
Pleins de foi, d'amour, d'espérance,
Faites-nous marcher vers Jésus.
Donnez-nous la persévérance
Dans la pratique des vertus.

*Dominations* dont l'office
Est de servir le Roi des Cieux;
De régler, selon la justice,
Le culte qui lui plaît le mieux.
Ah! c'est à vous de nous apprendre
Le secret que nous ne savons :
Faites que nous sachions lui rendre
La gloire que nous lui devons.

Et vous, *Vertus!* sources de grâces,
Soutenez-nous dans nos combats;
Faites que nous portions nos traces
Loin des mille écueils d'ici-bas.
Le monde jaloux sur sa voie
A semé des dangers sans fin.
Faites-nous toujours avec joie
Marcher dans un autre chemin.

Et vous, *Puissances* invincibles!
Contre l'enfer protégez-nous;
Car, nous lui deviendrons terribles,
Si nous combattons avec vous.
Qui ne mettrait sa confiance
En votre rare habileté?
Ah! douter de votre vaillance,
C'est révéler sa lâcheté.

*Principautés!* chaque royaume
Vous est soumis avec ses rois:
Sous le palais et sous le chaume
Prêchez l'obéissance aux lois.
Que partout règne l'harmonie
Et nous verrons briller encor,
Sous le ciel de notre patrie
Les jours heureux de l'âge d'or.

Vous qui sur une aile légère,
*Archanges*, allez en tout lieu,
A l'humble habitant de la terre
Révéler les secrets de Dieu!
Ah! qu'il est doux votre langage!

Parlez et dessilez nos yeux;
Montrez-nous sans aucun nuage
Les profonds mystères des Cieux.

Et vous, compagnons de voyage
Que le Seigneur pour nous garder,
Durant notre pèlerinage
A bien voulu nous accorder.
*Anges* du Seigneur, par vos grâces
Préservez-nous de tout péril;
De nos pas dirigez les traces
Sur cette route de l'exil.

Le vent souffle, le temps est sombre;
L'enfer déchaîne son courroux,
Et le chemin d'écueils sans nombre
Est tous les jours bordé pour nous :
Guidez-nous, Anges tutélaires,
Vers ce beau Ciel où le Seigneur
Se fera voir à nos paupières
Dans tout l'éclat de sa grandeur.

---

# A SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

(*Traduit de l'Italien.*)

Louis, toi que partout on nomme
Le protecteur des jeunes gens!

Ange sous la forme d'un homme,
Modèle des cœurs innocents!
Nous t'invoquons sur cette terre,
Le cœur plein, les larmes aux yeux :
Exauce donc notre prière :
Regarde-nous du haut des Cieux.

Toi qui, dans un âge si tendre,
Docile à la voix du Seigneur,
Par la fuite as su te défendre
Des traits d'un siècle corrupteur :
Obtiens-nous la grâce de suivre
Cette voix qui nous vient du Ciel,
Cette voix qui nous dit de vivre
Loin de ce siècle criminel.

Toi dont la pourpre des ancêtres
N'a pu réveiller les transports;
Qui, pour le plus pauvre des maîtres,
Abandonnas tous les trésors!
Détache-nous de cette terre;
Vers Jésus dirige nos pas :
Fais-nous haïr cette poussière
Qu'on estime tant ici-bas.

Toi qui gardas sans flétrissure
Le lis de la virginité,
En élevant ton âme pure
A la plus haute sainteté!
Ah! fais qu'aucun plaisir du monde
Ne vienne souiller notre cœur,
Ni couvrir de sa boue immonde
Son innocence et sa candeur.

Toi qui toujours fus si docile
A la voix qui te commandait
Et qui volas d'une aile agile
Où le devoir te demandait!
Fais-nous la grâce, ô grand modèle!
D'imiter ta docilité,
Dans ce siècle où l'homme rebelle
Repousse toute autorité.

Toi qu'une humilité profonde
Rendit si petit et si doux,
Imitant le Sauveur du monde
Qui s'est anéanti pour nous.
Par ton exemple salutaire
Fais-nous savourer les appas
D'une vertu si nécessaire
Et si peu connue ici-bas.

Toi, dont le cœur, depuis l'enfance,
Ne brûla jamais que d'un feu,
D'un feu sans cesse plus intense,
Du feu de l'amour pour ton Dieu!
Ah! daigne dans nos jeunes âmes
Qui n'aiment que la vanité,
Daigne allumer ces pures flammes
Qui dans la tienne ont éclaté.

Toi qui pour la Vierge Marie
Brûlas d'une si vive ardeur
Que cette mère si chérie
Te fit l'idole de son cœur!
Dans nos cœurs froids comme la glace

Fais passer un peu de ce feu ;
Afin qu'il s'y trouve une place
Pour l'auguste Mère de Dieu.

Toi qui près d'un lit d'agonie,
Le visage toujours serein,
Sacrifias ta propre vie
Pour sauver celle du prochain !
Entends notre voix qui t'implore,
Accorde-nous le rare don
De vivre et de mourir encore
Autour du lit du moribond.

Toi qui dans le Ciel t'illumines
Des rayons du Verbe éternel,
Et qui des lumières divines
Reçois le reflet solennel !
Daigne nous éclairer sans cesse
Avec le flambeau de la Foi :
Dans les sentiers de la sagesse
Fais que nous marchions avec toi.

Toi qui vois tous nos sacrifices,
Toi, le témoin de tous nos maux !
Toi qui nages dans les délices
Qu'enfante l'éternel repos !
Nous t'invoquons sur cette terre,
Le cœur plein, les larmes aux yeux :
Exauce donc notre prière :
Regarde-nous du haut des Cieux.

# AU BIENHEUREUX VUILLERME

## CURÉ DE MORGEX.

Traduction des vers latins : *O Vuillerme jubar splendens!*

Vuillerme, éclatante lumière
Dans la foule des Bienheureux!
Lis charmant! Rose printannière!
Si cher aux citoyens des Cieux!
Digne Pasteur! âme innocente!
De Morgex tu fais la splendeur.
Du Valdigne perle brillante!
Invoque pour nous le Seigneur.

De sainteté parfait modèle!
Soutien de la virginité!
Plein de candeur, brûlant de zèle!
Ornement de ta parenté!
De ta famille la noblesse
Egale celle de ton cœur,
Ici-bas conduis-nous sans cesse :
Puis, fais-nous part de ton bonheur.

Chez toi l'austère pénitence
Fut le fruit de l'amour divin.
Tu fis éclater ta puissance,
Lorsque tu changeas l'onde en vin.
En implorant le Ciel propice
Du Valdigne tu fus l'appui :
Ta main, des bords du précipice
Le retire encore aujourd'hui.

De l'enfer vainqueur dans la lice!
Confesseur de la vérité!
Il semble avoir à son service
Les anges de la Trinité.
Il dit un jour au Dieu qu'il aime : (1)
*Deus in adjutorium* ;
Le Ciel répond à l'instant même :
*Domine ad adjuvandum.*

Vuillerme a fini sa carrière :
Il est victime du trépas :
La cloche, à son heure dernière,
Sonne d'elle-même son glas.
Ce miracle à Morgex publie
La sainteté de son pasteur.
Pour lui, dans l'heureuse patrie,
Dieu l'établit son protecteur.

Consolateur des misérables,
Ne nous abandonne jamais :
Laisse de tes mains charitables
Tomber sur nous mille bienfaits ;
Objet de notre confiance,
Nous nous jetons à tes genoux.
Dieu te fait part de sa puissance :
Ne cesse de prier pour nous.

11 avril 1872.

(1) Le jour de Noël.

## SUR LA TOMBE DE MGR JANS

**MORT LE 21 MARS 1872.**

SONNET.

Te voilà veuve encore ! ! ! Eglise valdôtaine !
Comme ils ont disparu les jours de ton bonheur!
Ces beaux jours n'ont hélas! duré qu'un lustre à peine.
Tu passes de la joie à l'excès du malheur.
  Te plais-tu donc, Seigneur! O bonté souveraine!
A voir tes chers enfants plongés dans la douleur?
Ils ont cru te prier: leur prière fut vaine :
Ne sommes-nous donc plus dans le fond de ton cœur?
  Pourquoi de tant de fiel remplir notre calice?
Pourquoi nous imposant le plus dur sacrifice,
D'une si belle vie éteindre le flambeau?
  Ah ! C'est que tu voulais couronner son mérite.
Pardon! Grand Dieu! Pardon! Daigne rendre au plus vite,
Un père à l'orphelin, un pasteur au troupeau.

---

## SUR LA TOMBE DE M. CHATRIAN

**Supérieur du Grand-Séminaire.**

*Le* 16 *août* 1872.

S'élancer du bourbier de cette triste terre
Pour aller occuper un trône dans le Ciel;
Des travaux d'ici-bas achever la carrière

Pour aller commencer le repos éternel :
Est-ce donc là mourir? N'est-ce pas plutôt vivre?
Et quel est le mortel qui ne voudrait pas suivre
L'homme juste qui prend un si sublime élan?
Hé bien! Telle est la mort aux yeux de la patrie;
C'est le commencement d'une immortelle vie,
O pur! ô charitable! ô zélé Chatrian!

Pouvais-tu regretter de quitter ce bas monde,
Toi dont le cœur ardent ne battait que pour Dieu?
Quand on a des plaisirs foulé la fange immonde,
Craint-on de les quitter et de leur dire adieu?
Qu'as-tu fait, Chatrian! Pendant toute ta vie?
Tu n'as eu d'autre ardeur, tu n'as eu d'autre envie
Que celle qui remplit le cœur de tous les Saints,
Peu jaloux de sonder les effets et les causes,
Tu sus aimer ton Dieu par dessus toutes choses.
Seul il avait pour toi des charmes souverains.

Austère pénitent, malgré ton innocence,
Tu punissais en toi les faiblesses d'autrui.
Humble jusqu'au néant, avide de souffrance...
Quel bonheur ta vertu te procure aujourd'hui!
Pasteur brûlant d'amour pour le salut des âmes!
Vrai miroir du clergé! Que de feux! que de flammes
Ton souffle n'a-t-il pas allumés dans les cœurs!
Vicaire général! Mentor du Séminaire!
Quel lévite témoin de ta longue carrière
N'a pas senti son cœur brûlé par tes ardeurs!

Héritier fortuné des vertus du grand homme
Qui jadis de Torgnon ennoblit les destins;

De ce DUC immortel que jamais on ne nomme
Sans faire tressaillir tous les cœurs valdôtains.
Si tu n'eus, comme lui, la parole en partage,
Si de tout son esprit tu n'obtins l'héritage,
Des dons de son grand cœur le tien fut revêtu.
Tu brûlas de ses feux, tu fus plein de son zèle,
Et tu sus copier dans ce parfait modèle
Toutes les qualités qu'enfante la vertu.

Tu semas constamment; aujourd'hui tu moissonnes.
Ah! tu te sais bon gré de tes belles vertus.
C'est au bout des combats qu'on trouve les couronnes.
Triomphe maintenant au séjour des Elus.
Pour moi, si j'avais su suivre toujours ta trace,
Je voudrais, à cette heure, être mort à ta place;
Car, je serais au Ciel, au lieu d'être ici-bas.
Si j'étais Chatrian!! Ah! dédaignant la vie,
Je ne me plaindrais point qu'elle me fut ravie.
Hélas! je suis moi-même et je crains le trépas.

---

# SACRE DE MGR DUC AUGUSTE.

*1er septembre* 1872.

Consolamini, consolamini — Is- 40. 1.

Venant des bords du Tibre aux rives de la Doire,
La voix du Ciel nous dit : Il faut vous consoler :
Je veux des Valdôtains le bonheur et la gloire.

DUC tarira les pleurs que JANS a fait couler.
Soudain tout le monde s'écrie
De Courmayeur à St-Martin :
Vive le grand, l'immortel Pie!
Vive l'Evêque Valdôtain!

O Duc! toi de nos cœurs l'espérance et l'idole!
Chacun te tend les bras, t'accueille et te bénit.
Trois lustres sont à peine inscrits sur ton étole
Et la mître déjà sur ton front resplendit.
Dieu, pour le bien de ta patrie,
De tous ses dons t'a revêtu
Tu joins à l'élcat du génie
La richesse de la vertu.

Tressaille, ô Chatillon! d'une sainte allégresse,
Jamais si noble enfant n'est sorti de ton sein.
Il vient tout plein d'ardeur, tout brillant de jeunesse,
Faire revivre ici les Jans et les Jourdain.
A ton Bourg un honneur si rare
Prête un éclat prodigieux.
C'est le plus beau fleuron qui pare
Ton front déjà si glorieux.

Quand la barque de Pierre est en butte à l'orage,
La mître à l'œil du prêtre offre bien peu d'appas.
Il faut une âme forte, il faut un grand courage,
Pour savoir la porter sans chanceler d'un pas.
Dieu t'a donné cette énergie,
Cette force qui ne craint rien.
Marche sur les traces de Pie;
Le Seigneur sera ton soutien.

Dans ce beau champ d'honneur où son ordre t'appelle,
Hâte-toi d'imprimer de glorieux sillons :
Combats à notre tête, enflamme notre zèle;
Conduis-nous comme un chef conduis ses bataillons.
Dans l'arène, ô Pasteur des âmes !
Nous te suivrons tous sans trembler.
De l'Enfer les hordes infâmes
Ne nous feront point reculer.

Le crime triomphant partout frémit de rage;
Au fond des noirs cachots s'agite Lucifer.
Ce spectacle doit-il abattre ton courage?
Non, non ; l'impie un jour rampera comme un ver.
Dieu sait défendre son Eglise
Contre les efforts de Satan;
Car, la victoire, il l'a promise
Au Prisonnier du Vatican.

De ton peuple, Seigneur, exauce la prière.
Sur le nouveau Pontife épanche tes bienfaits.
Il est jeune, il est saint ; prolonge sa carrière.
Que ce soleil pour nous ne se couche jamais.
Du moins comme un autre De Sales
Qu'il laisse sur notre Cité
Tomber de ses mains libérales
Huit lustres de félicité.

---

## A LA MÊME OCCASION.

Bene sit tibi et longo vivas tempore.
Deut. 22. 7.

O ma terre natale! o ma Doire chérie !
Que j'aime à rêver sur tes bords!

Que j'aime à contempler au sein de ma patrie,
Tant de beautés, tant de trésors!
Si le Ciel a daigné te combler de largesses,
Pour qui réserves-tu ces faveurs, ces richesses
Dont l'abondance est dans ton sein?
Tu veux en enrichir, sans doute à juste titre,
Celui de tes enfants qui doit porter la mître
Après les Jans et les Jourdain.

Epanchez donc pour lui, glaciers de nos montagnes,
Votre salutaire fraicheur.
O fleurs qui parfumez nos riantes campagnes,
Embaumez-le de votre odeur.
Feuillages, montrez-lui votre riche verdure;
Charmez-le, beaux ruisseaux, par votre doux murmure;
Zéphirs, agitez ses cheveux.
Mont-Rose, Mont-Cervin, Mont-Blanc, cimes altières,
Malgré le noble orgueil de vos têtes si fières,
Baissez vos fronts majestueux.

Parez-le du soleil, ornez ses promenades,
Frênes verts, mélèzes, sapins,
Torrents impétueux, au bruit de vos cascades,
Venez endormir ses chagrins.
A son oreille, oiseaux, portez vos doux ramages;
Solitaires forêts, prêtez-lui vos ombrages;
Vous, bains, votre salubrité :
Et toi, ciel qu'en éclat aucun autre n'égale!
Qui resplendis si beau sur la terre natale!
Prête-lui ta sérénité.

Que du haut de nos monts et du fond de nos plaines
Il parte un hymne solennel.

Qui dise aux régions même les plus lointaines
Qu'on vit heureux sous notre ciel;
Qui publie en tous lieux que notre Eglise veuve
Après d'amers regrets, après trois mois d'épreuve,
Embrasse son nouveau Pasteur;
Et que n'ayant encor que sept lustres de vie
Il pourra vivre assez pour doter sa patrie
D'un demi-siècle de bonheur.

1er septembre 1872.

---

# UN REGARD DE DIEU.

Aspice in me et miserere mei. — Psal. 118.

Tu vois tout, ô mon Dieu : rien n'échappe à ta vue :
Ton œil de l'univers a sondé l'étendue :
Tu vois l'ami de la vertu.
Mais, moi, pauvre pécheur, moi faible ver de terre,
Dis-le moi, Seigneur, me vois-tu ?

Sans doute, tu me vois, mais d'un œil de colère,
Et ta main sur mon front va lancer le tonnerre.
Frappe, je suis à tes genoux.
Je confesse mes torts : je mérite ta haine :
Mais je pleure.... et jadis les pleurs de Madeleine
N'ont-ils pas calmé ton courroux?

En me voyant, Seigneur, tu vois ton propre ouvrage.
Et quel est le potier qui repousse avec rage
L'argile qu'a pétri sa main?
A l'heure où tu voudras me réduire en poussière,
Pense que ce pécheur qui t'a livré la guerre
Est un fils sorti de ton sein.

Ah! Bénis-moi, Seigneur, au lieu de me maudire.
Ne me rejette pas : convertis en sourire
L'éclair foudroyant de tes yeux.
Touche mon pauvre cœur, brûle-le de ta flamme;
Fixe son inconstance et regarde mon âme
D'un œil miséricordieux.

---

# RECONNAISSANCE ENVERS J.-C.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? — Psal. 115. 12.

Pour célébrer ta bienfaisance,
Que te rendrai-je, ô mon Jésus!
Mon cœur plein de reconnaissance
S'épuise en efforts superflus.
Sur tes autels, ô tendre père!
Que mettrai-je pour les orner?
Rien ne m'appartient sur la terre :
Je ne puis donc rien te donner.

Je puis cependant vers leur cause
Je puis ramener les effets

Et vers l'auteur de toute chose
Faire remonter ses bienfaits.
Ainsi, mon être, ma mémoire,
Mes yeux, mes oreilles, mon cœur ;
Tous mes biens, mes plaisirs, ma gloire,
Je te rends tout, ô mon Sauveur!

Mes yeux, voyez partout sa face;
Mon âme, entends partout sa voix.
Mes pieds, suivez partout sa trace:
Mon cœur, garde toujours ses lois.
Ainsi, vers sa sonrce féconde,
Tout en moi prendra son élan.
Ainsi tous les fleuves du monde
Vont se jeter dans l'Océan.

---

## JE SUIS À TOI, MON DIEU!

*Tuus sum ego, salvum me fac. — Psal. 118, v. 90.*

Je suis à toi : quel maître!
Je suis à toi, mon Dieu! quelle propriété!
Noble auteur de mon être!
Qu'as-tu sous ton domaine? Un néant révolté.

Je suis à toi, l'ouvrage
Est sorti sans défaut des mains du Créateur.
Il était son image
Mais, hélas! ses péchés ont terni sa splendeur.

Je suis à toi : mon âme
Ne doit appartenir à nul autre qu'à toi.
Brûle-la de ta flamme,
Et fais cesser les feux qu'elle allume pour moi.

Je suis à toi : ta vie
S'est éteinte au Calvaire, afin de me sauver.
Cherche-moi, je t'en prie;
Ah! si je t'ai perdu, tu peux me retrouver.

Je suis à toi : la terre
Avec tous ses trésors est indigne de moi,
Ah! sauve, ô tendre père!
Un pauvre enfant qui tremble et gémit devant toi.

---

# MON DIEU ! MISÉRICORDE !

Deus... Cum iratus fueris, misericordiam facies. — Tob. 3. 13.

Mon Dieu!... C'est le cri de mon âme;
Ce cri m'échappe à chaque instant.
Ah! si ce nom que je proclame
S'échappait d'un cœur pénitent!
Mais, hélas! ton regard pénètre
Ce cœur qui ne sait s'affermir.
Je ne suis bon qu'à te promettre
Et je ne sais jamais tenir.

Mon inconstance est sans pareille.
Je marche d'un pas incertain.
Tout ce que j'ai bâti la veille,
Je le détruis le lendemain ;
Et plein d'un espoir illusoire
Je m'écrie : ô mon Dieu! Pardon!
Mais entreront-ils dans ta gloire
Tous ceux qui prononcent ton nom ?

Je tremble et cependant j'espère.
Qui peut mesurer ta bonté?
Ta miséricorde, cher Père!
Surpasse mon iniquité.
L'homme voue à tous les supplices
Celui qui vient de le trahir.
Tu n'épouses pas ses caprices;
Tu sais attendre et compâtir.

Non, non, tu ne peux te résoudre
A frapper l'homme criminel.
C'est quand tu dois lancer la foudre
Que tu lui montres l'arc-en ciel.
Quand je te prodigue l'offense,
Quand je provoque ta fureur,
Tu te souviens de ta clémence
Et tu retiens ton bras vengeur.

Ah! s'il est un jour dans ma vie
Où je possède ton amour :
De ce bas monde où je m'ennuie
Retire-moi dans ce beau jour,

A ce théâtre de mes luttes
Bien volontiers je dis adieu :
Hélas! Par de nouvelles chûtes
Je pourrais te perdre, ô mon Dieu!

# EAUX SALUTAIRES DE LA GRACE.

Anima mea sicut terra sine aqua tibi. — Psal. 142. 6.

La vois-tu, Seigneur, la misère
De mon pauvre et stérile cœur?
Il est pour toi comme une terre
Aride, maigre et sans fraîcheur.
Daigne, mon doux Jésus! l'arroser de cette onde
Qui prend sa source dans tes flancs.
Ah! quand c'est toi qui le féconde,
Il porte des fruits abondants.

Si je ne bois à tes fontaines,
J'aurai toujours soif désormais :
Le sang qui coule dans tes veines
Seul me désaltère à jamais.
Donne-moi ce nectar si fécond en délices
Qui donnait la force aux martyrs.
Mon Dieu! c'est dans tes saints calices
Que je puise tous mes plaisirs.

Oui, tous les jours je bois cette onde
Dont tu te plais à m'arroser.

Ta source limpide et féconde
Coule pour moi sans s'épuiser.
Je ne suis cependant qu'une plante stérile;
Hélas! comblé de tes faveurs,
Quand je veux devenir fertile.
Pour des fruits je porte des fleurs.

Mais quand tous les biens de la terre,
Viendraient en chœurs s'offrir à moi,
A tous ses trésors je préfère
Le bonheur de m'unir à toi.
Avec toi j'ai l'auteur de toutes les richesses.
Mais hélas! sans toi je n'ai rien.
Fais-moi donc part de tes largesses.
Mon Dieu! sois toujours mon soutien.

---

# SOUVENIR D'ENFANCE.

Quis mihi tribuat ut sim... sicut fui in diebus adolescentiæ meæ?
Job 29. 5.

Que sont ils devenus ces jours remplis de charmes
Où mon père et ma mère embrassaient leur Clément?
Ces beaux jours où mes yeux les mouillaient de mes larmes
Durant ce doux embrassement?

Mille rêves dorés à mon intelligence
Se présentaient alors pour charmer mes loisirs;

Tout venait embellir les jours de mon enfance.
Rien ne m'arrachait des soupirs.

Les trésors de Cérès, l'éclat de la prairie,
Une ombre, une cascade, un limpide ruisseau :
Tout paraissait sourire à mon âme attendrie ;
Tout était pur, tout était beau.

Maintenant que mes jours n'ont presque plus de sève,
Que pour moi le jeune âge est passé sans retour.
Le seul vœu que je fais, le seul bien que je rêve,
Mon Dieu! C'est de vous voir un jour.

Je ne suis plus à moi ; je suis tout à vous-même.
Hors de vous nul objet ne saurait me charmer.
Je n'ose pas vous dire, ô mon Dieu! je vous aime!
Je vous dis, ô mon Dieu! je voudrais vous aimer.

---

# REPENTIR ET MISÉRICORDE.

Ricordatus est misericordiæ suæ. — Psal. 97. 3.

Qu'ai-je fait, ô mon Dieu! qu'ai-je fait? misérable!
Contre vous, fils ingrat, je me suis révolté.
J'ai percé sans pitié votre cœur adorable,
Sans que votre colère ait jamais éclaté.
Maintenant votre foudre
Va me réduire en poudre.

Frappez; vous êtes dans vos droits :
Frappez; votre justice
Exige qu'il périsse
Celui qui foule aux pieds vos lois.

Oui, frappez, Dieu puissant! Mais, avant de le faire,
Regardez votre enfant, consultez votre cœur,
Et trouvant la clémence au bout de la colère,
Voyez si vous pouvez foudroyer le pécheur.
Ce pécheur, c'est moi-même :
Par ma malice extrême,
J'ai provoqué votre courroux.
Maintenant, tendre père !
J'ose, dans ma misère,
Venir pleurer à vos genoux.

C'est bien vous, doux Sauveur, qui me donnez ces larmes
Dont je voudrais remplir le cœur que j'ai percé
Il est sans doute temps que je pose les armes
Et que j'aime le Dieu que j'ai tant offensé.
Votre grande clémence
Soutient ma confiance.
Oui, j'attends de vous le pardon.
Non, non; celui qui pleure,
Dieu ne veut pas qu'il meure
Dans un déplorable abandon.

# DÉSIR DE MOURIR.

Mihi vivere Christus est, mori lucrum. — Philip. 1. 21.

Seigneur! Je ne suis plus avide
Des plaisirs qu'on goûte ici bas.
Toujours la coupe en est perfide
Et trompeurs en sont les appas.
Toi seul, tu peux me satisfaire;
Toi seul, tu peux remplir mon cœur.
Renoncer à tout pour te plaire,
Voilà mon seul et vrai bonheur.

Au monde je dis anathème
Et je le quitte sans pitié.
Je veux mourir à l'heure même,
Si je meurs dans ton amitié.
Plus tard, hélas! mon inconstance
Pourrait m'enlever ce trésor.
Qui sait alors si ta clémence
Daignerait me le rendre encor?

Il est vrai, je tiens à la vie
Et le trépas me fait horreur,
Mais, de vivre, je perds l'envie
Lorsque je pense à toi, Seigneur!
Au Calvaire il faut bien te suivre,
Si l'on veut au Ciel parvenir.
Ah! mourir avec toi, c'est vivre
Et vivre sans toi, c'est mourir.

A

# S. EXC. LE COMTE DE BOURGOING

## AMBASSADEUR FRANÇAIS AUPRÈS DU St-SIÉGE.

---

**Acrostiche.**

Comte chéri du Ciel! Digne enfant de la France!
On a cru tendre un piége à ta noble constance.
Mais honteux de servir deux maîtres à la fois,
Tu demeuras fidèle à celui de ton choix ;
Et l'Europe élevant un autel à ta gloire
De ton cœur de français gardera la mémoire.
En ce jour où ton nom retentit en tous lieux,
Bénis Dieu de l'avoir rendu si glorieux.
On laisse, quand on sait refuser d'être lâche,
*Une mémoire pure, une gloire sans tâche.*
Regarde; l'univers vante ta fermeté.
Généreux défenseur des droits de l'équité!
Oh! qu'il est noble et grand le zélé catholique!
Il brave les assauts d'une aveugle critique.
Nul obstacle ne peut arrêter son élan.
Gloire au Comte Bourgoing, l'ami du Vatican!



A

# M. LE CHANOINE FRANÇOIS BEUCHOD

DIRECTEUR DE LA MAITRISE

et

# À M. L'ABBÉ FRANÇOIS BÉTAZ

SOUS-DIRECTEUR,

*pour le 29 janvier 1873, jour de leur fête.*

**Au nom des 15 jeunes élèves de la maîtrise.**

Fons de domo Domini egredietur, Joel c. 3. 18.

---

**Allegoria.**

Hic Deus, hunc nobis voluit concedere fontem.
Cui nomen *Beuchod-Bétaz* carum atque suave.
Ludimus in ripis psallentes cantica nostra.
Non datur hora quidem qua non fluat hœc aqua nobis.
Sana nimis purum prœbet potum atque redundat,
Et nostris oculis semper tam clara nitescit.
Quisque sitim sedat ; nam dantur pocula plena ;
Attamen ista sitis quamvis deleta resurgit.
Audimus lœthi pergratum murmur aquarum ;
Quarum in cristallo facies nunc nostra refulget.
Non alios volumus sitientes quœrere fontes.
Hanc vocem nemo profert : *sat prata biberunt.*
O nos felices! Nostra undæ gramina ditant.
Felices nimium! fructus si ferre sciamus.
Non sinat Omnipotens tam purum arescere fontem.

---

# AUX RÉVÉRENDS PÈRES BARNABITES

## DIRECTEURS DU COLLÉGE D'AOSTE.

*Le* 26 *février* 1873.

O bienfaiteurs chéris! O vénérables Pères!
Recevez de nos cœurs les hommages sincères.
Vous ne fûtes jamais si chers au Valdôtain
Que dès l'heure où l'orage a frappé votre sein.
Quand votre dévoûment va jusqu'à l'héroïsme,
On produit contre vous la loi de l'ostracisme.
Vous vous y résignez : toujours prêts à partir,
Vous savez commander, vous savez obéir.
Votre réponse est noble : une aveugle critique
Ne saurait ébranler un courage énergique
Avec des traits sans force et de si bas lancés,
Atteindra-t-on jamais des cœurs si haut placés?
On sait pourquoi l'enfer déchaînant la tempête,
Veut la faire aujourd'hui tomber sur votre tête.
A l'heure où nous vivons, dites-nous en quels lieux
Peut reposer en paix l'humble religieux.
Quand vous seriez des saints, quand vous seriez des anges,
Croiriez-vous avoir part à toutes les louanges?
Vous seriez à nos yeux indignes d'enseigner,
Si les libres penseurs daignaient vous épargner.
Qui vous attaque ici? Notre belle jeunesse?
Elle est pleine pour vous de respect, de tendresse.
Les pères de famille? Ils n'ont tous qu'une voix
Pour dire que sur vous ils font tomber leur choix.
Le Conseil de la Ville? Il plaide votre cause.
Aujourd'hui, c'est sur lui que notre espoir repose.
L'Etat? De faux rapports l'ont peut-être trompé.
De soins plus importants il est préoccupé.
Mais quand la vérité répandant la lumière,

Brisera le bandeau qui couvre sa paupière,
Sûr de la calomnie et de votre valeur,
Il jettera l'épine et gardera la fleur.
Parmi les mille voix qui chantent vos louanges,
Pardonnez, si l'*Echo* de quelques cris étranges
Vient troubler ce concert, cet hymne solennel
Qu'en votre honneur ici l'on fait monter au ciel.
Sur seize conseillers qui votent pour les Pères,
Deux ne rougissent pas de leur être contraires.
Mais nous qui connaissons leur incapacité,
Pouvons-nous faire cas de leur autorité?
Pour souiller tant de noms si dignes de louange
Suffit-il qu'un méchant les traîne dans la fange?
Qu'il blasphème aussitôt ce qu'il vient d'adorer
Et qu'il brise des nœuds qu'il devrait resserrer.
Pourquoi tant de fureur contre de si bons Pères?
Ce n'est pas qu'on les croie étrangers aux lumières:
C'est qu'on veut dérober la jeunesse au clergé.
L'Eglise avec Satan n'a jamais transigé.
Riches de votre zèle et de vos soins prodigues,
C'est par mille travaux, c'est par mille fatigues
Que vous avez formé nos jeunes étudiants
Qui n'oublîront jamais vos leçons de dix ans.
Vos vertus, vos talents, votre vaste science,
Votre juste coup-d'œil, votre rare prudence:
Tout vous rend les objets de cet ardent amour
Que notre cœur renferme et qui croît chaque jour.
Courage, chers Mentors, instituteurs habiles :
Laissez passer l'orage et respirez tranquilles :
Notre noble Cité garde encor dans son sein
De zélés défenseurs du peuple valdôtain.

(*Les Valdôtains reconnaissants.*)

---

# SUR LA TOMBE DU CHANOINE MARQUIS

*Le 4 mars* 1873.

Marquis n'est plus : le Ciel pour lui vient de s'ouvrir :
Le Seigneur à ce monde a voulu le ravir.
La Salle, St-Didier, Cogne, Donnas, la Ville,
Ces lieux qui tour à tour lui servirent d'asile,
A son pays natal s'unissent en ce jour
Pour payer ses bienfaits d'un généreux retour :
Pasteur brûlant de zèle, athlète infatigable,
Il déploya partout un zèle inépuisable.
Jamais cette âme ardente, avide de travaux
N'a su se ménager un instant de repos.
Maintenant il recueille une palme immortelle
Dans chacun de ces champs défrichés par son zèle.
De la milice sainte intrépide soldat,
Il trouve la couronne à la fin du combat.

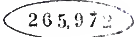
FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

Pages

Pages





Pages



---

